

Un inédit

L'éloge du Bon-Sens

par François Sigaut

Note du présentateur

Ce texte inédit a été retrouvé dans les fichiers informatiques de François Sigaut à son domicile de Noisy-le-Sec, en décembre 2012. Il était destiné à servir de présentation à la réédition de l'ouvrage *Le Bon-Sens ou Idées naturelles opposées aux Idées surnaturelles*, attribué au baron d'Holbach (1772), dans la continuité de la réédition de *La famille dans la société romaine* de Paul Lacombe et de *L'Intelligence des animaux* de Charles-Georges Leroy. Ce texte existe en deux versions légèrement différentes. Je présente ici celle qui apparaît la plus élaborée, bien que non achevée. Il s'agit du texte intégral, avec quelques corrections de pure forme. Un ajout final d'environ deux pages a aussi été écarté car il paraissait à l'état d'ébauche.

Pour que le lecteur se fasse une idée de l'ensemble, j'ai retranscrit à la suite de ce texte l'intégralité de l'ouvrage *Le Bon-Sens*, dans une version dont l'orthographe et la ponctuation ont été actualisées pour en faciliter la lecture – et avec des intertitres pour en permettre une lecture rapide. Il existe aussi une édition récente et disponible, mais pratiquement sans commentaires : « Le bon sens puisé dans la Nature » (Coda Poche, 2008, diffusion PUF). Pour les puristes, je dispose d'une version numérisée conforme à l'original car la version disponible sur Gallica est parfois illisible. Pour se rendre directement à cet ouvrage, qui fait suite dans ce même fichier au texte de François Sigaut [cliquer ici](#). Tout ce qui est en bleu est du présentateur. Bonne lecture.

Janvier 2013, René Bourrigaud
rene.bourrigaud@sfr.fr

1. LE BON-SENS

Le Bon-Sens ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles, est peut-être le manifeste le plus complet et le plus cohérent de l'athéisme moderne. Ce fut certainement un des plus influents. Depuis sa première parution en 1772, l'ouvrage a eu quelque chose comme quatre-vingts éditions en dix langues (dont le turc et le yiddish). Sans constituer un record du monde, ce bilan est des plus honorables. Tout bien considéré, *Le Bon-Sens* aurait donc dû être placé depuis longtemps au rang des grands classiques de la pensée européenne. Il n'en est rien. Le nombre de ses éditions ne doit pas faire illusion : leur diffusion a toujours été clandestine ou militante de sorte que, sauf peut-être sous l'Ancien Régime, quand la clandestinité était par elle-même une forme de publicité, *Le Bon-Sens* n'a jamais atteint ce qu'il est convenu d'appeler le « grand public ».

D'autant que l'ouvrage était et est toujours anonyme. Tous les experts sont d'accord depuis longtemps pour l'attribuer au baron Paul Henri Dietrich d'Holbach (1723-1789) et il n'y a pas de raison de mettre cette opinion en cause. Mais les preuves directes font défaut. D'Holbach lui-même n'a jamais revendiqué la paternité d'écrits qui auraient pu lui valoir les pires ennuis. Et après sa mort, on n'a rien trouvé de compromettant dans ses papiers. *Le Bon-Sens*, ainsi d'ailleurs que les autres publications subversives du baron, *Le Christianisme dévoilé* (1766), *La Contagion sacrée, théologie portative* (1768), *Essai sur les préjugés*, *Histoire critique de Jésus-Christ*, *Système de la nature* (1770), reste donc marqué par l'anonymat de ses origines. Les livres sans auteur, comme les enfants sans père, sont un peu moins égaux que les autres. De plus, il faut avouer que la malchance ou l'incompétence s'en sont mêlées de la façon la plus malencontreuse. À partir de 1822 (mais la confusion remonte à 1791), la plupart des éditeurs publient *Le Bon-Sens* en le présentant comme le « testament » du curé Meslier. Double erreur, car le copieux *Mémoire des pensées et des sentiments de Jean Meslier, prêtre curé d'Étrépy et de Balaive [...]* n'est pas un testament, sauf par métaphore. Mais surtout, parce que le *Mémoire* de Meslier et *Le Bon-Sens* d'Holbach ne sont évidemment pas de la même plume. Il fut longtemps difficile de s'en rendre compte, car le *Mémoire* de Meslier, rédigé sans doute entre 1723 et 1729, l'année de sa mort, ne fut publié... qu'en 1864, à Amsterdam. Avant cette date, on n'en avait que des copies manuscrites, certes relativement nombreuses, mais pas toujours exactes et qu'il fallait consulter dans des bibliothèques où on ne se vantait pas toujours de les avoir. L'édition définitive des *Œuvres complètes* de Meslier, en trois volumes, a paru en 1970-1972 et un choix de ses textes a paru en 1973, peu après que les Éditions rationalistes eurent publié *Le Bon-Sens* dans les mêmes conditions de sérieux¹. Depuis, la confusion n'est plus possible. Mais elle a duré trop longtemps pour ne pas laisser de traces. En 1939 encore, *Le Bon-Sens* est publié par les éditions Le Rouge et le Noir sous un titre qui récapitule toutes les erreurs banalisées depuis 1822 : *Le Testament du curé Meslier. Le Bon-Sens du curé Meslier oppose les idées naturelles aux idées surnaturelles...*

L'œuvre du curé Meslier a son intérêt propre, qui est immense. Mais il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. *Le Bon-Sens* n'est pas de Meslier mais de d'Holbach, ce qui n'en restreint ni la valeur ni l'originalité. Et c'est un classique, ou plus exactement ce serait un classique, si son sujet n'était pas l'athéisme. Car c'est bien là que le bât blesse. Malgré toutes nos révolutions et toutes nos libérations, l'athéisme continue à sentir le soufre. On le tolère, mais on redoute sa rigueur intellectuelle et morale, qu'on assimile facilement – c'est-à-dire sans examen – à de l'étroitesse d'esprit. D'un côté, l'athéisme n'est plus réprimé comme au XVII^e siècle, ce qui lui ôte le charme du fruit défendu. De l'autre, ce n'est plus une idée nouvelle et on brocarde volontiers l'anticléricisme désuet des vieux laïcards de la

¹ Voir bibliographie *in fine*. [Note du présentateur : cette bibliographie n'a pas encore été retrouvée].

Troisième République. D'où cette situation étrange et véritablement paradoxale, dans laquelle nous nous trouvons. Deux siècles d'athéisme militant nous ont enseigné et presque imposé, les principes de tolérance en vertu desquels toutes les croyances, toutes les philosophies, toutes les religions ont droit à notre mansuétude et à notre intérêt – toutes sauf l'athéisme proprement dit, qui reste une opinion à part, un peu gênante, un peu ridicule, mais jamais vraiment normale.

Il faut normaliser l'athéisme. Il faut que *Le Bon-Sens* devienne un livre ordinaire, usuel, présent sans surprise ni scandale sur les rayons de nos bibliothèques et dans les pages de nos manuels. C'est en tout cas pour y contribuer que cette édition a été réalisée.

2. LA RELIGION EST L'OUVRAGE DES HOMMES

Pour mieux comprendre l'athéisme, un bon moyen est de le comparer avec les deux autres attitudes qui sont avec lui en concurrence ou en conflit : la foi et le scepticisme.

L'impossible scepticisme et la foi naturelle

Commençons par le scepticisme, qui nous retiendra moins longtemps. Il s'agit, on le sait, d'une tradition ancienne illustrée par des noms comme ceux de Pyrrhon d'Élis (IV^e siècle avant J.-C.) ou de Sextus Empiricus (II^e siècle après J.-C.). Si les sceptiques se bornaient à suspendre leur jugement dans les matières qui outrepassent leurs compétences, le scepticisme ne serait pas une doctrine philosophique, mais un simple composant du bon sens. Le scepticisme devient doctrine lorsqu'il prétend nier jusqu'à la possibilité pour l'homme de comprendre quoi que ce soit au monde qui l'entoure. Doctrine à laquelle on a toujours objecté que face aux nécessités de la vie quotidienne – manger, boire, dormir, s'abriter, se défendre, se soigner – le sceptique le plus endurci se conduit exactement comme tout un chacun. Le scepticisme doctrinal, en somme, n'a pas de sens. C'est au mieux une attitude susceptible d'impressionner les esprits superficiels. Il y a eu, il y a un scepticisme littéraire et mondain, sur lequel il est inutile d'insister.

L'inconvénient du scepticisme, relevé depuis longtemps par Robert Lenoble, est que l'habitude de ne rien tenir pour certain finit par faire perdre le véritable esprit critique. En sorte qu'il n'est pas rare de voir le sceptique le plus endurci (en apparence) se laisser séduire par les superstitions les plus sottes. En ce sens et c'est toujours à Lenoble que j'emprunte cette idée, le scepticisme dans l'histoire a été aussi contraire à la science qu'à la religion.

L'agnosticisme, ou scepticisme religieux, passe souvent pour un allié de l'athéisme. Si c'est le cas, c'est le genre d'allié dont il faut se méfier presque autant que d'un ennemi, tant il manque de solidité. Car l'agnosticisme, s'il est sincère, ne peut pas être durable. On se sent appelé par Dieu ou non : dans l'un et l'autre cas, c'est une faiblesse que de chercher des attermoissements. Si Dieu existe, il me connaît mieux que je ne me connais moi-même, c'est donc à lui de m'appeler, en employant des moyens que je puisse comprendre. S'il ne m'appelle pas, c'est qu'il n'existe pas ou qu'il ne veut pas de moi, ce qui revient au même. Me réfugier dans l'expectative timorée qu'on appelle agnosticisme devient alors une espèce de lâcheté.

Après le scepticisme, il faut essayer de s'entendre sur ce qu'est la foi. La foi n'est pas réductible à la croyance. Croire, a-t-on souvent dit, c'est douter. C'est admettre qu'une chose vraisemblable est probablement vraie. C'est, tout à fait couramment, faire comme si elle était vraie parce qu'on n'a pas le temps ni les moyens de vérifier. Dans cette acception du mot, la croyance n'a rien de spécialement

religieux. C'est un fait de la vie courante. Nous croyons tous une foule de choses parce que nous nous rendrions la vie impossible si nous voulions, soit cesser de les croire, soit les vérifier une à une.

Il n'est pas inintéressant d'observer que c'est exactement ainsi que Saint Augustin présente les choses. Il existe, nous dit-il, deux genres de connaissance : la science, qui procède de la raison et la foi, qui procède de l'autorité. Non pas de l'autorité comme contrainte, voire comme tyrannie. Mais de l'autorité comme témoignage digne de foi – l'expression est à prendre à la lettre. Il y a des choses auxquelles nous n'avons pas accès mais que nous tenons pour vraies si le témoignage qui nous en est donné nous paraît digne de foi. La foi en ce sens n'a rien de spécialement religieux. Il s'agit d'une foi *naturelle*, portant sur des vérités profanes qu'il faut bien admettre sous peine de rendre la société impossible entre les hommes. La vie n'attend pas, nous n'avons pas le temps matériel de tout vérifier. La foi naturelle est une condition nécessaire à toute vie sociale².

A la fin du XIX^e siècle, c'est ce qu'explique l'abbé Girodon au tout début de son *Exposé de la doctrine chrétienne* (1885, p. 2) :

« Foi, c'est créance. Avoir foi, c'est adhérer, sur le témoignage d'autrui, à une vérité que nous ne voyons point par nous-mêmes. »

Mais le diable est partout et le processus même de la foi peut être retourné au profit de l'incrédulité. C'est ce que déplore Lamennais au début du même siècle, dans son *Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1818, I, p. 60 ; le coup est destiné à frapper les incrédules, mais il est facile de voir qu'il s'adresse encore mieux aux croyants) :

« [...] l'exemple entraîne et, presque toujours dominé malgré soi par le principe d'autorité qu'on attaque, chacun fonde sa conviction sur la feinte conviction d'autrui. »

On pourrait multiplier les citations de ce genre. Je n'en ajouterai qu'une, due à William James (*La volonté de croire*, 1930 [1886], p. 29), parce que j'en trouve la formulation particulièrement heureuse :

« Même dans les questions les plus importantes, notre foi n'est le plus souvent que la foi en la foi d'autrui. »

Le concours de ces trois perspicacités d'intentions bien différentes me semble avoir valeur de preuve. Avoir la foi, c'est faire confiance à quelqu'un au point de tenir son témoignage pour vrai, par cela seul que nous lui faisons confiance. C'est, en somme, ce qu'on appelle communément, avec une nuance de dédain, « la foi du charbonnier ».

Dédain parfaitement injustifié. Car le charbonnier n'est ni un ignorant ni un imbécile. C'est quelqu'un qui sait son métier et qui, lorsqu'il s'agit de fabriquer du charbon, ne s'en laisse compter par personne. Mais le charbonnier a conscience qu'il ne sait pas tout et qu'au-delà de son métier, il y a une foule de choses qu'il ne sait pas et qu'il ne saura jamais, parce qu'il n'a ni le loisir ni les moyens de s'en instruire. Que, dans ces conditions et lorsqu'il s'agit de religion, le charbonnier décide une fois pour toutes de s'en remettre à son curé, c'est la sagesse même. Personne n'a le droit de railler une décision aussi sensée. Mais le curé, lui, à qui s'en remet-il ? À son évêque sans doute. Et l'évêque ? *Hic jacet lepus...*

² Sur Saint Augustin, je suis l'*Histoire des dogmes* de l'abbé J. Tixeront (1909, vol. II, p. 358).

La foi religieuse suppose l'infaillibilité humaine

Il y a très longtemps que l'Église catholique romaine a senti la difficulté. Voici, résumés à grands traits, le problème tel qu'elle le pose et la solution qu'elle lui donne :

1. Les vérités de foi ne sont pas contraires à la raison, mais elles ne lui sont pas toutes accessibles. La Révélation est nécessaire.
2. Toutefois, la Révélation est close depuis la fin des temps apostoliques. Dieu continue à conduire son Église et à inspirer ses saints, ses docteurs et ses pasteurs. Mais il ne peut pas être question d'une Révélation nouvelle, puisque la Révélation originelle ne peut être ni complétée ni corrigée.
3. Aujourd'hui, nous n'avons donc accès à la Révélation que par l'intermédiaire de la Tradition qui nous l'enseigne, en nous mettant en garde contre les erreurs d'interprétation et les fausses révélations (les hérésies).
4. C'est donc l'Autorité de la Tradition qui est la base de la foi des chrétiens d'aujourd'hui.
5. La véritable Tradition est incarnée par l'Église romaine, parce que les évêques sont les successeurs directs des apôtres, sans solution de continuité ; parce qu'il ne peut y avoir qu'une seule Église, unie et universelle (catholique) ; parce que c'est à cette Église-là et à elle seule que le Christ a promis l'éternelle protection divine.
6. C'est pourquoi l'Église, en matière de dogme (enseignement des vérités révélées), ne peut être qu'infaillible. Si elle ne l'était pas, c'est la Révélation elle-même qui aurait perdu tout crédit, qui aurait même peut-être disparu. Car s'il n'y avait pas eu l'Église pour nous les transmettre, que seraient devenues les Écritures saintes ?

On peut rejeter ce raisonnement en bloc. Mais il est logiquement irréfutable, c'est-à-dire que si on en accepte les prémisses, on ne peut pas en rejeter la conclusion. Dieu ne se manifeste pas à chacun de nous directement. C'est par des témoignages humains que nous avons accès à sa Révélation. Or des témoignages peuvent être vrais ou faux, comme il y a de vrais et de faux prophètes, de vrais et de faux miracles. Comment les départager ? La raison humaine n'y suffit pas. Avoir la foi, c'est choisir un de ces témoignages humains et décider de lui faire une confiance totale : c'est le tenir pour infaillible. Toute foi religieuse suppose l'infaillibilité d'une parole humaine.

La particularité du catholicisme n'est pas là. Sa particularité, c'est d'avoir reconnu ouvertement, honnêtement (avec l'honnêteté profonde que Renan admirait tant chez ses maîtres de Saint-Sulpice) cette infaillibilité que (presque ?) toutes les autres religions dissimulent avec une hypocrisie farouche. En proclamant le dogme de l'infaillibilité pontificale en 1870, l'Église romaine n'a franchi que le dernier pas d'un processus commencé avec saint Augustin et même avec saint Irénée (fin du II^e siècle). L'histoire du dogme de l'infaillibilité est donc presque aussi ancienne que celle de l'Église. On comprend qu'il ne puisse pas être question de la résumer ici. Mais elle nous apporte un élément dont l'importance est capitale : l'aveu qu'à la source de toute foi religieuse, on ne trouve pas Dieu mais quelqu'un – quelqu'un qui nous parle de Dieu ou qui nous parle au nom de Dieu.

Il n'y a pas à sortir de là. Croire en Dieu, c'est prêter l'infaillibilité (divine) à une tradition, à un livre, à un enseignement, bref à des témoignages humains. Voilà ce que le dogme de l'infaillibilité pontificale a mis en pleine lumière. Et voilà pourquoi ce dogme est involontairement, mais radicalement, subversif. Il montre que quand tout a été dit, redit et contredit, il ne reste que l'infaillibilité humaine pour prouver Dieu. Qu'elles le reconnaissent ou non, l'infaillibilité est l'*ultima ratio* de toutes les religions.

Ce raisonnement n'est pas nouveau. On le trouve aussi bien chez les défenseurs que chez les adversaires de la religion. Lamennais fait de l'infaillibilité de l'Eglise la base de son apologie du catholicisme (voir l'*Essai sur l'indifférence*, vol. II, chap. 13 à 20). Et une argumentation presque identique, quoique dans un but contraire, est utilisée par Louis Joseph Antoine De Potter (1786-1859), un de ces libéraux d'origine catholique, mais devenus farouchement anticléricaux, qui ont marqué l'histoire de la Belgique. Les deux passages suivants, extraits de son *Histoire philosophique, politique et critique du christianisme et des Églises chrétiennes depuis Jésus jusqu'à nos jours* (1836-1837, 8 vol., 3 930 p.) montrent qu'il avait parfaitement compris l'origine nécessairement humaine de toute révélation.

« Il y avait des écritures divines pour chaque Église qui, pour se faire sanctionner par elles comme Église divine, les sanctionnait elle-même et les déclarait divines ; les membres de cette Église n'acceptaient même ces autorités saintes comme telles, que parce que leur Église, c'est-à-dire eux-mêmes, l'avait voulu ainsi. C'est le raisonnement de saint Augustin. Car enfin l'Église existait avant les Évangiles, ou, en d'autres termes, avant qu'elle eût déclaré quels écrits devaient être considérés comme tels ; et même, lorsqu'elle les eut désignés et sanctionnés par un acte de son autorité suprême et absolue, elle demeura toujours au-dessus des Évangiles ; puisque, Évangile vivant, elle unissait à la volonté de Dieu, exprimée dans ces Écritures, la volonté de Dieu sur tout ce qu'elles ne contenaient pas. Les catholiques *francs* et logiques n'ont jamais fait de difficulté de poser ces principes et d'en accepter toutes les conséquences. Aussi exaltent-ils sans déguisement la foi aveugle et non raisonnée du charbonnier (*carbonarii*) qui, par cela seul qu'il fait et veut faire partie de l'Église, déclare qu'il croit ou du moins veut croire tout ce qu'elle croit, parce qu'elle ne croit et ne peut croire que ce qu'il croit lui-même.

L'Église catholique, comme nous avons vu, avoue que la preuve de la sainteté des Écritures repose tout entière dans la déclaration qu'elle fait elle-même en les proclamant saintes ; cela se conçoit. Mais que les protestants, pour qui l'examen libre est tout, aient également reconnu que "tous les caractères de ce livre (le Nouveau Testament) porte, joints ensemble, n'ont pas assez de force, même dans un esprit bien disposé, pour y produire une démonstration morale de sa divinité et une certitude qui exclue tout doute" ; et que les catholiques aient ajouté que l'examen absolu devait nécessairement mener à cette conclusion : cela prouve évidemment, me paraît-il, que protestants et catholiques ne se cachaient point l'incompatibilité de la raison avec la révélation de leurs Écritures. » (Vol. 1, p. CXXX-CXXXI.)

« Si la loi révélée n'est pas claire par elle-même, littérale et précise, elle est inutile. Car l'interprétation de l'Écriture sainte, qui la rend susceptible de tous les sens qu'on puisse imaginer, substitue toujours en dernière analyse l'opinion ou l'intérêt du commentateur à la parole de Dieu. Et puis, ceux qui interprètent celle-ci et l'expliquent, tantôt au propre, tantôt au figuré, le font d'après leur raison. Cette raison est donc réellement supérieure à toute révélation. » (Vol. 1, p.CC.)

Il va de soi que ce principe s'applique à toutes les Écritures saintes et pas seulement à la Bible. Le Coran aussi est l'œuvre des musulmans, qui sont des hommes. Et ce sont encore des hommes qui le proclament incréé, ce qui n'est qu'une autre façon de le prétendre infaillible.

Le dogme, ou la Révélation mise en formules

L'infaillibilité du pape est un des dogmes les plus récents (1870) promulgués par l'Église catholique. On peut cependant le considérer comme le dogme des dogmes, puisqu'il dévoile la base sur laquelle l'Eglise s'est toujours appliquée pour affirmer son autorité.

Or le dogme, en tant que tel, est une forme très spéciale d'expression de la vérité religieuse. En particulier, le dogme ne se réduit pas à la doctrine. On imagine mal une religion sans doctrine, c'est-à-dire sans contenu. En revanche, on ne voit guère, en dehors du christianisme, de religion qui ait des dogmes à proprement parler. Tout dépend, bien sûr, de ce qu'on met sous le mot *dogme* et nous allons y venir. Ce qui nous incite à aller voir dans cette direction, c'est que, comme nous l'a montré

l'exemple de l'infailibilité, le dogme peut être une arme à double tranchant. Pour imposer la vérité, il l'expose, dans les deux sens du terme : il la donne à voir et il la met à nu. Ce qui peut aboutir à une véritable désacralisation, puisque les choses sacrées ont avantage à rester plus ou moins cachées. Il est donc permis de se demander dans quelle mesure l'usage du dogme, auquel l'Église a eu recours très tôt dans son histoire, a pu constituer une étape sur la voie qui a mené à l'athéisme moderne.

« À prendre les choses à la rigueur, le *dogme* chrétien se distingue de la *doctrine* chrétienne », nous avertit l'abbé J. Tixeront au début de sa magistrale *Histoire des dogmes* (1905), dont je ne saurais trop recommander la lecture. Et, ajoute-t-il :

« Les dogmes ont la prétention de n'être que la traduction en des formules techniques, en un langage net et précis, des données de la Révélation, des enseignements de l'Écriture ou de la Tradition chrétienne primitive [...] (vol. 1, p. 2). »

Traduire la révélation en formules... On voit immédiatement ce que cette notion, que notre bon abbé expose en toute candeur, peut avoir d'extravagant ou même de sacrilège pour beaucoup d'esprits, en dehors du christianisme mais même dedans. Comment cette extravagance a-t-elle pu devenir une chose toute simple dans l'Église catholique ? Voilà une première question, à laquelle il n'est pas aisé de répondre.

Mais poursuivons. Un dogme, donc, c'est une formule. Mais à quoi bon mettre la doctrine en formules, si ce n'est pour lui donner force de loi ? Un dogme, c'est donc une loi, avec tout ce que cela implique, de la préparation à la promulgation et à l'application. Préparation : pour qu'il y ait dogme, il faut qu'il y ait controverse, car l'autorité ne s'occupe pas de ce qui va de soi pour tout le monde. Cette controverse doit être résolue : il y faut des experts, des courriers, des conciles, des votes... Et une fois la solution trouvée, il faut la publier et veiller à ce que tous s'y conforment. Tout cela représente un énorme travail et implique un appareil administratif solidement charpenté. Comment y aurait-il des dogmes sans évêques et sans une autorité centrale pour les réunir ? Le concile de Nicée (325), auquel on doit la rédaction du *Credo*, fut convoqué et financé par l'empereur Constantin lui-même. Dans la suite, les papes s'efforcèrent de substituer leur propre autorité à celle des empereurs en matière religieuse, inaugurant l'interminable conflit entre l'Église et les États qui caractérise l'histoire de l'Occident latin. (Conflit qui n'a pris fin, en France du moins, qu'en 1905.) Il s'agit là, bien entendu, d'une autre histoire. Mais il n'est peut-être pas inutile de la rappeler pour faire apercevoir tout ce que les structures de l'Église catholique doivent à l'État romain.

Le dogme, c'est une loi, avec tout ce que le terme implique dans l'Empire des III^e et IV^e siècles : une science juridique et un appareil législatif tous deux extrêmement développés. En s'imposant dans l'Empire romain, le christianisme a dû se mettre en conformité avec les structures juridiques qui en étaient l'ossature et il en fut durablement transformé. On comprend, dès lors, non seulement que le dogme soit absent des religions non chrétiennes, mais même qu'il ait disparu dans le protestantisme. Toutes ces religions ont leur doctrine. On n'en voit pas qui aient des dogmes à proprement parler.

Que le dogme a fait évoluer la doctrine

Or, et c'est là où je voudrais en venir, l'existence du dogme ne change pas seulement la forme des énoncés doctrinaux. Il en change le contenu. Ou plus exactement il soumet ce contenu au jugement public de la raison juridique, ce qui lui impose des limites et des contraintes tout à fait nouvelles.

Parmi ces contraintes, la plus importante est probablement l'obligation de faire une différence entre les vérités vraisemblables et celles qui ne le sont pas, les *mystères*. La notion de mystère, comme celle de dogme, ne semble pas exister en dehors du catholicisme. C'est probablement qu'elle en est une conséquence directe. À partir du moment où on accepte de mettre la révélation en formules, on est bien obligé de reconnaître que certaines formules sont contraires au sens commun. Il faut pourtant les rendre acceptables. C'est dans ce but que l'Église a inventé la notion de mystère. Dans le mystère, l'incompréhensible est identifié, circonscrit, défini et par là même désigné à la critique. Une fois de plus, il faut constater ici que l'Église a mâché le travail de ses adversaires – une imprudence que les autres religions n'ont pas eue. Ce n'est pas que leurs contradictions, leurs absurdités soient moins patentes que les mystères chrétiens, au contraire. Mais elles refusent obstinément d'en rien laisser paraître et il faut bien admettre que ce refus a efficacement contribué à les mettre à l'abri de la critique. Tout est évidence dans le Coran et dans l'Ancien Testament, Dieu parle aux hommes comme un roi à ses ministres. L'offensive dirigée contre les religions depuis le siècle des Lumières n'a guère visé en fait que le catholicisme. Le judaïsme, l'islam, le protestantisme et même les Églises orthodoxes y ont largement échappé. Ce qui confirme la moralité bien connue : n'avouez jamais.

C'est donc parce que le dogme oblige à expliciter et à justifier la doctrine qu'il a fallu inventer le concept de mystère. On a là, me semble-t-il, le mécanisme qui explique le développement de la doctrine dans l'Église catholique. Contre les protestants et tous ceux qui l'accusaient d'innover, l'Église s'est toujours défendue en affirmant que les dogmes nouveaux ne faisaient qu'explicitier des vérités reconnues depuis toujours, au moins tacitement. Aussi discutable soit-il, l'argument n'est pas infondé. Car il est vrai qu'en l'espèce, l'Église n'a jamais voulu autre chose que lever des doutes ou réfuter des objections. Mais qui ne voit qu'à partir du moment où on entre dans ce jeu, l'innovation devient inévitable ? Chaque réponse suscite de nouvelles questions, elles-mêmes susceptibles d'une multiplicité de réponses entre lesquelles il faut choisir et ainsi de suite. On n'en sort plus. Et c'est bien ce que montre l'*Histoire des dogmes* avec le foisonnement doctrinal invraisemblable, inimaginable qui se produit du II^e au IV^e siècle.

Dans ce foisonnement, l'Église s'efforce d'éliminer tout ce qui est inutilement extravagant ou qui risquerait de trop nuire à son unité. Et en ce sens, il est vrai qu'elle innove le moins possible. Reste qu'elle est bien obligée de donner des réponses positives aux questions nouvelles qui ne cessent de surgir et, même si ces réponses sont édictées dans le plus strict respect de la tradition, elles innoveront bel et bien. La procession de l'Esprit saint qui, dit-on, a joué un rôle important dans le schisme entre Rome et Byzance en 1054, en est peut-être l'exemple le plus connu. Le simple fait que, au XI^e siècle, on se dispute sur un problème de doctrine qui eût été inconcevable quelques siècles plus tôt montre qu'il y a eu innovation – à moins de donner au terme une acception inhabituellement restrictive.

Toutes les questions possibles et imaginables ont été posées. Marie a-t-elle eu des relations sexuelles avec son époux Joseph après la naissance du Christ ? Ceux qui le pensaient ont été assez nombreux pour qu'on leur donnât un nom : *antidicomarianites*. Le corps de Jésus avant la résurrection était-il corruptible ou non ? C'est une controverse qui a opposé les *phthartolâtres* (ou *corrupticoles*) aux *aphthartodocètes* (ou *phantasiastes*) ; et parmi les *phthartolâtres*, ceux qui pensaient que l'homme Jésus n'était pas non plus omniscient étaient les *agnoètes*. Le Père est-il uni au Fils au point d'avoir éprouvé les mêmes souffrances que lui lors de la Passion ? Ce fut l'opinion des *théopaschites* ou *patripassien(nes)*. Il y eut aussi les *hydroparastates* ou *aquariens*, qui voulaient célébrer l'Eucharistie à l'eau pure et leurs adversaires les *artotyrites*, qui voulaient y mettre du fromage. Et je ne mentionne que pour mémoire les *ktistolâtres* (et leurs adversaires les *aktistètes*), les *enkratites*, les *ascodrugés*, les *tétradites*, les *acémètes*, les *aloges*, les *docètes*, les *cataphryges*, les *hétérousiastes*... On compterait

par dizaines, par centaines peut-être, les dénominations de ce genre, qui font regretter que le capitaine Haddock n'ait jamais fait un peu de théologie. Mais restons sérieux, car il s'agit d'idées qui ont été prises terriblement au sérieux en leur temps : elles ont eu parfois leurs martyrs. Que des idées importantes et sérieuses soient devenues ridicules, voilà qui donne la mesure de la révolution mentale qui nous sépare de ces temps-là. C'est cette révolution qu'il s'agit maintenant de comprendre, car la naissance de l'athéisme moderne lui est liée.

3. L'ÉMANCIPATION DU SENS COMMUN

Et comme cette révolution a également à voir avec la naissance de la science moderne, il faut dire quelques mots de celle-ci. Qu'est-ce que la science ? Les philosophes ont écrit, sur ce thème, autant et d'aussi gros volumes que les théologiens. Or toutes leurs tentatives pour trouver une base, un fondement spécifique à la science ont échoué. On a cru y arriver par la voie de la logique : Poincaré déjà demandait aux logiciens de son temps pourquoi, ayant des ailes, ils ne parvenaient pas à voler. Et Dumézil a rendu célèbre ce mot qu'il attribue à Granet : « La méthode c'est le chemin, après qu'on l'a parcouru. » Il n'y a pas de méthode scientifique, à moins de donner ce nom à l'art assez commun de distinguer les vessies des lanternes. N'en déplaise à l'ombre de Bachelard, il n'y a pas non plus d'esprit scientifique, pas plus qu'il n'y a de Saint Graal ou de pierre philosophale. Comme l'a montré Meyerson depuis longtemps, dans une œuvre qui a fait l'objet d'un rejet inexplicable et scandaleux par la communauté philosophique, la science ne procède pas autrement que le sens commun³. La science s'intéresse à d'autres objets et emploie des moyens plus perfectionnés que le sens commun ordinaire – celui du charbonnier ou de la couturière – mais ses procédés mentaux sont les mêmes. L'entendement humain fonctionne de la même façon, que ce soit dans nos activités les plus banales et les plus humbles, ou à la pointe de la recherche scientifique. La science, c'est l'exercice du sens commun – l'exercice illimité du sens commun pourrait-on dire, dans la mesure où son premier (et son seul) postulat est que tout le réel lui est ou lui sera accessible.

Christophe Colomb, ou la science prise au mot

Il n'est peut-être pas de meilleur exemple à l'appui de cette assertion que celui de Christophe Colomb. Les ouvrages classiques d'histoire des sciences ne font pour la plupart qu'une place modeste à la découverte de l'Amérique. Et pourtant... « On » savait depuis longtemps que la terre était ronde et il s'était même trouvé au III^e siècle avant J.-C. un savant particulièrement audacieux, Ératosthène, pour en mesurer la circonférence avec une approximation que, compte tenu des moyens dont il disposait, nous ne pouvons qu'admirer. Mais jusqu'à Colomb, c'est-à-dire pendant dix-sept siècles – dix-sept siècles ! – personne n'avait songé à en tirer quelque conséquence pratique que ce soit, pas plus chez les cartographes que chez les navigateurs. L'idée que la terre étant ronde, on devait pouvoir en faire le tour, était encore tellement impensable à l'époque de Colomb que lui-même déclara ne rien vouloir de plus qu'atteindre les Indes par l'ouest. On sait ce qu'il en advint. Colomb découvrit des terres qui s'avérèrent être non pas les Indes mais un continent nouveau et inconnu, ce qui bouleversa la conception du monde de ses contemporains. Ce qu'on sait aussi et sur quoi je voudrais insister, c'est la rapidité avec laquelle une idée strictement *impensable* avant Colomb – faire le tour du monde – se

³ Toute l'œuvre de Meyerson serait à citer, mais l'ouvrage où il défend directement l'identité de la science et du sens commun est *Du Cheminement de la pensée* (Alcan, 1931, rééd. : Vrin, 2011).

répandit après lui. Trente ans à peine après le premier voyage de Colomb (1492-1493), Elcano ramenait en Europe le dernier navire de l'expédition de Magellan (1522). La boucle était bouclée.

La question qui se pose est celle-ci : comment comprendre qu'un raisonnement aussi simple – la terre est ronde, donc on peut en faire le tour – soit resté impensé et impensable pendant dix-sept siècles ?

On ne peut pas invoquer d'obstacles techniques particuliers. Les caravelles de Colomb ne représentaient pas une révolution dans la construction navale. Les Portugais, plutôt mieux équipés puisqu'ils étaient engagés dans l'exploration de l'Atlantique depuis la découverte de Madère (1419) n'ont songé à infléchir leurs courses vers l'Ouest qu'après Colomb ; et là encore les choses sont allées très vite, puisque Cabral touche la côte brésilienne dès 1500. Le cas des Vikings, sur lequel on n'a que trop fantasmé, est encore plus flagrant. Ils ont bien atteint l'Amérique, en franchissant des mers qui sont parmi les plus difficiles du globe. Mais ils ne l'ont pas « découverte » : ils n'ont découvert que quelques terres lointaines et désolées. C'est peut-être l'exemple chinois qui est le plus démonstratif. Les Chinois étaient beaucoup mieux placés que les Européens pour découvrir l'Amérique, sauf sur un point : ils croyaient fermement que l'Empire du Milieu était le centre du monde et qu'il n'y avait donc rien d'intéressant à trouver en s'en éloignant.

Il y a longtemps qu'on a compris l'importance du décentrement opéré par Colomb dans notre représentation du monde. Mais en deçà de ce véritable bouleversement qui a été la conséquence directe de son succès, il a fait quelque chose d'autre, dont l'importance, à terme, sera peut-être encore plus grande : il a pris la science au mot, il lui a fait la même confiance qu'au sens commun. Il l'a fait descendre des hauteurs abstraites où elle était confinée, donnant à ses objets une réalité aussi tangible, aussi ordinaire, que celle des objets du sens commun.

Il est vrai qu'il faudra encore longtemps pour que l'alliance de la science et du sens commun se généralise. Car si la science progresse au XVI^e siècle, elle progresse aussi et peut-être surtout dans le mauvais sens, comme l'a montré Lenoble⁴. Avec entre autres l'afflux en Occident des écrits byzantins traitant de magie, d'alchimie, d'astrologie etc., les « sciences » occultes et l'ésotérisme prennent en Occident un essor nouveau. Et en même temps, la multiplication des procès de sorcellerie prend l'allure d'une épidémie. Le siècle d'Érasme et de Copernic, de Stevin et de Viète, est aussi celui de Faust et de Paracelse...

La révolution des années 1620

Peut-être fallait-il avoir épuisé l'erreur pour pouvoir distinguer la vérité. Toujours est-il que c'est dans les années 1620 que Lenoble situe la « révolution » (le mot est de lui) qui voit naître la science moderne. Révolution dans laquelle deux personnages jouent les premiers rôles : Galilée et Mersenne. Galilée, pour son œuvre et ses démêlés avec l'Inquisition, qui en font un personnage de légende. Et Mersenne comme « secrétaire de l'Europe savante », préfigurant l'organisation plus formelle en sociétés savantes (académies etc.) sans lesquelles la science moderne ne se peut concevoir.

Ce qui caractérise la révolution des années 1620, nous dit Lenoble, c'est la victoire du mécanisme. Le monde est conçu comme une machine, certes autrement construite et infiniment plus compliquée que les machines artificielles, mais qui se comprend de la même façon. Meyerson nous avait appris que la

⁴ L'œuvre de R. Lenoble se situe dans les années 1940-1960 ; elle a été presque aussi inexplicablement snobée que celle de Meyerson. Voir notamment son article dans l'*Histoire générale des sciences*, dirigée par R. Taton (1969, vol. II, p. 195-216) et dans l'*Histoire de l'idée de nature* (1969, p. 239-277).

science ne pouvait être que réaliste, au sens « naïf » du terme. Etre réaliste en ce sens, c'est croire, premièrement, que le monde existe, qu'il n'est pas qu'apparence ou illusion et deuxièmement qu'il est intelligible, au moins localement ou dans certaines limites. Mais intelligible comment ? Le mécanisme apportait à cette question une réponse relativement simple et qui offrait des perspectives véritablement grandioses. De Galilée à Newton, l'histoire des sciences prend l'allure d'une marche triomphale, devant laquelle les prodiges et les secrets des vieux occultistes perdent tout leur prestige. Le mot *superstition* prend un sens nouveau. Il désignait des croyances religieuses souvent populaires, sans fondement en doctrine. Il va désormais être appliqué aux croyances de toutes sortes, religieuses ou non, incompatibles avec le nouveau modèle rationnel d'intelligibilité du monde. Modèle dont le succès est tel qu'il justifie et impose la souveraineté de la raison expérimentale dans tous les domaines. C'est la naissance de la critique, laquelle ne tardera guère à être appliquée à la religion elle-même.

Rien n'illustre mieux le nouvel état des esprits que l'anecdote de l'enfant à la dent d'or, popularisée par Fontenelle en 1686 :

« En 1593, le bruit courut que les dents estant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en estoit venue une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en médecine dans l'université de Helmstad, écrivit en 1595 l'histoire de cette dent et prétendit qu'elle estoit en partie naturelle, en partie miraculeuse et qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les chrestiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation et quel rapport de cette dent aux chrestiens, ny aux Turcs. En la mesme année, afin que cette dent d'or ne manquast pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre sçavant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or et Rullandus fait aussi-tost une belle et docte réplique. Un autre grand homme nommé Libavius ramasse tout ce qui avoit esté dit de la dent et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fust vray que la dent estoit d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'estoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres et puis on consulta l'orfèvre. » (Fontenelle, *Histoire des oracles*, 1686, première dissertation, chap. IV.)

« Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause », nous avertit Fontenelle et « nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point. » *Ridicule* est peut-être le mot essentiel de cette histoire, car il en représente l'élément nouveau. Bayle l'emploie aussi dans les *Pensées diverses sur la comète* (1683) où il traite du même sujet (« Combien il est ridicule de chercher les causes de ce qui n'est point, chap. 49 »). Mais, avec son érudition coutumière, il rappelle que l'Antiquité n'avait pas ignoré le problème. Sénèque ou Galien avaient déjà condamné la fâcheuse manie de « rendre raison d'une chose qui n'arrive pas ». Et, au XVI^e siècle, Montaigne :

« Je crois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amuse plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité. [...] Ils laissent les choses et courent aux causes. Plaisants causeurs... » (Montaigne, *Essais*, livre 3, chap. 19.)

La différence, c'est que Montaigne avoue explicitement qu'il n'ose pas contredire ces plaisants causeurs : c'est cela qui, de lui à Bayle et à Fontenelle, a changé. Le changement n'est pas dans les procédés de la raison, qui sont toujours les mêmes. Le changement, c'est qu'on fait maintenant à la raison un crédit nouveau, pratiquement illimité. L'esprit critique a conquis la bonne société et en a chassé une crédulité considérée jusque-là comme normale. Parmi les auteurs récents, R. Lenoble est celui qui a le plus insisté sur cette espèce de chassé-croisé, qui s'opère avec rapidité puisque, commencé vers 1620, il est achevé vers 1680 : deux générations à peine. Non pas que la superstition

soit éradiquée, elle ne le sera jamais et le combat contre elle ne fait en un sens que commencer. Mais un fait nouveau est acquis : des croyances parfaitement admissibles naguère sont désormais tournées publiquement en ridicule et ne pourront plus subsister que dans une semi-clandestinité.

En revanche, l'esprit nouveau est ouvert sans réserve aux idées scientifiques, à tel point d'ailleurs que les charlatans apprendront vite à tirer parti de la nouvelle crédulité – ou plutôt de la crédulité de toujours, appliquée à de nouveaux objets. Car la crédulité comme son envers, l'incrédulité ou le scepticisme, sont probablement indestructibles. Seuls leurs objets changent. Les prédécesseurs de Colomb, aussi crédules fussent-ils en général (du moins de notre point de vue), étaient capables d'être tout à fait incroyables, par exemple à propos de la forme de la terre : ils « savaient » qu'elle est ronde, mais ils n'y croyaient pas vraiment. Nous aurions besoin d'une histoire des objets de la crédulité et du scepticisme, comme nous avons une histoire des sciences.

Le sens commun et l'expérience partagée

Un retour sur la notion de sens commun peut nous aider à y voir plus clair. Le sens commun, c'est ce qu'il faut savoir (et ne pas savoir) pour faire partie d'un groupe social donné. Le groupe peut être défini par un lieu – le voisinage –, par une profession – charbonnier, couturière, sociologue –, par des relations familiales etc., ou par tout cela à la fois. Et il se peut aussi qu'une personne fasse partie de plusieurs groupes à la fois, c'est même le cas le plus général (sauf dans les sociétés tribales et encore). Mais cela ne change rien au fait que chaque groupe est, pour ses membres, le lieu social où se pratiquent certaines activités bien définies, régulières, voire quotidiennes. Activités dont résulte une expérience partagée par tous, même si tous n'y participent pas au même degré : il y a des apprentis et des maîtres, des assistants et des patrons etc. Le sens commun, c'est l'ensemble des savoirs, des habitudes, des procédés mentaux et intellectuels qui sont impliqués dans cette expérience partagée. (On pourrait dire que c'est la culture du groupe, au sens donné à ce terme en ethnologie, à condition d'en écarter les connotations les plus malencontreuses.)

La base du sens commun, c'est l'expérience partagée. Car c'est par elle et par elle seule, que nous avons accès au réel. Comme on l'a souvent remarqué, l'expérience solitaire ne permet pas de distinguer les rêves, les fantasmes, les illusions, de la réalité. Pour que la réalité s'impose à moi, comme telle, il faut l'accord de ma conscience avec celle d'autrui, car c'est le seul moyen que j'aie de vérifier que la réalité existe en dehors de moi. En ce sens, la réalité n'est réelle que si elle est sociale, de nombreux auteurs l'ont affirmé. Ce qui ne signifie nullement qu'un groupe social puisse décider arbitrairement de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas, car le réel doit être visible, tangible, effectif... En fait, l'individu (ego), le groupe auquel il appartient (autrui) et le réel sont entre eux dans une nécessaire relation triangulaire, hors de laquelle il n'y a que des formes diverses d'aliénation⁵.

On s'est demandé depuis longtemps pourquoi la science, après un départ si brillant dans l'Antiquité, était ensuite tombée dans un marasme de plus d'un millénaire. Dans une étude ancienne, mais qui à mon sens n'a pas été dépassée, Victor Egger⁶ proposait deux explications : l'absence de société scientifique durablement organisée (sauf peut-être à Alexandrie) et le non recours à l'expérimentation. Nous voyons maintenant que ces deux explications se rejoignent. Car, pour que l'expérimentation ait

⁵ Sur ce point, je me permets de renvoyer à deux articles antérieurs : « Folie, réel et technologie » (*Techniques et culture*, 1990, 15 :167-179, rééd. dans *Travailler*, 2004, 12 :117-134) et « La Formule de Mauss » (*Techniques et culture*, 2002, 40 :153-168).

⁶ V. Egger, *Science ancienne et Science moderne*, Paris, Colin, 1890. [disponible sur Gallica]

un sens, il faut qu'existe un groupe social où elle puisse être comprise, vérifiée, évaluée, en quelque sorte homologuée. Tant que cette condition n'est pas remplie, expérimenter n'a pas de sens puisque les résultats ne serviront au mieux qu'à nourrir le répertoire des anecdotes curieuses : la science reste étrangère au sens commun.

Il y a des exceptions, il y en a toujours eu. Elles sont importantes parce qu'elles montrent que la science a toujours existé en puissance, mais que cette possibilité ne suffit pas. Ce qui se passe au XVII^e siècle est précisément que la science se fait une place dans la société. Elle n'est plus entourée de mystère et de secret, elle cesse d'être abstraction ou exception. Sa pratique devient un métier, comme ceux de charbonnier ou de couturière. Dès lors, les nouveaux objets scientifiques, devenus aussi réels que le charbon ou les vêtements, vont pouvoir se répandre dans la société. On n'aura plus besoin d'y croire, puisqu'on pourra les voir ou les toucher : on saura qu'ils existent.

Le sens commun à la découverte de l'au-delà

Le résultat est cette sorte de retournement dans le rapport entre croire et savoir auquel on vient de faire allusion. Croire était une nécessité tant logique que sociale, parce qu'au-delà de son métier et de celui de ses voisins, le charbonnier n'avait pas d'autre ressource que d'ajouter foi à ce qu'il entendait dire, entre autres par son curé. Et que ce qu'il entendait dire fût invraisemblable, c'était normal en somme, puisqu'il s'agissait de choses étrangères au sens commun. Il faudrait trouver un autre mot que celui de *crédulité* pour désigner cet état d'esprits ni ignorants ni stupides, mais qui admettaient le merveilleux parce que c'était finalement le parti le moins déraisonnable à prendre.

Cela étant, comment s'y reconnaître dans cet au-delà du réel qui est réel aussi, sans doute possible, mais qui est hors de notre portée ? C'est la question que Bergson avait en vue lorsqu'il a proposé son idée de « fonction fabulatrice⁷ ». Celle-ci entre nécessairement en jeu dès qu'il s'agit de choses trop éloignées dans l'espace, dans le temps ou dans l'ordre phénoménal pour être accessibles à l'expérience partagée. Cet au-delà du sens commun, dont l'au-delà des religions n'est qu'un cas particulier, est le domaine des prodiges et des monstres, des secrets et des mystères. Les fous, les illuminés, les initiés y ont un accès privilégié et c'est sur ce terrain aussi que prospèrent, dans une concurrence parfois féroce, les religions, les arts occultes, la sorcellerie etc. La limite entre les deux mondes peut varier, mais jusqu'au XVII^e siècle leur existence n'est pas en doute. L'idée même de nature, si importante dans la genèse de la science grecque (*physis*) leur est subordonnée. Il y a une nature ordinaire, pour ainsi dire, qui est celle du sens commun. Sur cette nature-là, l'expérimentation ne peut pas nous apprendre grand-chose, puisque nous la connaissons déjà : l'expérimentateur ne peut être qu'un illusionniste, un charlatan. Mais il y a aussi une nature extraordinaire, qui n'est pas faite pour les humains. Si un savant parvient, par ruse ou par effraction, à s'emparer de certains de ses secrets, il commet un sacrilège qui risque de se retourner contre lui et ses semblables. Tant que ces conceptions prévaudront, l'expérimentation sera impossible, au moins comme activité normale et régulière. Et, faute d'expérience partagée, la science ne pourra pas se constituer en sens commun.

R. Lenoble a montré comment cette situation avait été dénouée par la « révolution » des années 1620. Je voudrais ajouter qu'à mon sens, ce dénouement a été préfiguré par le christianisme des III^e et IV^e siècles. En mettant la foi en formules, le dogme réalise une sorte de cartographie de l'au-delà, s'il est permis d'employer cette analogie. Le miracle, le mystère y subsistent, mais dans des espaces bien

⁷ Dans H. Bergson, *Les Deux sources de la morale et de la religion*, 1932. [réédité en 2012 chez Flammarion, collection Gf.].

circonscrits, entre lesquels la grâce et les sacrements permettent de circuler comme en pays de connaissance. Un au-delà aussi nettement balisé est-il encore l'au-delà ? Certes, le christianisme n'a pas le monopole de ce procédé. Il y a de la routine, de la familiarité dans toutes les religions – à quoi serviraient-elles d'ailleurs si elles laissaient leurs fidèles sans aucune aide dans leurs rapports avec l'au-delà ? Mais, dans le christianisme, il y a quelque chose de plus qui est le dogme. L'immense entreprise de construction dogmatique qui le caractérise évoque irrésistiblement la construction scientifique. C'est le même effort inlassable pour raisonner tout ce qui peut l'être et le même réalisme opiniâtre dans la recherche des solutions. Il n'y manquerait que le recours à l'expérience, si celle-ci n'était présente – sous forme mimée bien sûr – dans les sacrements.

Au total, il est frappant de voir à quel point les démarches des Pères de l'Église (et de leurs adversaires hérétiques) ressemblent à celle de la science du XVII^e siècle. Que leurs objets fussent illusoires et leurs résultats absurdes (les anticléricaux y trouveront une source inépuisable de plaisanteries), sans doute. Mais on ne pouvait pas le savoir d'avance. Ce qui est important pour notre propos, c'est qu'en s'efforçant de traiter les choses de l'au-delà comme si elles ressortissaient au sens commun, les théologiens catholiques ont tenté une démarche étonnamment semblable à celle des savants du XVII^e siècle. On peut dès lors se demander si leur échec n'a pas préparé la réussite des seconds. Ce qui est certain en tout cas, c'est que les deux conceptions, théologique et scientifique, de l'au-delà, sont aussi *réalistes* l'une que l'autre : elles prétendent rendre compte de la même réalité. Elles vont donc se trouver nécessairement en concurrence, ce qui ouvrira un espace de liberté dans lequel l'athéisme va pouvoir se manifester à visage (presque) découvert.

4. RAISONNABLES OU POPULAIRES ? LE DILEMME DES RELIGIONS MODERNES

C'est donc aux alentours de 1680 que la révolution des années 1620 trouve son aboutissement. De nombreux indices confirment que le nouvel état d'esprit n'est plus confiné aux milieux érudits et savants. Il est répandu dans les milieux dirigeants et mondains, ce qui lui donne une conscience toute nouvelle de sa force et de sa primauté.

Les derniers feux de la superstition

Parmi ces indices, il n'y en a pas de plus caractéristique peut-être que la fin de la sorcellerie. Par deux décisions célèbres, la première locale en 1672, la seconde générale en 1682, Louis XIV met fin aux procès de sorcellerie. La sorcellerie reste circonstance aggravante en cas de crime matériellement établi. Mais les accusations simples de sorcellerie ne seront plus admises. La loi considère désormais que les pratiques de sorcellerie à elles seules ne produisent pas d'effets réels.

On cesse également de croire aux maléfices des comètes et ce n'est pas tout à fait un détail, puisque c'est à cela que nous devons les *Pensées diverses* de Bayle (1683), que j'ai déjà eu l'occasion de citer. Les comètes de 1654 et de 1665 avaient encore troublé pas mal de monde. Celle de 1680 est reçue avec des plaisanteries et des chansons. « On est même surpris de constater combien en quinze ans les craintes superstitieuses ont perdu d'empire », observe A. Prat dans son introduction à l'édition de 1911 des *Pensées diverses*.

Dans les autres pays d'Europe occidentale, l'évolution est à peu près la même, avec des différences de détail, notamment dans la chronologie. Il faut, ici, écarter un préjugé trop courant, en faveur des pays

protestants. Certes, l'épidémie de procès de sorcellerie, qui se développe à partir du XIV^e siècle, a commencé en pays catholique, pour l'excellente raison que le protestantisme n'était pas encore né. Mais loin d'améliorer la situation, la Réforme ne fit d'abord que l'aggraver. Les luthériens et plus encore les calvinistes, croyaient dur comme fer à l'intervention du démon dans les choses de ce monde. Les seconds surtout imposèrent partout où ils le purent un ordre moral d'une rigidité effrayante, dans lequel les arts et les plaisirs profanes étaient proscrits et où seuls les sentiments religieux pouvaient s'exprimer légitimement.

Cette situation, créée par le fanatisme froid des dirigeants religieux, était idéale pour le développement des fanatismes passionnels dans le peuple. Dans son *Histoire de la démonologie et de la sorcellerie* (1830)⁸, Walter Scott, qu'on ne peut guère suspecter de parti-pris contre sa patrie, montre que l'Écosse presbytérienne (c'est-à-dire calviniste) fut un des pays les plus atteints par l'épidémie de sorcellerie et un des derniers à s'en remettre. Dans l'Amérique puritaine (autre variété de calvinisme), l'affaire des sorcières de Salem éclate en 1688, seize ans après la première décision de Louis XIV. L'Angleterre elle-même n'abolit qu'en 1735 les lois réprimant la sorcellerie. Il est vrai qu'elles étaient alors largement tombées en désuétude – largement mais pas complètement. Car il arrivait encore que des affaires de sorcellerie éclatassent çà et là. En général, les magistrats s'efforçaient de les régler en douceur. Mais lorsque la population s'en mêlait, que pouvaient-ils répondre aux émeutiers qui réclamaient l'application de la loi ? Il faut savoir en effet que les procès de sorcellerie n'étaient pas impopulaires, bien au contraire. D'où l'avantage, en l'espèce, des régimes autoritaires. Le monarque n'avait pas besoin d'attendre l'assentiment de ses sujets pour prendre les mesures estimées nécessaires. C'est pourquoi, dans des domaines comme celui de la sorcellerie ou celui, connexe, des pratiques judiciaires (la question), les despotismes éclairés eurent un temps d'avance sur les républiques.

Des auteurs comme E. Renan en France et M. Minghetti en Italie avaient bien compris, contre l'opinion dominante de leur temps, que le protestantisme primitif ne fut ni libéral, ni rationaliste, ni progressiste, mais qu'il avait été au contraire une réaction contre les tendances en ce sens qui se manifestaient dans le catholicisme romain⁹. Tout ce que nous savons des premiers temps de la Réforme nous le confirme. Le protestantisme, s'il est possible d'en parler comme d'une entité unique, n'a pas joué de rôle décisif dans les révolutions scientifique et idéologique du XVII^e siècle. C'est seulement après ces révolutions qu'il s'est donné, dans certaines de ses versions, une image libérale et rationnelle destinée à servir d'arme de propagande contre le papisme. Il ne faut pas intervertir l'ordre des facteurs.

Le fait nouveau donc, c'est qu'à partir de 1680 (plus ou moins une douzaine d'années suivant les pays), toutes les croyances doivent être raisonnables, faute de quoi elles sont rejetées au rang des superstitions. Celles-ci ne cessent pas d'exister pour autant – elles existeront toujours –, pas plus que n'est fixée la limite entre ce qui est superstition et ce qui ne l'est pas. Mais sur les superstitions elles-mêmes, il n'y a plus débat et toutes les croyances incompatibles avec le nouveau modèle d'intelligibilité du monde sont comme frappées de suspicion légitime. Le domaine de la raison n'est plus limité et subordonné à d'autres, dont celui de la foi. C'est au contraire la foi qui doit justifier ses affirmations aux yeux de la raison.

⁸ *Letters on Demonology and Witchcraft* (1830). Comme la plupart des ouvrages de W. Scott, celui-ci fut publié en France presque en même temps qu'en Grande-Bretagne.

⁹ Voir par exemple les articles de Renan sur Calvin et Channing dans *Études d'histoire religieuse* (1857) et *L'Eglise et l'Etat* de Marco Minghetti (1882). Sur le fanatisme de Calvin, voir le grand petit livre de Stefan Zweig, *Castellion contre Calvin ou conscience contre violence* (1946).

Une religion raisonnable, naturelle, universelle

Pour les religions, c'est une situation sans précédent, qui les place devant la nécessité inédite de choisir entre leur statut – leur respectabilité sociale – et leur doctrine. Une religion qui choisit la respectabilité va devoir adapter sa doctrine, l'édulcorer, l'expurger de tout ce qui s'y trouve de contraire à la raison, avec le risque qu'à terme il n'en reste plus grand-chose. Une religion qui choisit au contraire de rester fidèle à sa doctrine (ou d'y revenir) prend le risque opposé de se voir rejetée au rang des sectes superstitieuses.

C'est dans le monde anglo-saxon que le phénomène se manifeste le plus tôt et avec le plus de netteté. L'Angleterre, entre 1690 et 1760, passe pour le pays le plus irréligieux d'Europe. « Point de religion en Angleterre », note Montesquieu au cours d'un voyage qu'il y fait en 1729-1730 ; « si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. » Et bien des historiens du XIX^e siècle semblent avoir été de cet avis. « Les puritains étaient enterrés et les méthodistes n'étaient pas encore nés », dit l'un. « Une indifférence générale dominait partout dans les classes cultivées, précise un autre. L'opinion courante était que le christianisme n'était pas vrai, mais qu'il fallait le maintenir comme essentiel à la société. » Quant au peuple, on le présente comme partagé entre ses superstitions ancestrales (sorciers, guérisseurs, fontaines sacrées etc.) et une ignorance « effrayante » des rudiments du christianisme¹⁰.

Le tableau est sans doute exagéré, dans la mesure où ceux qui l'ont dressé avaient des visées apologétiques ou polémiques. Mais les témoignages sont trop nombreux et trop concordants pour qu'on puisse les ignorer. La France était sortie des guerres de religion avec l'édit de Nantes (1598). En Angleterre, les troubles consécutifs à la réforme ne prennent fin qu'avec l'éviction de Jacques II, en 1688. On conçoit qu'après tout ce temps les esprits aient été saturés jusqu'au dégoût des querelles religieuses. Et même si cette explication n'est pas la seule, elle nous aide à comprendre pourquoi l'Angleterre a pu être considérée un temps comme le pays le plus irréligieux d'Europe. Il ne faut rien exagérer cependant. L'irréligion n'était tolérée qu'à la condition de ne pas s'exprimer trop ouvertement. Un John Toland l'apprit à ses dépens.

Quoiqu'il en soit, l'idée de religion raisonnable trouva un terrain exceptionnellement favorable dans cette Angleterre dégoûtée des querelles religieuses. En témoignent des ouvrages aux titres explicites, comme *The Reasonableness of Christianity*, de Locke (1695), ou *Christianity not Mystical, or A Treatise Shewing that there is nothing in the Gospel Contrary to Reason, nor Above it...* de John Toland (1696). De l'idée de religion raisonnable on passa bientôt à celle de religion naturelle, avec *Religion of Nature Delineated* de W. Wollaston (1722). Sous divers qualificatifs – religion naturelle, religion universelle, religion de l'humanité, religion de l'avenir etc. – cette idée continuera à séduire de nombreux esprits jusqu'à la fin du XIX^e siècle. La religion naturelle, c'est le théisme de Voltaire, c'est la profession de foi du vicaire savoyard de Rousseau, le culte de l'Être suprême voulu par Robespierre, la théophilanthropie du Directoire, la religion de l'humanité d'Auguste Comte et cent autres tentatives aussi futiles. Mais c'est aussi le thème d'une littérature innombrable, dont *La Religion naturelle* de Jules Simon (qui eut huit éditions de 1856 à 1883) n'est qu'un exemple parmi une multitude d'autres. Cette religion naturelle ne pouvait naturellement qu'être universelle. D'où l'idée d'une synthèse religieuse, qui connut son apogée avec un « Parlement des religions » réuni en

¹⁰ Les citations de ce paragraphe sont empruntées à Matthieu Lelièvre, *John Wesley, sa vie et son œuvre* (1883, voir l'Introduction). L'ouvrage est partial mais très informé et l'auteur cite ses sources avec précision.

septembre 1893 à Chicago, dans le cadre de l'Exposition universelle. Par la suite, on n'en entendit plus guère parler ¹¹.

La matière est ici tellement abondante qu'il faut résumer les choses à grands traits, au risque de simplifications qui pour certains, pourront paraître abusives.

Rappelons d'abord que l'idée d'une religion raisonnable n'était pas nouvelle. Plusieurs hérésies s'y rattachent, dont celle de Pélage au IV^e siècle ou celle des Sozzini au XVI^e (le socinianisme). On a d'ailleurs contesté, avec de bons arguments, qu'il puisse y avoir des idées nouvelles en religion et en philosophie. Ce qui est nouveau, ce n'est pas l'idée, c'est l'usage qui en est fait et les conditions dans lesquelles cet usage s'impose. Or en l'espèce, ces conditions sont celles, bien précises, qui se trouvent réunies à la fin du XVII^e siècle. D'une part, le christianisme traditionnel n'est plus acceptable pour l'élite éclairée, qui n'y voit que superstitions. Mais d'autre part, cette même élite n'ose pas aller jusqu'au bout de sa logique, parce qu'elle persiste à croire que la religion est le fondement de l'ordre social.

L'hypocrisie qui consiste à vouloir pour autrui une religion à laquelle on ne croit pas soi-même est évidente. Elle a été souvent dénoncée et il est hors de doute qu'elle suffirait à elle seule à expliquer l'échec continuel des religions raisonnables. Mais cet échec tient encore à d'autres contradictions. Il tient, par exemple, au fait qu'une religion raisonnable ne sert à rien puisqu'elle ne peut promettre à ses fidèles que des choses raisonnables – des choses, donc, qu'on peut se procurer sans elle. Et, d'un autre point de vue, une religion naturelle ou universelle ne promet pas un sort meilleur à ses fidèles qu'aux autres : si donc la foi ne sert à rien, à quoi bon avoir la foi ?

Le Réveil méthodiste et le cycle des sectes

La voie de la religion raisonnable était donc une voie sans issue. C'est dans la direction opposée, celle d'un réveil de la religiosité populaire, que les religieux vont trouver les moyens de surmonter la crise. En 1739, un petit groupe d'exaltés autour de John Wesley (1703-1791) et de George Whitefield (1714-1770) inaugurent un mouvement bientôt connu sous le nom de *méthodisme* : c'est le premier d'une longue série de *revivals* (« réveils ») dont le succès ne s'est pas démenti depuis. Que le lecteur veuille bien me pardonner si, là encore, l'abondance de la matière me contraint à des simplifications parfois abusives.

Peut-être est-ce Whitefield plutôt que Wesley qu'il faut tenir pour l'inventeur du méthodisme. Car lorsque les lieux de culte où Wesley et ses amis avaient commencé à prêcher leur furent fermés par les autorités anglicanes, c'est Whitefield qui trouva la solution : prêcher en plein air. Cela semble un détail, mais c'est le détail qui change tout. En plein air, on est en dehors des routines du culte établi et des contrôles du clergé officiel. Tout se ramène à un contact direct entre le prédicateur et la foule. Le succès ne dépend que du talent du prédicateur, non seulement pour captiver son auditoire, mais pour y susciter les manifestations de ferveur qui sont une part essentielle du spectacle que la foule se donne à elle-même. Ces manifestations – confessions publiques, glossolalie etc. – vont jusqu'à la transe. Elles ne paraissent pas fondamentalement différentes dans ce qu'on a observé dans les cultes dits « de possession » en Afrique et au Brésil.

¹¹ C'est à Chicago que l'Inde fit son entrée sur le marché mondial des religions. Voir par exemple *La Vie de Vivekananda*, de Romain Rolland (1930), dont le sous-titre, *L'Évangile universel*, est caractéristique.

Sans vouloir minimiser l'importance du revivalisme en Grande-Bretagne, c'est cependant aux États-Unis que le phénomène – sous l'impulsion de Whitefield, qui va bientôt s'y fixer – va prendre toute son ampleur et, pour ainsi dire, sa forme canonique. Au XIX^e siècle, les *camp meetings*, qui réunissent des milliers de personnes (jusqu'à vingt mille dit-on) dans des régions à peine peuplées font la plus forte impression sur les voyageurs qui ont l'occasion d'y assister ¹². Impression semblable, *mutatis mutandis*, à celle que produisent sur nous aujourd'hui les *shows* des télévangélistes qui sont les successeurs directs des Wesley et des Whitefield.

Ces aspects plutôt pittoresques du revivalisme ne doivent pas nous dissimuler son importance, qui est immense. Dans une étude d'une originalité et d'un intérêt tout à fait exceptionnels, *The Churching of America* (1992), deux sociologues américains, Roger Finke et Rodney Stark, ont montré qu'en deux cents ans de fonctionnement ininterrompu – et qui ne donne aucun signe de faiblesse – le revivalisme avait fait passer le taux d'affiliation religieuse des américains de 17 % en 1776 à 62 % en 1980 ! Contrairement à une idée encore trop reçue, l'Amérique moderne ne s'est pas laïcisée, elle s'est « églisée » (*churched*). En 1776, l'Amérique encore coloniale (l'indépendance ne sera acquise qu'en 1783) est au diapason de l'Europe des Lumières. En 1850, après un siècle de *revivals*, le taux d'affiliation passe à 35 %. En 1890 il est à 45 %, en 1906 à 51 % et il n'a pas cessé de monter jusqu'à nos jours.

Comment expliquer pareil succès ? Il faut tenir compte d'une particularité américaine. En Europe, il y a ou il y avait presque partout, soit une religion officielle (l'anglicanisme en Angleterre, le luthéranisme en Prusse ou en Suède), soit au moins une religion majoritaire (le catholicisme en France). Dans les deux cas, le clergé en place, qui se sent menacé par un « réveil » dont il n'a pas l'initiative, s'efforce de neutraliser ou de récupérer le mouvement. La hiérarchie catholique notamment s'est dotée depuis longtemps de méthodes de récupération efficaces qui lui permettent de faire tourner à son profit les exaltations conciliables avec la doctrine. Rien de tel aux États-Unis, où on peut dire que si *la* religion est officielle, il n'y a pas *une* religion officielle ni majoritaire. Toutes les religions sont reconnues par l'État et bénéficient des mêmes avantages (fiscaux entre autres). En sorte que l'Amérique est devenue une sorte de vaste marché où l'offre et la demande religieuses se confrontent en toute liberté. Ce n'est pas tant aux méthodes de la sociologie qu'il faut avoir recours pour comprendre le fonctionnement de ce marché, insistent Finke et Stark, qu'à celles de l'économie.

Or, à ce jeu, les religions soucieuses de respectabilité perdent sur les deux tableaux. Car leur respectabilité n'intéresse pas les consommateurs, qui demandent tout autre chose à leur religion que d'être respectable. Et elle ne leur vaut pas non plus les avantages institutionnels dont bénéficient les religions officielles dans d'autres pays. Dans la situation américaine en fait, la respectabilité est le stade ultime du déclin d'une religion, ou plutôt d'une *denomination*, pour reprendre le terme consacré. Chaque *denomination* naît d'un « réveil » particulier, c'est-à-dire de la réunion d'un petit groupe d'exaltés plus ou moins déçus par la tiédeur des religions établies. Mais si la secte a du succès, le besoin se fera bientôt sentir d'un personnel stable et hiérarchisé – d'un clergé – pour maintenir l'ordre et l'unité du troupeau. Ce clergé, il faudra le former et, par la force des choses, sa formation sera de plus en plus académique. Tôt ou tard, il se mettra à réfléchir et il aspirera de plus en plus à cette respectabilité intellectuelle que les fondateurs avaient repoussée. Il arrive que les défenseurs de la doctrine primitive parviennent à stopper cette évolution. Les baptistes du Sud, par exemple, ont réussi

¹² D'où, très vite, l'apparition d'une littérature propre sur ce sujet. Voir par exemple *De l'avenir du protestantisme et du catholicisme* par l'abbé F. Martin (Paris, Tolra & Haton, 1869), notamment le livre II, « Du réveil et de son influence sur l'avenir du protestantisme ».

à tenir leurs pasteurs en lisière. Mais c'est l'exception. La règle, c'est que le clergé l'emporte et que la *denomination* se fasse de plus en plus respectable. Fâcheuse coïncidence, les fidèles se font de moins en moins assidus. Si bien que, sauf sursaut toujours possible, une église florissante peut se retrouver à l'état de coquille à peu près vide en quelques décennies. La hiérarchie s'excusera en invoquant un recul général du sentiment religieux dans la population. En réalité, d'autres *denominations*, pas encore respectables et souvent pas encore très visibles, sont en train d'occuper le terrain vacant et le cycle va recommencer...

Au fond, qu'est-ce qui fait la force et la permanence du *revivalisme* ? C'est, selon toute apparence, son réalisme doctrinal. Un réalisme intransigeant, sans concessions et sans nuances. « Notre doctrine est vraie, la preuve, c'est qu'elle fait des miracles » : voilà à quoi se résume le message de tous les prédicateurs qui se sont succédé depuis Wesley et Whitefield. Cette religion toute concrète n'a que faire des subtilités de la théologie et le libre examen n'est pour elle qu'un premier pas vers la dissolution. C'est la foi qui compte, le reste, y compris la raison, est secondaire.

L'Eglise catholique entre miracles et modernisme

En Europe, les choses n'ont pas la belle simplicité – trop belle ? – du modèle américain. Il semble bien cependant qu'on puisse y retrouver les mêmes processus, à condition d'aller au-delà des apparences qui, elles, sont différentes.

En France, par exemple, il n'y a évidemment pas de *revivals* à la mode américaine. Mais il y a des apparitions (rue du Bac à Paris, 1830 ; La Salette, 1846 ; Lourdes, 1858...) et des vies exemplaires (le curé d'Ars, 1786-1859 ; Thérèse de Lisieux, 1873-1897) autour desquelles se développent des pèlerinages ; il y a aussi d'innombrables œuvres et fondations visant à ranimer la piété dans tel ou tel secteur de la société. Que sont toutes ces manifestations sinon des *revivals* à la mode catholique ? N'y retrouve-t-on pas ce qui fait la force des *revivals* américains, c'est-à-dire la réaffirmation fervente d'une foi simple et entière sans *respect* humain, pour reprendre l'expression si juste de la catéchèse chrétienne ?

Le contre-exemple le plus net est celui de la crise du « modernisme », qui a agité l'Église catholique dans les années 1900. L'histoire du modernisme est complexe, non que le mouvement lui-même l'ait été, mais parce que les intellectuels qui l'animaient tenaient trop au détail de leurs propres idées pour envisager de les fondre dans une doctrine commune. Ils étaient cependant tous d'accord sur la nécessité de concilier la doctrine catholique avec l'esprit « moderne ». Faute de quoi, pensaient-ils, elle perdrait tout son crédit – ou ce qui en restait.

On retrouve ici, exactement, le souci de respectabilité qui est à l'origine de toutes les tentatives pour instaurer une religion naturelle. Mais jusqu'alors, ce souci était resté étranger aux catholiques. Ceux d'entre eux que gagnaient les idées modernes quittaient l'Église (Renan). Ceux qui restaient ne se sentaient guère concernés par ces glissements vers l'impiété où ils ne voyaient qu'une conséquence funeste mais fatale du protestantisme. Or voilà que des catholiques fidèles et prétendant le rester s'engageaient sur ce chemin fatal et, comble d'outrecuidance, engageaient l'Église tout entière à les suivre !

Ce qui fait pour nous l'intérêt de la crise moderniste, c'est sa brièveté – une dizaine d'années – et sa date. Deux siècles de controverses religieuses souvent confuses sont pour ainsi dire ramassés dans une pièce qui se joue aux alentours de 1905. Or le sujet de cette pièce est moins religieux que philosophique. Les modernistes ne mettent pas en cause les contenus de la doctrine chrétienne. Ce

qu'ils proposent, c'est d'abandonner le réalisme des affirmations doctrinales. Et c'est en réaffirmant ce réalisme avec force que la hiérarchie réagira.

Dans un article célèbre publié en 1905, « Qu'est-ce qu'un dogme ? », Edmond Le Roy proposait de n'y voir que des prescriptions pratiques. Que, par exemple, le Christ fût ressuscité, ce n'était pas un « fait » admissible comme tel par la pensée moderne, qu'elle ait recours aux ressources de la physiologie ou à celles de l'exégèse historique du Nouveau Testament. Il fallait donc renoncer à y voir une « réalité » au sens ordinaire du terme. Dès lors, l'objet du dogme ne peut plus être que de nous prescrire notre conduite. Nous devons faire comme si Jésus, après sa mort, était revenu parmi les vivants et qu'il fût toujours parmi nous. Mais la « réalité » de la résurrection est d'un autre ordre que le nôtre, un ordre dans lequel ni notre raison ni notre expérience ne peuvent nous guider.

Le Roy, en somme, ne proposait rien de moins que « l'abandon de la vérité objective des dogmes »¹³. C'est exactement le reproche qui est fait aux modernistes dans l'encyclique *Pascendi*, promulguée par Pie X en 1907¹⁴. Pour le Vatican, le modernisme n'est pas seulement une hérésie de plus, mais le « rendez-vous de toutes les hérésies ». Car en « pervertissant l'éternelle notion de vérité », les modernistes « ne ruinent pas seulement la religion catholique, mais [...] toute religion ». Le « sens commun » lui-même s'oppose à leur conception « purement subjective » de la vérité¹⁵.

Toute la première partie de l'encyclique (« Analyse des doctrines modernistes ») se présente comme une défense véhémement non seulement du réalisme religieux, mais du réalisme tout court. Et tout ce que nous avons vu jusqu'ici nous permet de dire que, de son point de vue, Pie X avait raison. Une foi qui ne croit pas à la réalité de son objet n'est qu'un incompréhensible simulacre. Jamais, me semble-t-il, on n'a mieux montré que dans cette encyclique si décriée la vanité de toutes les tentatives pour rendre la religion raisonnable. Plus que jamais, *credo quia absurdum*.

La leçon de Pie X n'a pas été retenue par tous ses successeurs et, là encore, l'expérience est instructive. En 1962, le pape Jean XXIII, acquis à l'idée d'ouvrir l'Église au monde moderne (*aggiornamento*), inaugure le concile de Vatican II. Dans leur livre, Finke et Stark montrent que le catholicisme américain, d'un dynamisme jusqu'alors tout à fait remarquable, commence à décliner à partir de 1965. C'est le sort commun à toutes les *denominations* qui ont choisi de devenir respectables. Il n'y a plus d'exception catholique. Depuis la révolution du XVII^e siècle, aucune religion ne peut plus être raisonnable et populaire à la fois.

[Autre version du paragraphe précédent : La leçon de Pie X n'a pas été retenue par tous ses successeurs et cette expérience est aussi instructive. En 1962, le pape Jean XXIII, acquis à l'idée d'ouvrir l'Église au monde moderne (*aggiornamento*), inaugure le concile de Vatican II. Dans leur livre, Finke et Stark montrent qu'au moins en Amérique, l'idée a eu des conséquences contraires à celles qu'on en attendait. Le catholicisme américain, jusqu'alors d'un dynamisme tout à fait remarquable, commence à décliner en 1965. Ce qui est le sort commun à toutes les *denominations* qui ont choisi la respectabilité. Il n'y a plus d'exception catholique. Depuis la fin du XVII^e siècle, aucune religion ne peut être raisonnable et populaire à la fois.]

5. L'HISTOIRE DE L'ATHÉISME EST SURTOUT CELLE DE SA RÉPRESSION

¹³ Le mot est de l'abbé J. Rivière, *Le Modernisme dans l'Église* (1929), p. 250.

¹⁴ [Consultable en ligne sur www.vatican.va]

¹⁵ Les citations sont tirées des paragraphes 33, 107 et 108 de l'encyclique. J'ai utilisé le texte reproduit dans P. Sabatier, *Les Modernistes* (1909), p. 147-219.

J'ai conscience d'avoir jusqu'ici trop parlé de la religion et pas assez de l'athéisme. Mais j'ai quelques excuses. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le rappeler, l'athéisme a toujours été dans notre histoire une réalité plus ou moins clandestine. Cela s'explique évidemment par l'espèce d'abomination publique dont il a le plus souvent été l'objet. Mais pourquoi l'athéisme est-il si peu revendiqué même aux époques d'incrédulité, même aujourd'hui ? C'est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre.

L'exécration de l'athéisme

L'exécration de l'athéisme s'est exprimée si souvent et si longtemps – même en des temps où l'athéisme était censé ne pas exister – qu'il vaudrait la peine d'y consacrer une étude particulière. Je ne relèverai ici que l'espèce d'horreur stupéfaite avec laquelle beaucoup d'auteurs évoquent l'athéisme, surtout peut-être au XIX^e siècle :

« Certes il faut plaindre ces insensés, écrit Lamennais, il faut flétrir avec horreur leurs maximes ; mais il ne faut pas tenter de les guérir par le raisonnement : il y a un excès de délire qui interdit toute discussion. » (*Essai sur l'indifférence*, 1818, I, p. 63-64).

Lamennais est particulièrement révolté par l'idée qu'un athée puisse mourir tranquille :

« Aussi est-ce un scandale de notre siècle que les morts impies [...]. À ce moment terrible, il s'opéroit autrefois, dans la plupart des mourans, comme une révolution soudaine ; la foi se réveillait subitement aux approches de l'éternité. [...] Aujourd'hui l'on meurt comme la brute, après avoir vécu comme elle : sensible uniquement au regret de quitter la vie, on descend tranquillement dans la tombe [...]. » (*Réflexions sur l'état de l'Église en France* [1808] 1825, p. 94).

Un demi-siècle plus tard, un publiciste d'aujourd'hui obscur, Léon Gautier, réagit ainsi à l'athéisme paisible de Taine :

« Les athées, depuis six mille ans, forment au sein de l'humanité un petit groupe infime, que l'on se montre du doigt, non sans mépris ni sans effroi. [...] D'où vient que cette minorité, qui passait jadis sous les yeux des autres hommes avec l'air honteux des criminels, en soit venue aujourd'hui à se pavaner dans nos académies ? Un athée s'imagine aujourd'hui être un homme comme un autre ! » (*Études littéraires pour la défense de l'Église*, 1865, p. 44.)

Ainsi donc, un athée ne peut être qu'une brute, un insensé, un criminel – bref une sorte de monstre aussi affreux qu'incompréhensible. On peut comprendre cette réaction, dans la mesure où l'athée, l'athée paisible et honnête surtout, est une preuve vivante de l'inanité des principaux arguments de l'apologétique religieuse classique. Plus surprenante pour nous est l'opinion d'un Voltaire :

« L'athéisme et le fanatisme sont des monstres qui peuvent dévorer et déchirer la société ; mais l'athée, dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes et le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aiguise les siennes. » (*Dictionnaire philosophique*, 1765, article « Athée ».)

C'est que Voltaire était déiste, ou plus exactement théiste, c'est-à-dire adepte de cette religion raisonnable ou naturelle dont il a été question plus haut. Il se dit ...

«... fermement persuadé de l'existence d'un Être suprême aussi bon que puissant, qui a formé tous les êtres étendus, végétants, sentants et réfléchissants ; qui perpétue leur espèce, qui punit

sans cruauté les crimes et récompense avec bonté les actions vertueuses ». (*Dictionnaire philosophique*, article « Théiste ».)

Mais comment comprendre qu'un esprit aussi lucide ait pu se laisser séduire par une illusion aussi puérile ? Pour expliquer sa conviction, Voltaire fait état de deux arguments. Le premier relève de la physique (au sens large, l'ensemble des sciences de la nature) qui a découvert dans le monde un ordre admirable que les Anciens n'avaient pas soupçonné :

« Mais enfin la physique est née et avec elle la philosophie. [...] Ainsi l'ouvrage de l'univers mieux connu montre un ouvrier et tant de lois toujours constantes ont prouvé un législateur. La saine philosophie a donc détruit l'athéisme à qui l'obscur théologie prêtait des armes. » (*Dictionnaire philosophique*, article « Athée ».)

Ensuite et surtout il y a la nécessité sociale. Et là, la franchise de Voltaire touche au cynisme :

« Il est très vrai que par tout pays, la populace a besoin du plus grand frein et que si Bayle avait eu seulement cinq ou six cents paysans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un dieu rémunérateur et vengeur. [...] Et je vous demanderai toujours si, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre société, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge, ne crussent en Dieu. » (*Dictionnaire philosophique*, 1765, article « Athéisme ».)

« Il faut une religion au peuple »

On a rarement dit plus crûment pourquoi « il faut une religion au peuple ». Cet « axiome hypocrite d'une politique infâme », selon le mot de Pierre Leroux ¹⁶, sera mille fois dénoncé. Il continuera pourtant à dominer la pensée politique européenne jusqu'à la fin du XIX^e siècle, à l'exception des républicains et des socialistes d'une part, d'une partie des ultramontains de l'autre. Il est notamment à l'origine du Concordat en France, dont le régime durera de 1802 à 1905.

« Tous les hommes professent un culte, ou sont censés en professer un, écrit Portalis au préfet de la Charente en juillet 1806. L'impiété n'est pas avouée par les lois ; elle menace trop ouvertement les mœurs et l'ordre public. » (*Mémoires historiques sur les affaires ecclésiastiques de France pendant les premières années du dix-neuvième siècle*. Paris, Adrien Leclerc, 1823 ; tome second, p. 153.)

On ne peut que se rendre à l'évidence : quelle que soit l'incrédulité qu'elles professent en privé, les élites européennes ne parviennent pas à se défaire du postulat de la nécessité sociale des religions et l'athéisme reste pour elles associé à toutes les horreurs, réelles ou imaginaires, de l'anarchie ou du communisme. C'est même cette vieille idée, qu'il aura l'art de déguiser en théorie sociologique, que reprendra Durkheim. Dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), où il fait de la religion la base primitive et essentielle du phénomène social.

Il faut une religion au peuple, cela signifie bien sûr *une religion pour les autres* et le peuple lui-même se prendra vite à ce jeu de chaises musicales à l'envers. C'est du moins ce qu'on peut conclure du rapport d'un espion de Louis XVIII sous le Premier Empire, cité par Lanzac de Laborie :

¹⁶ *Sept discours sur la situation actuelle de la société [...]. Premier discours, Aux philosophes* (1841, p. 63).

« Les gens du peuple, du moins à Paris, se croient tous au nombre des âmes fortes. Ils disent, avec les orateurs du gouvernement, que la religion est excellente pour les esprits faibles et les étages subalternes de la société. Mais personne ne veut être rangé au nombre de ces esprits, ni appartenir à une de ces classes et le cordonnier lui-même ne croit la religion nécessaire qu'au savetier. » (*Paris sous Napoléon*, vol. IV, *La Religion*, 1907, p. 142.)

Les autres, ce sont aussi les femmes et les enfants et tout le XIX^e siècle vivra avec cette théorie que les femmes, par la faiblesse de leur constitution, sont plus sujettes que les hommes à la sentimentalité religieuse. D'où cette situation bizarre, qui est considérée comme une sorte de convention sociale tacite : Monsieur est incrédule, voire athée ; Madame est pieuse, va à la messe et a un confesseur (dont Monsieur se demande souvent s'il n'est pas un rival). Les enfants sont dans des pensionnats religieux, d'où les garçons sortiront dès l'adolescence et où les filles resteront jusqu'à être en âge de se marier. Dès leur sortie, les garçons jetteront la religion aux orties et se hâteront de se déniaiser. Les filles resteront pieuses au moins jusqu'à leur mariage. Celles qui décideront de prendre un ou des amants le feront après quelques années, quand les convenances auront été sauvegardées.

Hypocrisie ? C'est affaire de point de vue. Ce qu'il est permis de penser, en tout cas, c'est que, contrairement aux apparences, cette situation n'a été nullement favorable à l'athéisme. On croit généralement que les « retours du religieux » observés à plusieurs reprises depuis le XVIII^e siècle n'ont été que des épiphénomènes, incapables d'infléchir durablement la baisse tendancielle de la religiosité. Finke et Stark ont montré que, dans le cas des États-Unis, cette hypothèse était fautive et que depuis plus de deux siècles la tendance était au contraire à une hausse forte et continue de la religiosité. Sommes-nous si sûrs de notre différence en Europe ?

L'athéisme est-il pire que l'idolâtrie ?

Ce qui est troublant, c'est qu'il faille remonter à Bayle pour trouver un ouvrage ni militant ni clandestin, où l'athéisme soit traité en toute objectivité. Bayle lui-même fut-il athée ? Il n'en laissa évidemment rien paraître. Car c'eût été encore suicidaire de son temps, même en Hollande où il avait des ennemis particulièrement dangereux comme le fanatique Jurieu. Cependant, il parle beaucoup de l'athéisme dans les *Pensées diverses* : il en est question dans plus de cinquante des 263 sections de son livre. Et pour ce faire, Bayle use d'un stratagème ancien, mais qui prend sous sa plume une efficacité redoutable : il compare l'athéisme non à la « vraie » religion, mais à l'idolâtrie. Est-il pire d'adorer de faux dieux ou de n'en reconnaître aucun ? Les athées sont-ils plus enclins au mal que les païens ? Etc.

Ce serait une erreur que de considérer ces questions comme naïves. Et, de toute façon, si Bayle se donnait l'apparence de la naïveté, c'étaient des apparences soigneusement calculées. Sans en avoir l'air, ce qu'il nous livre est une véritable anthropologie de l'athéisme. Il y a eu, il y a des athées, c'est un fait. Et les athées ne sont pas tous des insensés, des monstres ou des pervers criminels. Ce sont des hommes ordinaires, ni pires ni meilleurs que les autres. D'ailleurs, les hommes se conduisent moins d'après les règles de leur religion que d'après celles, beaucoup plus précises et contraignantes de leur position sociale. Rien ne permet d'affirmer que l'athéisme soit particulièrement destructeur des sociétés. Il y a eu des contre-exemples dans l'Antiquité et les récits des voyageurs montrent qu'il existe des peuples sans religion, où le vice et le crime ne sont pas plus communs qu'ailleurs.

Qu'on ne prenne pas ce qui précède pour un véritable résumé : il y aurait bien d'autres choses à relever dans les propos de Bayle sur l'athéisme. Ce sur quoi je voudrais insister, c'est l'objectivité sereine et lucide avec laquelle Bayle traite son sujet. Une objectivité qu'on ne retrouvera plus après lui dans des

écrits non clandestins. Avec cette déplorable conséquence que la réalité historique et sociale de l'athéisme n'est toujours pas étudiée, ou si peu. Comparée à la sociologie des religions, la sociologie de l'athéisme est à peu près inexistante. Et la situation est peut-être encore pire en ethnologie. L'hypothèse qu'il puisse exister des peuples sans religion a été posément discutée par Bayle. Elle a continué à l'être, au moins sporadiquement, jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Elle a ensuite disparu, si rapidement et si complètement que nous en avons perdu toute trace. Un des très rares auteurs à y faire encore allusion au XX^e siècle est E. E. Evans-Pritchard, qui la considère comme surannée et absurde. L'idée contraire, que la religion est consubstantielle à toute société humaine, est devenue un véritable postulat¹⁷.

La pétition de principe est pourtant évidente : si on donne à la religion une définition assez large, ou mieux encore, pas de définition du tout, on est effectivement assuré d'en trouver partout. Mais sait-on encore de quoi on parle ? La difficulté est, il est vrai, des plus redoutables. Personne, semble-t-il, n'est parvenu à proposer une définition de la religion qui fasse l'unanimité des spécialistes. Mais s'il en est ainsi, à qui la faute ? Voilà plus de trois siècles que les religions font l'objet de recherches plus assidues et plus approfondies qu'aucun autre secteur de la vie sociale. Qu'on en soit toujours à ne pas pouvoir définir ce qui est religion et ce qui ne l'est pas, cela signifie qu'il y a un défaut quelque part...

PEUT-IL Y AVOIR DES PEUPLES SANS RELIGION ?

La théologie chrétienne traditionnelle donnait à cette question une réponse précise. Dieu s'était révélé à Adam et Eve. Tous les peuples avaient conservé quelque chose de cette révélation primitive, quels qu'eussent été leurs errements ultérieurs. Cette universalité supposée de croyance était même une des preuves classiques du bien-fondé de la religion. « *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est...* », l'adage célèbre de Vincent de Lérins (Ve siècle) est le résumé de cet argument.

Depuis le début du XX^e siècle ethnologues et sociologues ont fait leur cette théorie, à cela près qu'ils ont abandonné l'explication par la révélation primitive. Ils lui en ont substitué d'autres, qui ont elles-mêmes été plus ou moins abandonnées, car à partir du moment où on admettait que la religion était une forme primitive de la sociabilité humaine (Durkheim), il n'y avait plus besoin de l'expliquer.

Il y eut pourtant dans la première moitié du XX^e siècle quelques voix discordantes, comme celle de Mgr Alexandre Leroy (1854-1938), missionnaire expérimenté qui fit une grande partie de sa carrière en Afrique Orientale :

« Là, pas de système religieux proprement dit, pas de dogmes qui s'imposent, pas d'autorité qui définit, en un mot pas de "vérité" obligatoire [...] : dès lors aussi, pas de discussions et pas d'hérésies. La Religion chez nos sauvages d'Afrique, si elle est mêlée à tout, se confond avec tout. [...] Il est même difficile, souvent, de la distinguer pratiquement d'avec la Médecine, la Science, la Superstition et la Magie. C'est pourquoi on n'a pas de mots pour la désigner dans son ensemble. [...]

En fait, chacun en prend ce qu'il veut en prendre et dans nul pays au monde la "Libre-Pensée" n'apparaît plus sincère qu'en pays "sauvage". » (Mgr A. Le Roy, *La Religion des primitifs*, Paris, G. Beauchesne, 1925, p. 57-58.

¹⁷ De P. Bayle, cf. les *Pensées diverses* (§ 129), la *Continuation des Pensées diverses* (§ 13) et les *Pensées sur l'athéisme* réunies par Julie Boch (Desjonquères, 2004). D'Evans-Pritchard, cf. *La religion des primitifs* (Payot 1971, pp.126-128 ; l'édition originale est de 1965). Les deux derniers auteurs de langue française à défendre l'idée de peuples sans religion au XIX^e ont probablement été C. Letourneau (cf. les articles « Religiosité » (1865), « Peuples athées » (1869) et « Tsékélo » (1872), repris dans *Science et matérialisme* (1890) et J.-M. Guyau (« Le sentiment religieux est-il inné et impérissable dans l'humanité ? », pp. 185-195 de *L'Irréligion de l'avenir*, 1886).

Autre voix discordante, celle de l'indianiste P. Masson-Oursel. Selon lui, « La religion est vécue par des sociétés qu'encadre un sacerdoce. L'expression "religion primitive" est scabreuse. » (*L'Invention humaine*, 17^e Semaine de Synthèse, Albin Michel, 1954, p. 49.) On a le droit de récuser son critère – le sacerdoce – qui n'est d'ailleurs guère différent de celui de Mgr Leroy. Mais à la condition d'en proposer au moins un autre. Sinon, la religion devient littéralement n'importe quoi.

La violence religieuse

Quoi qu'il en soit de ce problème de définition, il n'est pas inutile de rappeler ici que toutes les religions sont agressives par nature. Elles ne sont pas toutes également agressives, ni de la même façon. Mais sur l'existence d'une agressivité spécifiquement religieuse, il ne peut y avoir aucun doute. C'est une chose qui se constate et qui s'explique. Elle se constate par les persécutions, les guerres et les violences de toutes sortes dont l'histoire des religions est remplie. Et elle s'explique par la nature de la foi. On a vu que la foi était une croyance, affirmée et vécue comme si c'était une vérité matérielle. Mais les vérités matérielles sont vérifiables, elles reposent sur l'évidence de l'expérience partagée. La foi n'a pas cette ressource. On a bien essayé d'accommoder la notion d'expérience pour la faire servir à la religion ; ces tentatives n'ont convaincu que ceux qui l'étaient déjà ¹⁸.

Pour gagner les esprits à une foi, il ne reste donc que des moyens de pression, plus ou moins violents. Violence larvée des séductions et des pressions morales (y compris les exercices spirituels, qui sont une propagande exercée sur soi-même). Violence imaginaire des souffrances éternelles de l'enfer. Violence ouverte, enfin, des supplices infligés aux blasphémateurs, aux hérétiques et aux apostats. Dans le fonctionnement des religions, la violence n'est pas quelque chose d'accidentel ou de contingent, qui ne ferait que traduire l'imperfection des conduites humaines. C'est un élément fondamental, parce que la foi repose sur l'infailibilité et l'infailibilité sur l'arbitraire. La violence est à la foi ce que l'expérience est à la connaissance. Il y a eu et il y aura encore des guerres de religion. Il n'y a jamais eu de guerre de science et il ne peut pas y en avoir, parce que le partage de l'expérience exclut l'usage de la violence.

On m'accusera sans doute de stigmatiser les religions ou de pratiquer l'amalgame, pour citer deux expressions rebattues. « La religion – la nôtre en tout cas – ne veut que le bien. Si des actes regrettables sont commis en son nom, c'est le fait de politiciens qui l'instrumentalisent ou de fanatiques qui la comprennent mal. La véritable religion n'est pour rien dans ces dérives. C'est une religion de paix et d'humanité, qui prêche la justice et la tolérance etc. »

Cette argumentation, qui est la base de toutes les apologétiques religieuses, est devenue depuis plusieurs années politiquement correcte. Elle passe en boucle dans les médias et discrédite d'avance toutes les critiques qui pourraient être adressées aux religions en général, au judaïsme et à l'islam en particulier. Car la critique du christianisme reste libre. D'abord parce qu'il s'agit d'une tradition ancienne, trop bien enracinée chez nous pour qu'on puisse l'abolir. Ensuite parce que le christianisme fait partie de nous-mêmes, pour ainsi dire. Lorsque nous le critiquons, nous critiquons notre propre société, ce qui est l'activité la plus légitime et la plus nécessaire qui soit dans une démocratie. Nous sommes moins à l'aise avec les autres religions. Soit parce que nous les connaissons trop peu et que nous craignons avec raison de céder à des impressions superficielles ou à des préjugés. Soit pour ne

¹⁸ C'est le sens du pragmatisme de William James. Voir *Les Variétés de l'expérience religieuse*, 1906 [édition originale 1902].

pas heurter les sentiments des immigrés qui les pratiquent, ce qui est une des formes de ce qu'on pourrait appeler la tolérance coloniale ¹⁹.

Ces scrupules sont tout à fait honorables. Mais ils ont pour résultat, fâcheux, que la plupart des religions non chrétiennes bénéficient chez nous d'une sorte de privilège d'extraterritorialité. Privilège qui, dans le cas du judaïsme et de l'islam, est renforcé par d'autres causes, trop connues pour qu'il soit nécessaire d'y insister. La hantise du génocide nazi d'une part, le sentiment de culpabilité hérité d'un passé colonial mal assumé d'autre part, rendent pratiquement impossible de parler librement, sereinement, de ces deux religions. Quiconque s'y risque aujourd'hui s'expose à l'accusation d'antisémitisme ou d'islamophobie, comme l'a montré l'invraisemblable procès Houellebecq (2002), qui nous a ramenés à l'époque la Restauration, avec la loi sur le sacrilège de 1825.

Or on ne nie pas impunément la réalité. Le judaïsme et l'islam ont leur place chez nous. Ce ne sont plus des religions confidentielles ou exotiques et il n'y a plus de raison de les exempter du questionnement critique qui, de longtemps, a été opposé au christianisme et a conduit à l'instauration de la laïcité. À la longue, d'ailleurs, ce parti-pris de bienveillance systématique risque de produire le contraire de l'effet attendu. Car les esprits les moins prévenus ne peuvent que se révolter contre ce qu'ils ressentent de plus en plus comme du bourrage de crânes. On ne cesse de dénoncer les recrudescences de l'antisémitisme et de l'islamophobie. Il faudrait peut-être se demander si ces dénonciations ne tendent pas à aggraver le problème, en excitant l'esprit de contradiction et de bravade propre aux adolescents.

Pourquoi, en effet, tous ces silences ? Comment comprendre, par exemple, qu'on ne critique jamais la circoncision ? L'excision, quand elle a commencé à être pratiquée chez nous, n'a pas tardé à faire débat et, après quelques années d'hésitations, elle fait maintenant l'objet d'une répression sérieuse. Mais c'est parce que les féministes s'en sont mêlées. Il n'y a pas de « masculistes » et c'est bien dommage. Car si la circoncision est peut-être un peu moins barbare que l'excision, elle n'est guère moins absurde, ou moins obscène. Mais il ne faut pas le dire, le sujet est tabou ²⁰.

Autre exemple, dans un domaine aussi différent que possible. Tout le monde a entendu parler du procès de Galilée. Sa condamnation par l'Inquisition en 1633 est même devenue un symbole de l'obscurantisme religieux. Or le procès de Spinoza, en 1656, ne fut pas moins déshonorant pour la Synagogue que celui de Galilée pour l'Église. Avant Spinoza, d'ailleurs, un autre libre penseur, Uriel Acosta (1585 ?-1640), avait dû subir des avanies encore plus brutales. Le judaïsme n'a pas eu d'Inquisition. Mais, quand il en a eu l'occasion et le pouvoir, il a combattu la liberté de pensée avec autant de violence que s'il en avait eu une. Pourquoi ne pas le dire ?

¹⁹ La tolérance coloniale est une variante de la « tolérance du conquérant », analysée par Bayle dans ses *Pensées diverses*. C'est une tolérance intéressée : il s'agit d'éviter les vexations inutiles qui pourraient pousser les peuples conquis à la révolte. Et c'est une tolérance méprisante : autant laisser aux peuples soumis la religion qui les a rendus inférieurs.

²⁰ Les adversaires de la circoncision, fort peu nombreux, en sont réduits à crier dans le désert. Voir par exemple S. A. Aldeed Abu-Sahlieh, « Raison et religion dans la circoncision masculine et féminine en pays musulmans », *Droit et cultures*, 1994, 27 :159-193, ou dans un autre genre *Ma circoncision*, par Riad Sattouf (Bréal Jeunesse, 2004). Voir aussi l'entretien donné à *Libération* par L. Weil-Curiel à propos de l'excision (5-6 février 2005).

La fatale réussite de l'islam

L'islam non plus n'a pas eu d'Inquisition. Et pourtant, l'islam a réussi chez lui ce à quoi l'Inquisition a échoué dans la chrétienté : l'éradication absolue de toute pensée indépendante. L'épisode est mal connu. Non qu'il soit ignoré : toutes les histoires générales de l'islam font mention de la « fermeture de la porte de l'*idjtihad* » qui s'est opérée entre 850 et 1050 ou à peu près. L'*idjtihad*, c'est l'effort personnel de réflexion et de raisonnement, effort qui, s'il n'est pas contrôlé par les autorités, risque de produire de dangereuses innovations. Ce rejet de l'innovation n'est pas propre à l'islam. Les autres religions ont elles aussi toujours fait tout leur possible, une fois leur doctrine arrêtée, pour verrouiller la pensée. Le propre de l'islam, c'est d'y avoir réussi et que cette réussite n'ait pas été remise en cause depuis un millénaire ! C'est cette réussite absolument exceptionnelle qui reste à expliquer.

Ce qui prête souvent à confusion, c'est que pendant les deux ou trois premiers siècles de son histoire, l'islam s'était montré relativement tolérant. Les historiens ne se sont pas fait faute d'insister sur cette tolérance, qui reste aujourd'hui un lieu commun de la pensée correcte. Elle fut assurément bien réelle et préférable à l'orthodoxie imposée qui prévalait alors dans les pays chrétiens. Mais il s'agissait d'une tolérance était intéressée – celle de tous les conquérants – et limitée. L'islam lui doit une bonne partie de sa première « grandeur », notamment en philosophie et dans les sciences. Ce qu'on a appelé la « renaissance médiévale » des XII^e et XIII^e siècles en Occident doit beaucoup aux apports de cet islam-là. Et, contrairement à ce que répètent de temps en temps des auteurs prévenus ou malveillants, cette dette a toujours été reconnue. Toutes les histoires générales des sciences ont un chapitre sur la science arabe (ou islamique).

Mais il faut dire la vérité jusqu'au bout et elle est cruelle ; c'est grâce à l'Occident latin qu'on sait encore qu'il a existé une science arabe. La plupart des manuscrits se trouvent – et souvent ne se trouvent que – dans des bibliothèques européennes et américaines. Et un certain nombre de textes n'existent plus qu'en traduction hébraïque ou latine, les originaux arabes ayant disparu depuis longtemps. Car, dans les pays musulmans, on n'a pas seulement étouffé tout ce qui ressemble à une pensée indépendante depuis le XI^e siècle ; on a détruit ou laissé perdre tout ce qui pouvait en rappeler l'existence. L'histoire n'offre guère d'autre exemple de ce qu'il faut bien appeler un suicide intellectuel. Suicide si réussi que, neuf siècles plus tard, la situation est toujours aussi mortellement bloquée. Tous ceux qui tentent d'exprimer une pensée libre risquent leur liberté ou même leur vie. Les Taslima Nasreen, les Salman Rushdie se comptent par centaines. Mais c'est parce que certains d'entre eux trouvent refuge en Occident qu'on peut savoir qu'ils existent. Aujourd'hui, comme au XII^e siècle, l'Occident est le seul espace de liberté pour les penseurs musulmans.

Ce qui se passe aux États-Unis aujourd'hui est sans commune mesure avec ce qui s'est passé dans l'islam du XI^e siècle. Mais pas sans ressemblances. Je veux parler de la pression qu'exercent les fondamentalistes protestants pour introduire le créationnisme dans l'enseignement scientifique. Contrairement à ce qu'on a longtemps voulu croire en Europe, ce n'est pas du folklore. Les fondamentalistes reviennent à la charge partout où ils ont quelque chance de l'emporter. Leur pression ne fait que s'accroître d'année en année²¹ et les autres religions observent une neutralité qui n'est pas loin de la complicité. Car, en cette matière, il n'y a pas de neutralité possible. C'est le rapport des forces (notamment électorales) qui décidera de la question. Pour l'instant, ce rapport reste en faveur des scientifiques. Mais pour combien de temps ?

²¹ Voir L. M. Krauss, « Questions that Plague Physics », *Scientific American*, 2004, 291, 2, p. 66-69.

6. LA TOLÉRANCE CONTRE LA LIBERTÉ

L'Inquisition rend l'intolérance intolérable

Le judaïsme, l'islam n'ont pas eu d'Inquisition. Ce fut leur chance (ou la malchance de leurs fidèles). Car l'Inquisition a *exposé* l'intolérance, de la même façon que le dogme, on l'a vu, avait *exposé* la doctrine. Le dogme met la doctrine en formules, l'Inquisition codifie et institutionnalise l'intolérance. Elle la codifie, c'est-à-dire qu'elle y met des règles qui, aussi iniques soient-elles, valent mieux que l'absence de règles. Et elle l'institutionnalise, c'est-à-dire qu'elle en réserve l'exercice à un corps spécial de magistrats. Devenue institution, l'intolérance acquiert une visibilité qu'elle n'avait pas lorsqu'elle faisait partie des mœurs. Et enlevée au peuple, elle pourra devenir impopulaire ²². Au XVIII^e siècle, l'Inquisition n'a plus guère de pouvoirs effectifs en Europe, sauf en Espagne et dans les États du pape. Mais elle est devenue le symbole honni de l'intolérance et de toute évidence, ce rôle cathartique a été historiquement essentiel.

Voici une contre-épreuve. Au Pakistan, sunnites et chiites se massacrent dans l'indifférence générale. Depuis le début des années 1990, ces affrontements, connus par de rares et laconiques dépêches d'agence, auraient fait « plusieurs milliers de morts » ²³. Qui dénonce ces manifestations pourtant massives d'intolérance ? Le silence médiatique est retentissant. Maintenant, supposons que deux ou trois chiites soient condamnés à mort par un tribunal religieux sunnite (ou l'inverse) : on imagine tout de suite l'énormité du scandale ! J'admets que cette comparaison est un peu artificielle. Mais je ne m'en sers que pour faire mieux comprendre ce que je veux dire. L'intolérance populaire est invisible, même aux yeux exercés (?) des sociologues. Tout se passe comme s'il fallait qu'elle soit codifiée, instituée, pour qu'elle devienne un mal identifiable et condamnable.

Il ne suffit pas, d'ailleurs, de condamner l'intolérance. Cette tâche, que se donna le siècle des Lumières, était nécessaire mais pas suffisante. Car les libertés fondamentales doivent être un droit et non une simple tolérance. Et tant que ce droit n'est pas conquis, acquis et défendu avec vigilance contre tous les retours offensifs possibles, la cause n'est pas gagnée. La notion même de tolérance est dangereuse, par son caractère équivoque qui permet à la plupart des religions de s'affirmer tolérantes dans un sens qui ne les engage à rien.

Tolérance civile, intolérance dogmatique

Comme souvent, c'est à la théologie catholique que nous devons l'énoncé le plus clair du problème. Classiquement, on y distingue la *tolérance dogmatique* et la *tolérance civile*. La tolérance dogmatique est impossible, parce qu'elle reviendrait à mettre sur le même plan le vrai et le faux. C'est ce qu'explique en toute candeur l'excellent abbé Girodon, qui nous a déjà été si utile :

« Non, l'Église n'enseigne pas la liberté de conscience comme un droit, elle fait plus, elle la blâme positivement. [...] Et en effet, l'Église enseignant la liberté de conscience, c'est l'Académie des Sciences proclamant le droit de dire que deux et deux font cinq. » (1898, p. 112.)

²² La situation n'a jamais été pire que quand l'Inquisition a été populaire, ce qui fut le cas, par exemple, à la grande époque des procès de sorcellerie. Au XVIII^e siècle encore, les affaires Callas et Sirven voient les tribunaux (civils en l'occurrence) céder à la pression de la foule. C'est sans doute ce qui explique l'aversion de Voltaire pour la populace.

²³ Trente morts chiites à Sialkot le 1^{er} octobre 2004, trente-neuf morts sunnites à Multan le 8 octobre 2004 etc. On ne compte pas les blessés.

Cependant, il n'est pas toujours possible ni opportun de réprimer l'erreur. Pas possible quand on n'est pas en force. Et pas opportun, quand la répression de l'erreur risquerait de produire des maux plus grands que ceux qu'on cherche à éviter. Dans les cas de ce genre, il faut se résoudre à tolérer ce qu'on ne peut pas empêcher tolérance : c'est ce qu'on appelle la tolérance civile. Distinguo qui permet à l'Église de se proclamer tolérante en pratique, sans rien céder sur ses principes, qui l'autorisent à défendre ses vérités par la force quand elle le peut.

Une fois de plus, on est conduit à admirer l'espèce d'innocence dans l'hypocrisie qui pourrait bien être le véritable génie du christianisme. La tolérance, en clair, c'est faire de nécessité vertu. Toutes les religions sont tolérantes quand elles y ont intérêt ou qu'elles s'y sont forcées. Mais toutes deviennent intolérantes sitôt qu'elles en ont l'occasion et les moyens. La démonstration est d'une logique imparable. Et ce qui est mieux, elle est à l'épreuve des faits, passés et actuels. Il y a eu naguère un pays du socialisme réel, l'URSS. Il y a aujourd'hui des pays de la religion réelle, qui sont le Pakistan, l'Iran, l'Arabie saoudite, le Soudan etc., pour l'islam, Israël pour le judaïsme et les États-Unis pour ce qu'on pourrait appeler l'évangélisme. Par leur passé et par leur situation actuelle, ces pays sont si différents qu'il peut paraître absurde de les comparer. Si on y regarde de près, cependant, on s'aperçoit qu'ils ont en commun une sorte de conformisme religieux, à l'abri duquel les religions peuvent déployer leur agressivité en toute immunité.

Aux États-Unis, ce conformisme n'a pas étouffé la pensée indépendante - pas encore. Mais on a vu que depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, ce pays fonctionnait comme une véritable pépinière de sectes. Depuis la parution de l'ouvrage de Finke et Stark en 1992, le phénomène n'a fait que croître et embellir²⁴. Les sectes d'origine américaines se développent dans le monde à un rythme soutenu. Et aux États-Unis, la religion joue désormais un rôle politique tellement évident qu'on commence à s'en inquiéter un peu partout. La guerre du Bien contre le Mal en Irak a joué un rôle de révélateur. Peut-être cette guerre n'est-elle pas encore une véritable guerre de religion. Mais ceux qui l'ont décidée ne cachent pas leurs motivations religieuses et on ne voit pas pourquoi il ne faudrait pas les croire sur ce point. Si par ailleurs il existe une opposition religieuse à ce nouvel impérialisme, il faut reconnaître qu'on ne l'entend guère. La passivité du pays tout entier devant des manœuvres qui, il y a vingt ou trente ans, eussent indigné l'opinion publique, étonne de plus en plus. Toute la question est de savoir s'il s'agit de phénomènes accidentels et temporaires, que le jeu normal de la démocratie résorbera tôt ou tard, ou s'ils sont les effets d'une tendance forte et durable. Les analyses de Finke et Stark viennent malheureusement à l'appui de la seconde hypothèse.

Israël, comme les États-Unis, a hérité de ses fondateurs les structures d'un État démocratique. Mais c'est aussi un État religieux. De ce fait, les partis religieux y sont pratiquement invulnérables et peuvent combattre la démocratie avec une liberté d'action dont ne disposent pas les partis laïques, qui la défendent. À terme, on risque de revenir à la situation d'apartheid dont parle Isaac Asimov dans sa dernière autobiographie :

« En effet, à chaque instant le judaïsme orthodoxe dicte leurs actes à ses adeptes et affirme les différences entre Juifs et Gentils de telle manière que les persécutions des uns par les autres deviennent inévitables. » (*Moi, Asimov*, [1994] 2004, p. 26.)

²⁴ Voir par exemple *Le Réenchantement du monde*, sous la direction de P.-L. Berger, Bayard Éditions, 2001.

Quant aux pays musulmans, qu'en dire ? J'en ai cité quatre, je pourrais en citer une vingtaine. Partout et dans tous les domaines, l'étendue du désastre défie la description. La seule lueur d'espoir, c'est que le désastre même rende de plus en plus difficile de nier l'évidence. Il ne sera pas éternellement possible d'exonérer systématiquement l'islam de tout ce qui se passe dans les pays où il fait la loi. Où trouve-t-on le « véritable » islam, juste, pacifique et tolérant dont nous parlent sans cesse les musulmans modérés ? Pas dans les pays musulmans, en tout cas. En revanche, on n'y voit que trop un islam qui ne prend plus la peine de dissimuler sa propre barbarie, qui au contraire l'étale sans retenue pour rallier ses partisans et terroriser ses opposants – et ça marche aussi bien qu'il y a mille ans ! Quand une opposition véritablement populaire contre cet islam-là se manifesterait dans les pays musulmans, il y aurait des raisons d'espérer.

Laïcité n'est pas neutralité

Nous avons finalement bien de la chance en France. La séparation de la religion et de l'État, inaugurée à la fin du XVIII^e siècle (sous le Directoire), est devenue définitive en 1905. La France est aujourd'hui une société laïque, où la liberté religieuse est entrée non seulement dans les lois, mais dans les mœurs. Chacun est libre de pratiquer la religion de son choix ou de n'en pratiquer aucune. On peut être et se dire athée en toute tranquillité. La paix religieuse est établie et les avantages en sont tels que même l'épiscopat catholique, si acharné contre la séparation il y a un siècle, est aujourd'hui en faveur du *statu quo*. Quelle plus juste cause que celle à laquelle se rallient ses adversaires ?

L'inconvénient des victoires trop complètes, c'est la baisse de vigilance qui souvent les suit. La laïcité n'étant plus menacée, on ne croit plus nécessaire de la défendre. On oublie même qu'il a fallu combattre pour la défendre. On en arrive à ne plus comprendre ceux qui l'ont défendue et, la mode s'en mêlant, on raille « la naïveté obtuse de la tradition laïque »²⁵ avec le dédain affecté par le fils de famille pour les ancêtres besogneux dont l'héritage lui permet de faire figure dans les salons.

Or il se trouve que depuis quelque temps, la laïcité est à nouveau menacée. Pas tellement en France, à vrai dire, où les quelques attaques qui se produisent sont sans doute plus salutaires que dangereuses, dans la mesure où elles tendent à réveiller les consciences. Mais hors de France, hors d'Europe surtout, les choses évoluent de façon beaucoup plus inquiétante. Dans les pays où règne ce que j'ai appelé le conformisme religieux et qui représentent plus de la moitié de la planète, l'attitude envers l'athéisme va d'une réprobation morale, mais de plus en plus lourde (États-Unis), à la répression la plus féroce (Arabie saoudite, Iran etc.). Qui peut dire qu'à terme, ce conformisme s'arrêtera à nos frontières ? Les pressions américaines pour une politique plus « équitable » en faveur des sectes resteront-elles sans effet ? Et les ghettos intégristes de nos villes se résorberont-ils d'eux-mêmes ?

La paix religieuse dont nous bénéficions depuis un siècle a fait naître l'illusion que la laïcité se résumait à la neutralité. C'est oublier que cette neutralité, les religions ne l'acceptent jamais spontanément et qu'il faut donc la leur imposer. Nous venons de le voir à propos de la notion de tolérance : les religions ne peuvent pas renoncer à imposer leurs vérités par les moyens dont elles disposent, sans se renier elles-mêmes. Il faut donc veiller à les priver de ces moyens, ce qui peut impliquer de sérieux conflits. La laïcité est un rapport de forces.

²⁵ La formule est de M. Gauchet, *Le Désenchantement du monde*, 1985, p. V. Elle se situe dans la tradition d'un certain progressisme chrétien qui s'emploie depuis longtemps à combattre la laïcité sous prétexte de la moderniser. Cf. *Le Parti gris*, de H. Gunsberg (Pauvert 1966).

L'affaire du voile islamique montre ce qui peut arriver quand ces principes sont méconnus. La solution qui a été retenue, celle d'une loi prohibant l'ensemble des signes religieux à l'école, a en effet deux inconvénients dont on n'a pas fini de mesurer la gravité. Le premier, c'est qu'en légiférant sur le port des signes religieux, on a violé un des principes fondamentaux de la laïcité : le droit pour chacun de manifester publiquement ses opinions (« même religieuses »). Car que serait la libre pensée si ce droit n'était pas respecté ? Depuis deux siècles, les défenseurs les plus vigilants de la laïcité sont unanimes sur ce point. Un État laïque n'a pas à s'occuper des signes religieux que portent les uns et les autres tant qu'il ne s'agit pas de ses propres agents.

Le second inconvénient, c'est qu'en prohibant tous les signes religieux, sous prétexte de ne pas « stigmatiser » l'islam, on a impliqué d'autres groupes religieux qui n'avaient rien à voir dans cette affaire. C'est comme si, pour ne pas « stigmatiser » un malfaiteur, il fallait arrêter également tous les passants se trouvant là par hasard...

Or si le voile islamique pose problème, c'est parce qu'il est autre chose qu'un signe religieux. C'est un moyen matériel (parmi d'autres) destiné à imposer aux femmes un statut discriminatoire en matière de liberté personnelle, de mariage et de divorce, d'autorité sur les enfants, d'héritage, de témoignage en justice etc. Tout cela est parfaitement connu, puisqu'il s'agit de dispositions classiques de la loi islamique, la *charia*. Dispositions dont il est parfaitement clair qu'elles sont en contradiction absolue avec nos lois, notre constitution et les droits de l'homme en général. C'est pour toutes ces raisons que le voile islamique fait problème : en le traitant comme un simple signe religieux, on a voulu éviter le débat sur le fond pour ménager l'islam. Mais ce n'est pas en passant à côté du problème qu'on le résoudra.

Les défenseurs de la laïcité ne doivent pas se tromper d'adversaire. Il n'y a pas de raison d'empêcher les enfants de porter des insignes religieux à l'école, c'est ce qui est admis implicitement lorsqu'on parle de signes « non ostensibles ». Dans l'affaire du voile, c'est autre chose. Il y a un conflit et on ne gagnera rien à le dissimuler. L'histoire enseigne que lorsque l'on a affaire à un adversaire déterminé, les politiques d'*appeasement* ne servent même pas à retarder les échéances. Que si on proteste une fois de plus que ce propos « stigmatise » l'islam, j'ai deux réponses toutes prêtes. La première, c'est que si les législateurs de 1905 avaient eu peur de stigmatiser le catholicisme, nous serions encore sous le régime du Concordat. La seconde, c'est que les musulmans ont un moyen tout simple de mettre un terme à la « stigmatisation » dont ils se plaignent : abolir solennellement tout ce qui, dans la *charia*, est contraire aux droits de l'homme (et de la femme). Tant qu'ils ne l'auront pas fait, les défenseurs de la laïcité ne pourront ni ne devront baisser la garde.

Les confusions du relativisme

En ce début du XXI^e siècle, deux autres difficultés viennent compliquer le combat laïque. Ce sont le relativisme culturel et le ralentissement du mouvement scientifique. Elles ne sont d'ailleurs pas indépendantes l'une de l'autre.

Le relativisme culturel s'est développé dans les années 1970. On commence à se désabuser des absurdités de cette idéologie, qui justifiait tout et n'importe quoi pourvu que ce fût « culturel ». Elle n'a pas disparu pour autant et ses partisans restent nombreux et actifs. Il nous en reste surtout un phénomène qui risque de durer, le communautarisme. Le communautarisme ne revendique pas seulement le droit pour les citoyens de s'associer librement, selon leurs affinités ou leurs convenances mutuelles, droit qui existe dans toutes les démocraties. Ce qui est revendiqué, c'est le droit pour les

communautés ethniques ou religieuses, d'avoir leurs propres lois et de les imposer à leurs membres. Dans cette logique, c'est la notion même de citoyenneté qui est en cause, puisque, au lieu d'un statut unique pour tous, il y aurait autant de statuts personnels que de communautés d'appartenance.

Il y a eu et il y a toujours de nombreuses sociétés organisées sur cette base-là. Le cas le plus extrême est évidemment celui de l'Inde des castes. Mais l'empire ottoman était aussi une mosaïque de nations, comme on disait jadis ; et la plupart des grands empires orientaux étaient bâtis sur le même modèle. Modèle qui a, pour des conquérants toujours trop peu nombreux, l'avantage de n'exiger qu'un minimum de moyens pour s'assurer la soumission des peuples. Si on en croit Xénophon, la théorie en serait due au grand Cyrus lui-même. On retrouve ce modèle avec l'*indirect rule*, appliqué par les Britanniques avec le succès que l'on sait dans leur empire colonial. Même l'histoire de France ne l'ignore pas : aux temps mérovingiens, les différents peuples qui coexistaient en Gaule, Alamans, Burgondes, Francs, Wisigoths etc., avaient chacun leur loi à côté des Romains qui avaient conservé la leur.

L'évolution vers une société communautaire serait, pour la plupart des pays européens, une régression tellement catastrophique que l'on ne parvient pas à l'envisager sérieusement. Est-ce à dire que le risque en soit vraiment négligeable ? Pas tout à fait, puisque c'est le communautarisme qui a détruit l'ex-Yougoslavie. Et en Angleterre, au Danemark, aux Pays-Bas etc., pays longtemps montrés comme des modèles à cet égard, la coexistence des communautés commence à tourner à l'aigre. On croyait qu'il n'y aurait pas de problèmes, que tout le monde étant beau et gentil, il suffirait de condamner rituellement le racisme pour que tout aille pour le mieux. C'était oublier que l'on ne peut pas avoir une chose et son contraire. On ne peut pas concilier l'égalité et l'inégalité devant la loi. Les principes qui fondent la société laïque ne sont pas compatibles avec ceux du communautarisme qui impliquent une citoyenneté à géométrie variable. Les difficultés actuelles ne font que confirmer cette évidence.

L'histoire du relativisme culturel est à faire. Sur le long terme, il appartient à la série des mouvements anti-rationalistes qui se sont succédé depuis le début du XIX^e siècle, avec le romantisme, le pragmatisme, l'existentialisme etc. Mouvements qu'un Julien Benda a passé une bonne partie de sa longue vie (1867-1956) à identifier et à critiquer sous l'appellation assez maladroite de « mobilisme »²⁶. À plus court terme, le relativisme culturel s'est développé dans le prolongement de l'anticolonialisme des années 1950 et 1960, après que l'émancipation des colonies eut privé celui-ci de son objet. De ces origines militantes, le relativisme culturel a hérité une sorte de prestige moral qui l'a longtemps mis hors d'atteinte de la critique et à l'abri duquel le communautarisme a prospéré. La mode a changé et le relativisme a commencé à perdre de son prestige. Mais pendant une bonne trentaine d'années, il a représenté pour la laïcité un ennemi d'autant plus redoutable qu'il l'attaquait sur sa gauche et en se réclamant (en apparence) des mêmes valeurs qu'elle. Il en est résulté une confusion considérable, dont nous peinons encore à sortir.

Le droit au blasphème

[Non rédigé]

²⁶ De J. Benda, on ne connaît plus guère que *La Trahison des clercs* (1927, rééd ; 1958, 1975). Pour notre propos, ses derniers ouvrages, *Tradition de l'existentialisme* (1947) et *De quelques constantes de l'esprit humain – Critique du mobilisme contemporain* (1950) sont au moins aussi importants.

7. LES DIFFICULTÉS DE LA MODERNITÉ

Aujourd'hui, on peut se demander si une révolution du même ordre n'est pas engagée, mais à l'envers. Il est certes trop tôt pour l'affirmer et il se peut même qu'on ne puisse rien prouver avant longtemps, car c'est un sujet sur lequel nous n'avons que des apparences et des impressions subjectives. Mais ces apparences ne laissent pas d'être assez inquiétantes. On peut les rassembler, me semble-t-il, autour des deux thèses suivantes :

1- Dans des domaines de plus en plus nombreux, la science donne l'impression d'avoir atteint des limites infranchissables. Les progrès se ralentissent ou soulèvent plus de difficultés qu'ils n'en résolvent.

2- Les spécialisations scientifiques sont devenues si nombreuses et si étroites qu'on a l'impression d'un nouvel ésotérisme. Il n'y a plus de langage commun non seulement entre les chercheurs et le public, mais même entre chercheurs de spécialités différentes, fussent-elles voisines. La science se sépare du sens commun.

Encore une fois, qu'on n'attende pas ici de véritables preuves de ces deux thèses, ni même une discussion un peu approfondie. Il y faudrait un très gros livre. La seule chose que je peux proposer au lecteur, c'est de prendre l'air du temps, pour ainsi parler. À lui de chercher d'autres informations, de faire ses propres réflexions et de voir si celles-ci convergent avec celles que je lui propose ici.

Les embarras du progrès

Sur le premier point notamment, il est loisible à chacun d'examiner les objets, les machines, les appareils, les dispositifs de toutes sortes qui l'entourent dans sa vie quotidienne. À quelques exceptions près – qui concernent l'informatique notamment – il devra constater que les innovations fondamentales dont ces dispositifs sont issus sont presque toutes antérieures à 1960 et certaines déjà séculaires. C'est un sujet sur lequel il est facile de se faire illusion, tant à cause des délais qui séparent l'innovation de la diffusion – la télévision par exemple, au point dès 1940, n'entrera dans les foyers français que dans les années 1960 – qu'à cause de la publicité, commerciale ou non, qui entretient un climat dans lequel la nouveauté est une valeur en soi, qu'elle soit réelle ou factice, importante ou insignifiante.

Il ne suffit pas qu'il y ait des innovations, en effet. Encore faut-il qu'elles en valent la peine, c'est-à-dire qu'elles représentent un bénéfice suffisant pour une partie suffisamment large de la société. Et sur ce point, le Concorde offre un exemple qui a valeur de paradigme. Tout le monde connaît l'histoire de cet avion, conçu dans les années 1960, abandonné en 2003 sans être remplacé. Il ne s'agit pas d'un simple échec, comme ceux dont l'histoire des techniques est remplie. Il s'agit d'une limite dont tout indique qu'elle doit être définitive. On sait faire voler des avions à plusieurs fois la vitesse du son. Économiquement parlant, cela n'est pas possible. Le mur du son est infranchissable. En sorte que le modèle classique de l'avion de ligne, conçu lui aussi dans les années 1960, s'avère indépassable. Certes, les avions actuels, fabriqués en matériaux plus légers, remplis d'électronique etc. sont plus compétitifs que les avions d'il y a quarante ans. Mais ils ne sont pas fondamentalement différents. Le système technique aéronautique, aurait dit Bertrand Gille, est saturé.

La médecine donne la même impression de saturation. Ses grandes victoires, de l'anesthésie aux antibiotiques, en passant par les sérums, les vaccins etc., sont anciennes. Aujourd'hui, l'appareillage médical, tel qu'on peut l'observer dans les grands hôpitaux, a atteint un degré de perfection

extraordinaire. Mais nombre de maladies restent incurables (cancers, paludisme, parasitoses tropicales). D'autres qu'on croyait éradiquées réapparaissent sous des formes résistantes aux antibiotiques (tuberculose). Des maladies nouvelles, notamment à virus, sont apparues et, dans les hôpitaux eux-mêmes, les infections nosocomiales prennent des proportions inquiétantes. Je n'insiste pas davantage. Ces faits sont connus de tous et, encore une fois, je ne les présente pas comme des preuves objectives. Mais ils font image. Ils conduisent à se demander si la médecine – et plus généralement la biologie – n'a pas atteint une sorte de mur de la complexité comparable à ce qu'est le mur du son pour l'aviation. On peut le franchir, mais on se trouve alors dans un labyrinthe où chaque pas en avant ne fait que compliquer les choses...

La physique offrirait des exemples assez semblables. Sur les constituants élémentaires de la matière, par exemple, il n'est pas facile de savoir où en sont les connaissances actuelles et on peut se demander si cette difficulté n'est pas due, là encore, à une complexité irréductible. Du côté des réalisations, en tout cas, les choses sont plus claires. La fission de l'atome d'uranium est découverte début 1939. La première pile atomique est construite fin 1942 et la première centrale pour la production d'électricité est inaugurée en 1956. Au total, il n'aura pas fallu vingt ans pour domestiquer l'énergie de la fission nucléaire. Pour passer à la fusion, on a longtemps cru qu'il faudrait seulement un peu plus de temps. Cet optimisme a été complètement démenti par les faits. Il a fallu repousser encore et toujours les échéances, à tel point que personne n'ose plus faire état de prévisions concrètes. Les recherches ne sont pas abandonnées, mais on a l'impression que si on les poursuit, c'est plus par acquit de conscience que dans l'espoir de résultats positifs pour un avenir prochain.

La fin du monde ouvert ?

L'exploration spatiale s'est déroulée selon un schéma du même genre. Au début, les choses sont allées très vite : Spoutnik I, 4 octobre 1957 ; Explorer I, 31 janvier 1958 ; le premier homme dans l'espace, Youri Gagarine, 12 avril 1961 ; les premiers hommes sur la Lune, Neil Armstrong et Edwin Aldrin, 20 juillet 1969... Depuis, l'espace proche a été mis au service des télécommunications et l'exploration spatiale s'est poursuivie avec l'envoi de sondes vers diverses planètes du système solaire. Mais ce qui également significatif, c'est le fait que depuis 1969 personne ne soit retourné sur la Lune. La raison est évidente : c'est qu'on n'y a rien trouvé qui vaille la peine de refaire le voyage. L'expédition lunaire de 1969 a souvent été comparée à celle de Christophe Colomb. Ce fut exactement l'inverse. Colomb avait ouvert un nouveau monde à l'exploration humaine. Armstrong et Aldrin en ont atteint les limites. Ni sur la Lune ni au-delà on n'a rien trouvé qui incite ou qui permette d'aller plus loin. Quelques enthousiastes persistent à croire qu'on ira sur Mars. On verra bien. Mais, comme dans le cas de la fusion atomique, on se demande si ce projet ne devient pas petit à petit une sorte de rêve éveillé. Que trouvera-t-on de plus sur Mars que sur la Lune ?

Ainsi donc, le monde paraît se refermer et plus il se referme, plus la science perd de son prestige. Car la science séduit au moins autant par ses promesses que par ses résultats. En ouvrant le monde aux entreprises humaines, elle s'était acquis un pouvoir de séduction incomparable. À mesure que le monde se referme, ce pouvoir s'amenuise, ou, pour le dire autrement, nous sommes de plus en plus blasés. Nous continuons à lui faire confiance dans les domaines qui sont de son ressort. Peut-être même lui faisons-nous trop confiance, dans la mesure où notre ignorance ne nous permet pas de faire la différence entre ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas. Si bien que nous sommes à la fois blasés et crédules. Nous prêtons à la science des pouvoirs qu'elle n'a pas et en même temps nous regardons ses

pouvoirs comme acquis, donc banals. La science ne nous fait plus rêver²⁷. Supposons qu'on trouve demain le remède, général et définitif, à tous les cancers. Il est facile d'imaginer les manifestations de triomphe et d'enthousiasme qui s'ensuivraient. Mais il est probable que dans le grand public, le sentiment dominant serait : « enfin, c'est pas trop tôt ! » C'est toute la différence entre l'époque de Pasteur et la nôtre. Avec les vaccins et les sérums, les pastoriens réalisaient quelque chose qui, pour leurs contemporains, était de l'ordre de l'inouï, du miraculeux. Lorsqu'ils trouveront le remède définitif contre les cancers, s'ils le trouvent un jour, les biologistes du XXI^e siècle ne feront que mettre fin à une situation qui n'a que trop duré. Non seulement la science n'anticipe plus sur nos espoirs et sur nos rêves, mais elle a de plus en plus de mal à remplir ceux qu'elle a fait naître.

Une contre-révolution culturelle ?

Peut-on donner une date à cette espèce de contre-révolution culturelle ? Personnellement, je serais tenté d'en situer le début entre 1970 et 1975. Nombreux sont les indices qui convergent vers ces années-là. Je n'en citerai que deux. Le rapport dit du Club de Rome, publié en 1972, qui annonce la fin de la croissance illimitée²⁸ ; et la fin des *Trente Glorieuses* de J. Fourastié, en 1975. Il s'agit d'économie plutôt que de science. Mais le propre d'une révolution culturelle, c'est de toucher tous les secteurs de la société. Les analyses du Club de Rome annonçaient clairement la fermeture du monde que nous constatons aujourd'hui. Et Fourastié liait explicitement la croissance exceptionnelle des trente années de l'après-guerre à une conjonction de progrès techniques dont nous voyons bien qu'il n'y en a plus eu de semblable depuis.

Le décrochage de la science et du public n'est pas aussi facile à dater. Sur la réalité de ce décrochage, toutefois, il n'y a guère de doute possible. Dès la fin du XVII^e siècle, la science fait partie de la culture et il suffit de citer un nom comme celui de Fontenelle pour le faire apercevoir. Pour être savant, on n'en est pas moins philosophe et homme (ou femme) de lettres et inversement. Le duo Voltaire-Mme du Châtelet est exemplaire à cet égard. On sait que Voltaire fait connaître en France l'œuvre de Newton, dont Mme du Châtelet traduit les *Principia*²⁹. Dans la première moitié du XX^e siècle, des savants de premier rang comme Henri Poincaré, Max Planck, Albert Einstein, Louis de Broglie, Arthur Eddington et bien d'autres après eux, parmi lesquels je ne citerai que Richard Feynman (1918-1988), n'hésitaient pas à s'adresser au grand public, soit par le livre, soit en participant à des conférences ou à des enseignements destinés à des non-spécialistes. La théorie de la relativité, en particulier a donné lieu à ce qu'on pourrait véritablement appeler une réception mondaine, tout à fait comparable à ce qu'a été la réception de la théorie de Newton au XVIII^e siècle.

Pour les mondains d'aujourd'hui, journalistes, philosophes (nouveaux ou non), intellectuels, écrivains, cela n'est même plus un souvenir. Lorsqu'un L. M. Krauss dénonce l'illettrisme scientifique des intellectuels contemporains, on peut être tenté de n'y voir que fausse nostalgie au service d'un plaidoyer *pro domo*. Mais quand, de façon tout à fait indépendante, un journaliste ordinaire se découvre « tragiquement dépourvu de culture scientifique, comme la plupart de [ses] collègues », on se dit que l'explication par la nostalgie est peut-être un peu courte³⁰.

²⁷ D. Schneidermann, « Fais-nous rêver, la Science », *Libération*, 5 novembre 2004.

²⁸ D. H. Meadows *et al.*, *The Limits to Growth*, New-York, Universe Books. Traduction française : *Halte à la croissance*.

²⁹ Quatre des vingt-cinq *Lettres philosophiques* (1734) sont consacrées à Newton. La traduction des *Philosophiae naturalis principia mathematica* par la marquise du Châtelet est de 1759.

³⁰ Pour les références, voir notes 17 et 23.

Il y aurait bien d'autres indices de la dissociation croissante de la science d'avec le sens commun – qui n'est qu'un autre nom pour la culture générale. On pourrait citer la baisse du nombre de candidats aux études scientifiques, qu'on déplore de divers côtés. Et, plus banalement, chacun peut constater, en parcourant les rayons des grandes librairies, à quel point il est difficile d'y trouver des ouvrages expliquant en langue claire où en sont les sciences aujourd'hui. Ces indices ne sont pas des preuves, redisons-le une dernière fois. Mais ils sont assez nombreux et convergents pour rendre vraisemblable notre hypothèse, qui est que l'alliance entre la science et le sens commun, nouée au XVII^e siècle, recommence à se fissurer. Avec le risque, si cette fissure continue à s'élargir, d'une restauration d'un au-delà qui ne serait sans doute pas exactement le même que celui des sociétés pré-scientifiques, mais qui poserait le même genre de problèmes. Le sens commun verrait à nouveau son domaine limité aux faits ordinaires de la vie matérielle, auxquels l'usage du téléphone portable et de quelques appareils du même genre ne change pas grand-chose. Pour le reste, on assisterait – on assiste déjà – à un retour en force de l'ésotérisme. Retour dont le « retour du religieux » n'est qu'un aspect.

8. LES NOUVEAUX COMBATS DU *BON-SENS*

L'athéisme est une exigence de sincérité

Finalement, qu'est-ce que l'athéisme ? C'est une exigence de sincérité irrépressible. On ne perd pas la foi, on s'avoue qu'on ne l'a pas, qu'on ne l'a jamais eue et que si on croyait l'avoir, c'est parce qu'on s'était laissé impressionner par la (feinte ?) conviction d'autrui. À partir de là, deux voies s'ouvrent. On peut continuer à faire semblant : c'est le choix de Pascal (« abêtissez-vous... »). Mais, si on veut être honnête avec soi-même, on doit se reconnaître athée. Pas agnostique, ce qui n'est qu'un autre faux-semblant. Athée. Nombreux sont ceux qui, comme Pascal, ont laissé le témoignage de leurs combats contre le doute. Ceux qui ont choisi la sincérité sont encore plus nombreux sans doute, même si leurs témoignages sont plus difficiles à trouver. On pense à Renan découvrant la théologie (« cela n'est pas vrai ! »). Mais combien a-t-il eu d'émules inconnus comme ce Dr Eugène-Bernard Leroy, psychiatre, qui nous a laissé une *Confession d'un incroyant* (1933) particulièrement détaillée ? Plus près de nous, un Isaac Asimov a tenu à dire en quelques mots combien l'athéisme lui était naturel :

« On prétend parfois que si je n'ai pas de religion, c'est au départ pour me rebeller contre mes parents orthodoxes. Ce fut peut-être vrai pour mon père, mais pas pour moi. Je ne me suis rebellé contre rien du tout. On m'a laissé libre et j'ai immensément apprécié cette liberté. La même chose est vraie pour mon frère et ma sœur, ainsi que pour la génération suivante.

On ne peut pas prétendre non plus, je m'empresse de le dire, que, trouvant le judaïsme stérile, je cherche à combler autrement le vide spirituel de mon existence. À aucun moment, je dis bien *aucun*, je n'ai ressenti la moindre attirance pour les religions, quelles qu'elles soient. La vérité est que je ne le ressens *pas*, ce fameux vide. J'ai une vision de la vie qui m'est propre et où le surnaturel n'a pas sa place, sous quelque forme que ce soit ; et cette vision me satisfait pleinement. En bref, je suis un rationaliste et je ne crois qu'en ce que la raison me présente comme rationnel.

Et croyez-moi, ce n'est pas facile. Nous sommes environnés par la croyance dans un monde où les diverses formes de surnaturel sont acceptées avec une facilité déconcertante, cernés par les foudres des autorités constituées qui tentent à toute force de nous faire croire en son existence, à tel point que les convictions les mieux établies se laissent parfois ébranler. » (Isaac Asimov, *Moi, Asimov*, Denoël, 2004, p. 28 [1994]).

Ces athées en paix avec eux-mêmes ont autant d'intérêt, pour l'anthropologie et pour l'histoire, que les croyants en proie au doute ou que les convertis à grand spectacle dont les (auto-)biographies remplissent les bibliothèques ; ils mériteraient qu'on s'intéresse à eux bien davantage.

Dieu est une fiction - moche

L'athéisme commence donc avec la sincérité spontanée de l'enfant qui s'aperçoit, en dépit des courtisans et des prudents, que l'empereur est tout nu. Mais il ne peut s'en tenir là. Contre l'agression permanente, insidieuse ou violente des religions, la sincérité a besoin d'armes défensives. Et c'est ici qu'intervient *Le Bon-Sens*. Car aucun autre ouvrage, peut-être, ne présente une argumentation plus cohérente et plus complète. On peut certes relever, ici ou là, telle erreur de détail. On peut aussi regretter que tel argument n'ait pas été développé davantage, ou que tel autre le soit trop. Mais tout cela est accessoire. Sur le fond, l'argumentation de d'Holbach est si serrée, si irréfutable, qu'on peut y voir une véritable démonstration. La vérité de l'athéisme y est démontrée et cela à partir d'une observation toute simple : Dieu est fiction. Tout le reste coule de source.

D'Holbach, en effet, a su éviter l'erreur classique de vouloir démontrer que Dieu n'existe pas. S'interroge-t-on sur l'existence d'Arsène Lupin, de Tarzan, ou de Blanche-Neige ? Ce sont des personnages de fiction et cela nous suffit. Car aussi loin qu'on aille à la recherche de Dieu, on ne trouve que des récits humains, trop humains... Si humains en fait que, quand on y regarde d'un peu près, la fiction-Dieu devient laide, odieuse, repoussante. Comment adorer le créateur de l'enfer ? Les dieux des païens étaient vicieux et cruels mais pittoresques. Le Dieu de la Bible et du Coran n'a pas cette qualité-là. Ce n'est qu'un super-tyran que ses super-pouvoirs n'empêchent pas de se montrer aussi cruel, vaniteux et rancunier que le premier petit potentat venu. Qu'elle est pauvre, l'imagination humaine capable d'inventer un Dieu pareil et que de servilité il faut avoir dans l'âme pour se prosterner devant lui ! Les arguments les plus subtils d'une apologétique bientôt bimillénaire n'ont jamais rien pu contre cette réalité-là. Non seulement la religion n'est pas vraie, mais elle n'est ni belle ni bonne.

Il faudrait faire le compte de tous ceux que la lecture des textes sacrés a désabusés. Car lorsqu'on les lit avec attention, sans idée préconçue et surtout sans se limiter à des morceaux (toujours trop bien) choisis, ces textes sont terriblement révélateurs. On a intenté un procès à Houellebecq pour avoir trouvé « consternante » la lecture du Coran. Le mot était faible. Voici en tous cas les mots beaucoup plus forts employés par une jeune femme catholique que son mari, incroyant, incita à lire la Bible :

[\[À compléter\]](#)

Contre le subjectivisme

Je ne suivrai pas d'Holbach dans les étapes successives de son propos. Le texte est là, à chacun d'en faire son profit. Je voudrais seulement dire que si sa démonstration est aussi complète qu'on peut le souhaiter, les conditions du combat ont changé. Au XIX^e siècle, la controverse se tenait sur le terrain des réalités. Il s'agissait de savoir si les religions étaient vraies ou fausses et si la religion était ou non nécessaire à l'ordre social. Même les réveils successifs, méthodistes ou autres, restaient sur ce terrain. Les mystiques et les illuminés sont des réalistes dans leur genre. Ils ne philosophent pas, ils affirment et ils prêchent. Leurs visions, leurs extases, leurs miracles font partie de leur réalité.

C'est au XIX^e siècle que se développe ce qu'on peut appeler une « apologie subjectiviste des religions ». Apologie dont le coup d'envoi est donné presque en même temps par deux personnages aussi différents que possible : Schleiermacher en Allemagne (*Über die Religion*, 1799) et Chateaubriand en France (*Le Génie du christianisme*, 1802). Le premier s'exprime en théologien et en philosophe, le second en poète et en artiste. Mais l'un et l'autre veulent fonder la véritable religion sur le sentiment que fait naître, selon eux, la contemplation de la grandeur ou des beautés de l'univers.

Cette conception de la religion comme sentiment deviendra vite un lieu commun. Elle trouvera une forme particulièrement élaborée dans la philosophie d'un William James aux alentours de 1900. Tout au long du XIX^e siècle, innombrables sont les auteurs qui en font état comme d'une évidence, parmi lesquels je ne citerai que Musset, parce qu'il sut tirer des tourments de son impiété des effets littéraires aussi réussis que ceux de Pascal avec les inquiétudes de sa foi. Ce qui est certain, c'est que le XIX^e siècle a érigé en postulat l'idée qu'il existait un « sentiment religieux » naturel à l'homme, inné, voire instinctif. On doit à Jean-Marie Guyau (1854-1888), philosophe très injustement oublié, un résumé plein d'ironie de cette nouvelle théorie :

« De nos jours, remarquons-le bien, le sentiment religieux a trouvé des défenseurs parmi ceux qui, comme les Renan, les Taine et tant d'autres, croient le plus à l'«absurdité» des dogmes même. Se placent-ils au point de vue purement intellectuel, c'est-à-dire à leur point de vue propre, tout le contenu de la religion, tous les dogmes, tous les rites leur apparaissent comme autant d'étonnantes erreurs, comme un vaste système de duperie mutuelle inconsciente. Se placent-ils au contraire au point de vue de la sensibilité, c'est-à-dire au point de vue du vulgaire et des masses, tout se justifie à leurs yeux ; tout ce qu'ils attaquaient sans scrupule comme raisonnement devient sacré comme sentiment ; par un étrange effet d'optique, l'absurdité des croyances religieuses semble grandir pour eux leur nécessité ; plus l'abîme qui les sépare des intelligences communes leur semble large, plus ils redoutent de voir cet abîme se combler ; s'ils n'ont aucun besoin pour leur compte des croyances religieuses, ils pensent, par cette raison même, qu'elles sont indispensables aux autres. Ils se disent : comment le peuple peut-il avoir tant de croyances irrationnelles dont nous nous passons fort bien ! Et ils en concluent : il faut donc que ces croyances soient bien nécessaires au fonctionnement de la vie sociale et qu'elles correspondent à un besoin réel pour avoir pu s'implanter ainsi. » (Jean-Marie Guyau, *L'Irréligion de l'avenir*, Paris, F. Alcan, 1893, p. 185)

Il y a quelque chose de désespéré (et de désespérant !) dans toutes ces tentatives pour fonder la religion sur autre chose que la vérité. Mais elles fonctionnent et elles fonctionnent même trop bien pour qu'on puisse se contenter de hausser les épaules. Le XVIII^e siècle avait été presque unanime à considérer qu'il fallait une religion pour le peuple. Le XIX^e reprend l'idée en la retournant : puisque le peuple se plaît à croire, il ne faut pas l'en désabuser. La religion est une nécessité subjective.

Le relativisme d'aujourd'hui n'est que la réitération du même pieux et vieux mensonge, à ceci près qu'il n'est plus fondé sur la psychologie, mais sur l'anthropologie. Mais dans les deux cas, c'est la même tolérance condescendante, le même racisme compassionnel si je puis dire, qui sont à l'œuvre. Et qui ne peuvent être le fait que d'esprits qui se pensent au-dessus de la mêlée.

Les religieux, eux, ne se croient pas au dessus de la mêlée et c'est pourquoi ils voient très vite les avantages qu'ils peuvent tirer de la situation. A défaut d'imposer leur foi, le subjectivisme et le relativisme leur permettent d'imposer le respect de leur foi - c'est ce que j'ai appelé le conformisme religieux. Qu'est-ce qu'une société conformiste de ce point de vue ? C'est une société où les religions

sont toutes respectables. Où donc il est inconvenant (pour ne pas dire plus) de les critiquer. Où par conséquent les croyants sont libres de s'exprimer et les incroyants de se taire... Conditions évidemment idéales pour le développement d'un marché du religieux tel que décrit par Finke et Stark.

« Les modérés s'opposent modérément à la violence » (Anatole France)

Se croire au dessus de la mêlée n'est pas la seule erreur commise par les incroyants. Il y en a d'autres, dont l'une a fait trop de mal pour être passée sous silence : la violence. Il n'est pas arrivé souvent aux athées d'employer la violence. Mais c'est arrivé et les résultats en ont toujours été désastreux. La persécution du clergé réfractaire sous la Révolution n'a pas seulement déshonoré ses responsables, elle a permis à l'Église de se poser en victime et de reprendre pied dans l'opinion. Et dans l'ex-URSS et les autres pays du socialisme réel, les marxistes ont fait pire. Ce dont ils sont d'autant moins excusables qu'ils avaient l'exemple de la Révolution française pour les instruire. Il n'est plus temps de regretter cette erreur aujourd'hui. En refusant à autrui une liberté qui est en théorie sa raison d'être, l'athéisme marxiste s'est détruit lui-même. Seules les religions peuvent pratiquer la persécution avec succès, car seules elles peuvent le faire sans se renier elles-mêmes. L'athéisme ne le peut pas. Pour un athée sincère et conséquent, l'idée même de forcer la conviction d'autrui est impossible. Elle évoque le mot célèbre de Talleyrand : « c'est plus qu'un crime, c'est une faute. »

Mais le refus de la violence ne signifie pas la passivité. « Les modérés s'opposent modérément à la violence », avait noté Anatole France pendant l'affaire Dreyfus. Ce qu'observe encore Edward Behr dans les universités américaines d'aujourd'hui, où « les extrémistes l'emportent presque toujours » du fait de la passivité de la majorité³¹. Un athée sincère (c'est un pléonasme) ne peut pas être modéré dans ce sens-là. La modération ne vaut rien quand il s'agit de défendre les valeurs de l'athéisme, c'est-à-dire avant tout les droits de la personne contre les diverses infaillibilités qui prétendent l'asservir.

L'actualité du *Bon-Sens*

Qu'on me permette, pour éclairer ce point, de revenir un instant à l'affaire du voile islamique. Dans cette affaire, ai-je dit, deux erreurs me semblent avoir été commises : assimiler le voile à un (simple) signe religieux et interdire les signes religieux à l'école. Car en s'occupant de signes religieux, l'État est sorti de son rôle. En revanche, l'État n'a pas rempli son rôle propre, qui est de protéger les personnes, en particulier les mineurs. Ce sont les mineurs surtout, mais sans oublier les adultes, qu'il faut protéger. Et il faut les protéger non seulement contre le port du voile, mais contre les discriminations, les mutilations sexuelles ou autres (circoncision, excision...), contre les mariages forcés, la polygamie, l'esclavage domestique, les crimes d'honneur etc. Ces pratiques n'existaient guère chez nous quand nos codes ont été promulgués. Elles existent aujourd'hui et il faut donc compléter les codes. Ce ne sera pas facile, car, comme je l'ai déjà souligné, ces manifestations d'une tyrannie familiale et populaire, donc diffuse, n'ont pas la visibilité de celles d'une dictature classique. Pourtant c'est bien à un ensemble de pratiques diverses mais semblables par leur finalité, qui est de soumettre l'individu à son groupe, que nous avons affaire. Dans cet ensemble, le voile islamique n'est qu'un symptôme. En légiférant sur lui et sur lui seul, nous sommes passés à côté de l'essentiel.

En définitive, c'est la passivité des modérés qui est aujourd'hui la grande faiblesse de l'athéisme. Pendant près d'un siècle, dans un pays comme la France, on a pu croire que la laïcité était un acquis

³¹ E. Behr, *Une Amérique qui fait peur*, Plon, 1995, p. 287.

définitif. Si définitif qu'il n'y avait plus besoin de la défendre et qu'on pouvait même la traiter comme une vieille tradition périmée avec sa « naïveté obtuse ». L'expression était insultante mais juste au fond. Car, si on la traduit en langage non insultant, « naïveté obtuse » devient « sincérité inflexible ». Et en ce sens, tous les athées, tous les défenseurs de la laïcité peuvent revendiquer cette insulte avec fierté. Il y aura toujours des naïfs assez obtus pour ramener à leur juste valeur les propos subtils des courtisans de la pensée correcte.

Et en ce sens encore, *Le Bon-Sens* est un chef d'œuvre de naïveté obtuse. Les sophismes les plus subtils du subjectivisme y sont réfutés une fois pour toutes. Non, « la religion n'est point nécessaire à la morale et à la vertu ». Oui, « la religion est funeste à la politique » et oui, « toute morale est incompatible avec les opinions religieuses ». *Le Bon-Sens* porte bien son titre. Il résume admirablement l'essentiel et c'est pourquoi il est aujourd'hui plus que jamais d'actualité. Comme on disait au XVIII^e siècle, c'est un livre qui fait honneur à l'esprit humain.

(Retranscription réalisée à partir de l'exemplaire de la bibliothèque de l'Université de Toronto, mis en ligne, en versions pdf et « plein texte », sur le site : <http://ia600403.us.archive.org/>*)

L E
BON-SENS
ou
IDÉES NATURELLES
Opposées aux
IDEES SURNATURELLES.

*Detexit quo doloso vaticinandi furore Sacerdotes mysteria,
illis sæpe ignota, audacter publicant.*

PETRONII SATYRICON.

A LONDRES.

=====

MDCCLXXII.

*J'ai utilisé la version « plein texte » obtenue par OCR et disponible sur le site indiqué ci-dessus, mais elle est bourrée d'erreurs. Je l'ai donc rectifiée manuellement en me servant de la version pdf (image de la version originale) comme référence. J'ai d'abord réalisé une version la plus proche possible de l'original, avec respect de la pagination, de l'orthographe, de l'accentuation et de la typographie (sous réserve d'erreurs dues notamment aux « corrections automatiques » des logiciels). Puis j'ai réalisé une autre version en langage actualisé, avec intertitres, conforme à l'original quant au fond – raison pour laquelle j'ai gardé les majuscules de la version originale – mais mieux adaptée aux lecteurs contemporains. Tous les ajouts sont en bleu ou entre crochets.

Le transcripteur : René Bourrigaud.

PRÉFACE.

QUAND on veut examiner de sang-froid les opinions des hommes, on est tout surpris de trouver que, dans celles mêmes qu'ils regardent comme les plus essentielles, rien n'est plus rare que de leur voir faire usage du bon-sens, c'est-à-dire de cette portion de Jugement suffisante pour connaître les vérités les plus simples, pour rejeter les absurdités les plus frappantes, pour être choqué de contradictions palpables. Nous en avons un exemple dans la Théologie, science révéree, en tout temps, en tout Pays, par le plus grand nombre des mortels ; objet qu'ils regardent comme le plus important, le plus utile et le plus indispensable au bonheur des sociétés. En effet pour peu qu'on se donne la peine de sonder les principes sur lesquels cette science prétendue s'appuie, l'on est forcé de reconnaître que ces principes, que l'on jugeait incontestables, ne sont que des suppositions hasardées imaginées par l'ignorance, propagées par l'enthousiasme ou la mauvaise foi, adoptées par la crédulité timide, conservées par l'habitude qui jamais ne raisonne et révérees uniquement parce qu'on n'y comprend rien. Les uns, dit Montagne, font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas ; les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer [ce] que c'est que croire.

EN un mot, quiconque daignera consulter le bon-sens sur les opinions religieuses et portera dans cet examen l'attention que l'on donne communément aux objets qu'on présume intéressants, s'apercevra facilement que ces opinions n'ont aucuns fondements solides, que toute religion est un édifice en l'air, que la Théologie n'est que l'ignorance des causes naturelles réduite en système, qu'elle n'est qu'un long tissu de chimères et de contradictions, qu'elle ne présente en tout pays aux différents peuples de la terre que des Romans dépourvus de vraisemblance, dont le héros lui-même est composé de qualités impossibles à combiner ; son nom, en possession d'exciter dans tous les cœurs le respect et l'effroi, ne se trouvera qu'un mot vague que les hommes ont continuellement à la bouche sans pouvoir y attacher des idées ou des qualités qui ne soient démenties par les faits ou qui ne répugnent évidemment les unes aux autres.

LA NOTION de cet Etre sans idées, ou plutôt le mot sous lequel on le désigne, serait une chose indifférente si elle ne causait des ravages sans nombre sur la terre. Prévenus de l'opinion que ce Fantôme est une réalité très intéressante pour eux, les hommes, au lieu de conclure sagement de son incompréhensibilité qu'ils sont dispensés d'y songer, en concluent au contraire qu'ils ne peuvent assez s'en occuper, qu'il faut le méditer sans cesse, en raisonner sans fin, ne jamais le perdre de vue. L'ignorance invincible où ils sont à cet égard, loin de les rebuter, ne fait qu'irriter leur curiosité ; au lieu de les mettre en garde contre leur imagination, cette ignorance les rend décisifs, dogmatiques, impérieux et les porte à se fâcher contre tous ceux qui opposent quelques doutes aux rêveries que leurs cerveaux ont enfantées.

QUELLE perplexité quand il s'agit de résoudre un problème insoluble ! Des méditations inquiètes sur un objet impossible à saisir et que pourtant il suppose très important pour lui, ne peuvent que mettre l'homme de très mauvaise humeur et produire dans sa tête des transports dangereux. Pour peu que l'intérêt, la vanité, l'ambition viennent se joindre à ces dispositions chagrines, il faut nécessairement que la société soit troublée. Voilà pourquoi tant de nations sont souvent devenues les théâtres des extravagances de quelques rêveurs insensés qui, prenant ou débitant leurs spéculations creuses pour des vérités éternelles, ont allumé l'enthousiasme des Princes et des peuples et les ont armés pour des opinions qu'ils leur représentaient comme essentielles à la gloire de la Divinité et au bonheur des Empires. On a vu mille fois dans toutes les parties de notre globe des fanatiques enivrés s'égorger les uns les autres, allumer des bûchers, commettre sans scrupule et par devoir les plus grands crimes, faire ruisseler le sang humain. Pourquoi ? pour faire valoir, maintenir ou propager les conjectures impertinentes de quelques enthousiastes, ou pour accréditer les fourberies de quelques imposteurs sur

le compte d'un être qui n'existe que dans leur imagination et qui ne s'est fait connaître que par les ravages, les disputes et les folies qu'il a causés sur la terre.

DANS l'origine, les nations sauvages, féroces, perpétuellement en guerre, ont sous des noms divers adoré quelque Dieu conforme à leurs idées, c'est-à-dire cruel, carnassier, intéressé, avide de sang. Nous retrouvons dans toutes les Religions de la terre un Dieu des armées, un Dieu jaloux, un Dieu vengeur, un Dieu exterminateur, un Dieu qui se plaît au carnage et que ses adorateurs se sont fait un devoir de servir à son goût. On lui immole des Agneaux, des taureaux, des enfants, des hommes, des hérétiques, des infidèles, des Rois, des nations entières. Les serviteurs zélés de ce Dieu si barbare ne vont-ils pas jusqu'à se croire obligés de s'offrir eux-mêmes en sacrifice à lui ? Partout on voit des forcenés qui, après avoir tristement médité leur Dieu terrible, s'imaginent que pour lui plaire il faut se faire tout le mal possible et s'infliger en son honneur des tourments recherchés ! En un mot, partout les idées sinistres de la Divinité, loin de consoler les hommes des malheurs attachés à leur existence, ont porté le trouble dans les cœurs et fait éclore des folies définitives pour eux.

COMMENT l'esprit humain, infecté par des fantômes effrayants et guidé par des hommes intéressés à perpétuer son ignorance et ses craintes, eût-il fait des progrès ? On força l'homme de végéter dans sa stupidité primitive ; on ne l'entretint que des puissances invisibles desquelles son sort était supposé dépendre. Uniquement occupé de ses alarmes et de ses rêveries inintelligibles, il fut toujours à la merci de ses prêtres qui se réservèrent le droit de penser pour lui et de régler sa conduite.

AINSI l'homme fut et demeura toujours un enfant sans expérience, un esclave sans courage, un stupide qui craignit de raisonner et qui ne sut jamais se tirer du labyrinthe où l'on avait égaré ses ancêtres : il se crut forcé de gémir sous le joug de ses Dieux qu'il ne connut que par les récits fabuleux de leurs Ministres. Ceux-ci, après l'avoir garrotté par les liens de l'opinion, sont demeurés ses Maîtres ou bien l'ont livré sans défense au pouvoir absolu des Tyrans, non moins terribles que les Dieux dont ils furent les représentants sur la terre.

ECRASES sous le double joug de la puissance spirituelle et temporelle, les peuples furent dans l'impossibilité de s'instruire et de travailler à leur bonheur. Ainsi que la Religion, la Politique et la Morale devinrent des sanctuaires dans lesquels il ne fut point permis aux profanes d'entrer, les hommes n'eurent pas d'autre morale que celle que leurs législateurs et leurs prêtres firent descendre des Régions inconnues de l'empyrée. L'esprit humain, embrouillé par ses opinions Théologiques, se méconnut lui-même, douta de ses propres forces, se défia de l'expérience, craignit la vérité, dédaigna sa raison et la quitta pour suivre aveuglément l'autorité. L'homme fut une pure machine entre les mains de ses tyrans et de ses prêtres qui seuls eurent le droit de régler ses mouvements : conduit toujours en esclave, il en eût presque en tout temps et en tous lieux les vices et le caractère.

VOILA les véritables sources de la corruption des mœurs, à laquelle la Religion n'oppose jamais que des digues idéales et sans effet ; l'ignorance et la servitude sont faites pour rendre les hommes méchants et malheureux. La science, la raison, la liberté peuvent seules les corriger et les rendre plus heureux ; mais tout conspire à les aveugler et à les confirmer dans leurs égarements. Les prêtres les trompent, les Tyrans les pervertissent pour mieux les asservir, la Tyrannie fut et sera toujours la vraie source et de la dépravation des mœurs et des calamités habituelles des peuples : ceux-ci, presque toujours fascinés par leurs notions religieuses ou par des fictions métaphysiques, au lieu de porter les yeux sur les causes naturelles et visibles de leurs misères, attribuent leurs vices à l'imperfection de leur nature et leurs malheurs, à la colère des Dieux. Ils offrent au ciel des vœux, des sacrifices, des présents pour obtenir la fin de leurs infortunes qui ne sont réellement dues qu'à la négligence, à l'ignorance et à la perversité de leurs guides, à la folie de leurs institutions, à leurs usages insensés, à leurs opinions fausses, à leurs lois peu raisonnées et surtout au défaut de lumières. Que l'on remplisse de bonne heure les esprits d'idées vraies, qu'on cultive la raison des hommes, que la justice les

gouverne et l'on n'aura pas besoin d'opposer aux passions la barrière impuissante de la crainte des Dieux. Les hommes seront bons quand ils seront bien instruits, bien gouvernés, châtiés ou méprisés pour le mal et justement récompensés pour le bien qu'ils auront fait à leurs concitoyens.

EN VAIN prétendrait-on guérir les mortels de leurs vices si l'on ne commence par les guérir de leurs préjugés. Ce n'est qu'en leur montrant la vérité qu'ils connaîtront leurs intérêts les plus chers et les motifs réels qui doivent les porter au bien. Assez longtemps les instructeurs des peuples ont fixé leurs yeux sur le ciel ; qu'ils les ramènent enfin sur la terre. Fatigué d'une Théologie inconcevable, de fables ridicules, de mystères impénétrables, de cérémonies puériles, que l'esprit humain s'occupe de choses naturelles, d'objets intelligibles, de vérités sensibles, de connaissances utiles. Que l'on dissipe les vaines chimères qui obsèdent les peuples et bientôt des opinions raisonnables viendront d'elles-mêmes se placer dans des têtes que l'on croyait pour toujours destinées à l'erreur.

POUR anéantir ou ébranler les préjugés religieux ne suffit-il pas de montrer que ce qui est inconcevable pour l'homme ne peut lui convenir ? Faut-il donc autre chose que le simple bon-sens pour s'apercevoir qu'un être incompatible avec les notions les plus évidentes, qu'une cause continuellement opposée aux effets qu'on lui attribue, qu'un être dont on ne peut dire un mot sans tomber en contradiction, qu'un être qui, loin d'expliquer les énigmes de l'univers, ne fait que les rendre plus inexplicables, qu'un être à qui depuis tant de siècles les hommes s'adressent si vainement pour obtenir leur bonheur et la fin de leurs peines ; faut-il, dis-je, plus que le simple bon-sens pour reconnaître que l'idée d'un pareil être est une idée sans modèle et qu'il n'est évidemment lui-même qu'un être de raison ? Faut-il plus que le sens le plus commun pour sentir du moins qu'il y a du délire et de la frénésie à se haïr et se tourmenter les uns les autres pour des opinions inintelligibles sur un être de cette espèce ? Enfin tout ne prouve-t-il pas que la morale et la vertu sont totalement incompatibles avec les notions d'un Dieu que ses Ministres et ses Interprètes ont peint en tout pays comme le plus bizarre, le plus injuste, le plus cruel des Tyrans, dont pourtant les volontés prétendues doivent servir de règles et de lois aux habitants de la terre ?

POUR démêler les vrais principes de la Morale, les hommes n'ont besoin ni de Théologie, ni de Révélation, ni de Dieux ; ils n'ont besoin que du bon-sens : ils n'ont qu'à rentrer en eux-mêmes, à réfléchir sur leur propre nature, consulter leurs intérêts sensibles, considérer le but de la société et de chacun des membres qui la composent ; et ils reconnaîtront aisément que la vertu est l'avantage et que le vice est le dommage des êtres de leur espèce. Disons aux hommes d'être justes, bienfaisants, modérés, sociables, non parce que leurs Dieux l'exigent, mais parce qu'il faut plaire aux hommes ; disons-leur de s'abstenir du vice et du crime, non parce qu'on sera puni dans l'autre monde, mais parce qu'on en porte la peine dans le monde où l'on est. Il y a, dit un grand homme, des moyens pour empêcher les crimes : ce sont les peines ; il y en a pour changer les mœurs : ce sont les bons exemples.*

LA VERITE est simple et l'erreur est compliquée, peu sûre dans sa marche et remplie de détours ; la voix de la nature est intelligible, celle du mensonge est ambiguë, énigmatique, mystérieuse ; le chemin de la vérité est droit, celui de l'imposture est oblique et ténébreux ; cette vérité toujours nécessaire à l'homme est faite pour être sentie par tous les esprits justes ; les leçons de la raison sont faites pour être suivies par toutes les âmes honnêtes ; les hommes ne sont malheureux que parce qu'ils sont ignorants ; ils ne sont ignorants que parce que tout conspire à les empêcher de s'éclairer ; ils ne sont si méchants que parce que leur raison n'est pas encore suffisamment développée.

Fin de la Préface.

* Montesquieu.

LE BON-SENS.

§. 1. *Apologue*

IL EST un vaste empire gouverné par un Monarque dont la conduite bizarre est très propre à confondre les esprits de ses sujets. Il veut être connu, chéri, respecté, obéi, mais il ne se montre jamais et tout conspire à rendre incertaines les notions que l'on pourrait se former sur son compte. Les peuples soumis à sa puissance n'ont sur le caractère et les lois de leur souverain invisible que les idées que leur en donnent ses Ministres ; ceux-ci conviennent pourtant qu'ils n'ont eux-mêmes aucune idée de leur maître, que ses voies sont impénétrables, que ses vues et ses qualités sont totalement incompréhensibles. D'ailleurs ces Ministres ne sont nullement d'accord entre eux sur les ordres qu'ils prétendent émanés du souverain dont ils se disent les organes ; ils les annoncent diversement à chaque Province de l'empire ; ils se décrient les uns les autres et se traitent mutuellement d'imposteurs et de faussaires ; les édits et les ordonnances qu'ils se chargent de promulguer sont obscurs ; ce sont des énigmes peu faites pour être entendues ou devinées par les sujets pour l'instruction desquels on les a destinées. Les lois du Monarque caché ont besoin d'interprètes, mais ceux qui les expliquent sont toujours en dispute entre eux sur la vraie façon de les entendre. Bien plus, ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes, tout ce qu'ils racontent de leur prince caché n'est qu'un tissu de contradictions, ils n'en disent pas un seul mot qui sur le champ ne se trouve démenti. On le dit souverainement bon, cependant il n'est personne qui ne se plaigne de ses décrets. On le suppose infiniment sage et dans son administration tout paraît contrarier la raison et le bon-sens. On vante sa justice et les meilleurs de ses sujets sont communément les moins favorisés. On assure qu'il voit tout et sa présence ne remédie à rien. Il est, dit-on, ami de l'ordre et tout dans ses états est dans la confusion et le désordre. Il fait tout par lui-même et les événements répondent rarement à ses projets. Il prévoit tout, mais il ne fait rien prévenir. Il souffre impatiemment qu'on l'offense et pourtant il met chacun à portée de l'offenser. On admire son savoir, ses perfections dans ses ouvrages ; cependant ses ouvrages, remplis d'imperfections, sont de peu de durée. Il est continuellement occupé à faire, à défaire, puis à réparer ce qu'il a fait, sans jamais avoir lieu d'être content de sa besogne. Dans toutes ses entreprises, il ne se propose que sa propre gloire, mais il ne parvient point à être glorifié. Il ne travaille qu'au bien-être de ses sujets et ses sujets pour la plupart manquent du nécessaire. Ceux qu'il semble favoriser sont pour l'ordinaire les moins satisfaits de leur sort ; on les voit presque tous perpétuellement révoltés contre un maître dont ils ne cessent d'admirer la grandeur, de vanter la sagesse, d'adorer la bonté, de craindre la justice, de révéler les ordres qu'ils ne suivent jamais.

CET empire, c'est le monde ; le Monarque, c'est Dieu ; ses Ministres sont les prêtres ; ses sujets sont les hommes.

[[La théologie est une science obscure](#)]

§. 2. IL est une science qui n'a pour objet que des choses incompréhensibles. Au rebours de toutes les autres elle ne s'occupe que de ce qui ne peut pas tomber sous les sens. Hobbes l'appelle *le Royaume des ténèbres*. C'est un pays où tout suit des lois opposées à celles que les hommes sont à portée de connaître dans le monde qu'ils habitent. Dans cette région merveilleuse la lumière n'est que ténèbres, l'évidence devient douteuse ou fausse, l'impossible devient croyable, la raison est un guide infidèle et

le bon-sens se change en délire. Cette science se nomme Théologie et cette Théologie est une insulte continuelle à la raison humaine.

§. 3. A FORCE d'entasser des *si*, des *mais*, des *qu'en sait-on*, des *peut-être*, on est parvenu à former un système informe et décousu, qui est en possession de troubler l'esprit des hommes au point de leur faire oublier les notions les plus claires et de rendre incertaines les vérités les plus démontrées ; à l'aide de ce galimatias systématique la nature entière est devenue pour l'homme une énigme inexplicable, le monde visible a disparu pour faire place à des régions invisibles, la raison est obligée de céder à l'imagination qui seule est en possession de guider vers le pays des chimères qu'elle a seule inventé.

§. 4. LES Principes de toute Religion sont fondés sur les idées de Dieu ; or il est impossible aux hommes d'avoir des idées vraies d'un être qui n'agit sur aucuns de leurs sens. Toutes nos idées sont des représentations des objets qui nous frappent : qu'est-ce que peut nous représenter l'idée de Dieu qui est évidemment une idée sans objet ? Une telle idée n'est-elle pas aussi impossible que des effets sans cause ? Une idée sans prototype est-elle autre chose qu'une chimère ? Cependant quelques Docteurs nous assurent que l'idée de Dieu nous est *innée*, ou que les hommes ont cette idée dès le ventre de leurs mères ! Tout principe est un jugement, tout jugement est l'effet de l'expérience ; l'expérience ne s'acquiert que par l'exercice des sens : d'où il suit que les principes religieux ne portent évidemment sur rien et ne sont point innés.

§. 5. TOUT système Religieux ne peut être fondé que sur la nature de Dieu et de l'homme et sur les rapports qui subsistent entre eux ; mais pour juger de la réalité de ces rapports, il faudrait avoir quelqu'idée de la nature divine : or tout le monde nous crie que l'existence de Dieu est incompréhensible pour l'homme, en même temps qu'on ne cesse d'assigner des attributs à ce Dieu incompréhensible et d'assurer que l'homme ne peut se dispenser de reconnaître ce Dieu impossible à concevoir.

LA chose la plus importante pour les hommes est celle qu'ils sont dans la plus parfaite impossibilité de comprendre. Si Dieu est incompréhensible pour l'homme, il semblerait raisonnable de n'y jamais songer, mais la Religion conclut que l'homme ne peut sans crime cesser un instant d'y rêver.

§. 6. ON nous dit que les qualités divines ne sont pas de nature à être saisies par des esprits bornés ; la conséquence naturelle de ce principe devrait être que les qualités divines ne sont pas faites pour occuper des esprits bornés ; mais la Religion nous assure que des esprits bornés ne doivent jamais perdre de vue un être inconcevable... dont les qualités ne peuvent être saisies par eux. D'où l'on voit que la Religion est l'art d'occuper les esprits bornés des hommes de ce qu'il ne leur est pas possible de comprendre.

§. 7. LA Religion unit l'homme avec Dieu ou les met en commerce ; cependant ne dites-vous pas que Dieu est infini ? Si Dieu est infini, nul être fini ne peut avoir ni commerce ni rapports avec lui. Où il n'y a pas de rapports, il ne peut y avoir ni union, ni commerce, ni devoirs. S'il n'y a pas de devoirs entre l'homme et son Dieu, il n'existe point de Religion pour l'homme. Ainsi en disant que Dieu est infini, vous anéantissez dès lors toute Religion pour l'homme qui est un être fini. L'idée de l'infinité est pour nous une idée sans modèle, sans prototype, sans objet.

§. 8. SI Dieu est un être infini, il ne peut y avoir, ni dans le monde actuel ni dans un autre, aucune proportion entre l'homme et son Dieu ; ainsi jamais la notion de Dieu n'entrera dans l'esprit humain. Dans la supposition d'une vie où l'homme serait bien plus éclairé qu'en celle-ci, l'infinité de Dieu mettra toujours une telle distance entre son idée et l'esprit fini de l'homme, qu'il ne pourra pas plus le concevoir dans le ciel qu'il ne le conçoit sur la terre. D'où il suit évidemment que l'idée de Dieu ne sera pas plus faite pour l'homme dans l'autre vie que dans la vie présente. Il suit encore de là que des

intelligences supérieures à l'homme, telles que les *Anges*, les *Archanges*, les *Séraphins* et les *Elus* ne peuvent avoir de Dieu des idées plus complètes que l'homme, qui n'y comprend rien du tout ici-bas.

[Quand on a peur, on cesse de raisonner]

§. 9. COMMENT a-t-on pu parvenir à persuader des êtres raisonnables que la chose la plus impossible à comprendre était la plus essentielle pour eux ? C'est qu'on les a grandement effrayés : c'est que, quand on a peur, on cesse de raisonner ; c'est qu'on leur a surtout recommandé de se défier de leur raison ; c'est que quand la cervelle est troublée, l'on croit tout et l'on n'examine plus rien.

§. 10. L'IGNORANCE et la peur, voilà les deux pivots de toute religion. L'incertitude où l'homme se trouve par rapport à son Dieu est précisément le motif qui l'attache à sa religion. L'homme a peur dans les ténèbres tant au physique qu'au moral. Sa peur devient habituelle en lui et se change en besoin ; il croirait qu'il lui manquerait quelque chose s'il n'avait rien à craindre.

§. 11. CELUI qui dès son enfance s'est fait une habitude de trembler toutes les fois qu'il entend prononcer de certains mots a besoin de ces mots et a besoin de trembler : par là même il est plus disposé à écouter celui qui l'entretient dans ses craintes que celui qui tenterait de le rassurer. Le Superstitieux veut avoir peur, son imagination le demande ; on dirait qu'il ne craint rien tant que de n'avoir rien à craindre.

LES hommes sont des malades imaginaires que des charlatans intéressés ont soin d'entretenir dans leur folie afin d'avoir le débit de leurs remèdes. Les médecins qui ordonnent un grand nombre de remèdes sont bien plus écoutés que ceux qui recommandent un bon régime ou qui laissent agir la nature.

§. 12. SI la Religion était claire, elle aurait bien moins d'attrait pour les ignorants. Il leur faut de l'obscurité, des mystères, des frayeurs, des fables, des prodiges, des choses incroyables qui fassent perpétuellement travailler leurs cerveaux. Les Romans, les contes bleus, les récits des revenants et des sorciers ont bien plus de charmes pour les esprits vulgaires que les histoires véritables.

§. 13. EN matière de Religion les hommes ne sont que de grands enfants. Plus une Religion est absurde et remplie de merveilles, plus elle acquiert de droits sur eux ; le dévot se croit obligé de ne mettre aucun terme à sa crédulité : plus les choses sont inconcevables, plus elles lui paraissent divines ; plus elles sont incroyables et plus il s'imagine qu'il y a pour lui de mérite à les croire.

[Sur l'origine des religions]

§. 14. L'ORIGINE des opinions religieuses date, pour l'ordinaire, du temps où les nations sauvages étaient encore dans l'état de l'enfance. Ce fut à des hommes grossiers, ignorants et stupides que les fondateurs de Religion s'adressèrent en tout temps pour leur donner des Dieux, des cultes, des mythologies, des fables merveilleuses et terribles. Ces chimères, adoptées sans examen par les pères, se sont transmises, avec plus ou moins de changements à leurs enfants policés qui, souvent, ne raisonnent pas plus que leurs pères.

§. 15. LES premiers législateurs des peuples eurent pour objet de les dominer ; le moyen le plus facile d'y parvenir fut de les effrayer et de les empêcher de raisonner : ils les conduisirent par des sentiers tortueux afin qu'ils ne s'aperçussent pas des desseins de leurs guides ; ils les forcèrent de regarder en l'air, de peur qu'ils ne regardassent à leurs pieds ; ils les amusèrent sur la route par des contes. En un mot, ils les traitèrent à la façon des nourrices qui emploient les chansons et les menaces pour endormir les enfants ou les forcer à se taire.

§. 16. L'EXISTENCE d'un Dieu est la base de toute Religion. Peu de gens paraissent douter de cette existence, mais cet article fondamental est précisément le plus propre à arrêter tout esprit qui raisonne. La première demande de tout Catéchisme fut et sera toujours la plus difficile à résoudre³².

§. 17. PEUT-ON se dire sincèrement convaincu de l'existence d'un être dont on ignore la nature, qui demeure inaccessible à tous les sens et dont on assure à chaque instant que les qualités sont incompréhensibles pour nous ? Pour que l'on me persuade qu'un être existe ou peut exister, il faut commencer par me dire ce que c'est que cet être ; pour m'engager à croire l'existence ou la possibilité d'un tel être, il faut m'en dire des choses qui ne soient pas contradictoires et qui ne se détruisent pas les unes les autres. Enfin pour me convaincre pleinement de l'existence de cet être, il faut m'en dire des choses que je puisse comprendre et me prouver qu'il est impossible que l'être auquel on attribue ces qualités n'existe pas.

[En logique, ce qui est contradictoire est impossible]

§. 18. UNE chose est impossible quand elle renferme deux idées qui se détruisent réciproquement et que l'on ne peut ni concevoir ni réunir par la pensée. L'évidence ne peut se fonder pour les hommes que sur le témoignage confiant de nos sens, qui seuls nous font naître des idées et nous mettent à portée de juger de leur convenance ou de leur incompatibilité. Ce qui existe nécessairement est ce dont la non-existence impliquerait contradiction. Ces principes reconnus de tout le monde sont en défaut dès qu'il s'agit de l'existence de Dieu ; tout ce qu'on en a dit jusqu'ici est ou inintelligible ou se trouve parfaitement contradictoire et par là-même doit paraître impossible à tout homme de bon sens.

§. 19. TOUTES les connaissances humaines se sont plus ou moins éclaircies et perfectionnées. Par quelle fatalité la science de Dieu n'a-t-elle jamais pu s'éclaircir ? Les nations les plus civilisées et les penseurs les plus profonds en sont là-dessus au même point que les nations les plus sauvages et les rustres les plus ignorants. Et même en regardant la chose de près, nous trouverons que la science divine, à force de rêveries et de subtilités, n'a fait que s'obscurcir de plus en plus. Jusqu'ici toute Religion ne se fonde que sur ce qu'on appelle en Logique des *pétitions de principe* ; elle suppose gratuitement et prouve ensuite par les suppositions qu'elle a faites.

§. 20. A FORCE de métaphysiquer, l'on est parvenu à faire de Dieu un *pur Esprit* ; mais la Théologie moderne a-t-elle fait en cela un pas de plus que la Théologie des sauvages ? Les sauvages reconnaissent un *grand Esprit* pour le maître du monde. Les sauvages ainsi que tous les ignorants attribuent à des *esprits* tous les effets dont leur inexpérience les empêche de démêler les vraies causes. Demandez à un sauvage ce qui fait marcher votre montre ? il vous répondra : *c'est un Esprit*. Demandez à nos Docteurs ce qui fait marcher l'univers ? ils vous diront : *c'est un Esprit*.

§. 21. LE sauvage, quand il parle d'un Esprit, attache au moins quelque sens à ce mot : il entend par là un agent semblable au vent, à l'air agité, au souffle, qui produit invisiblement des effets qu'on aperçoit. A force de subtiliser, le Théologien moderne devient aussi peu intelligible pour lui-même que pour les autres. Demandez-lui ce qu'il entend par un Esprit ? il vous répondra que c'est une substance inconnue, qui est parfaitement simple, qui n'a point d'étendue, qui n'a rien de commun avec la matière. En bonne foi, est-il aucun mortel qui puisse se former la moindre idée d'une substance pareille ! Un Esprit dans le langage de la Théologie moderne est-il donc autre chose qu'une absence d'idées ? L'idée de la *Spiritualité* est encore une idée sans modèle.

³² En l'année 1701 les pères de l'Oratoire de Vendôme soutinrent dans une Thèse cette proposition, que, suivant S. Thomas, l'existence de Dieu n'est pas et ne peut pas être du ressort de la Foi. *Dei existentia nec ad fidem attinet, nec attinere potest juxta Sanctum Thomam*. Voyez Basnage *Hist. des ouvrages des scavants* Tome XVII page 277. [Référence actualisée : Basnage de Beauval (Henri), *Histoire des ouvrages des savans*. Volumes 1-24. (septembre 1687 -juin 1709), Genève, Flatkine Reprints, 1969.]

[S'en tenir à ce que nos sens peuvent percevoir]

§. 22. N'EST-IL pas plus naturel et plus intelligible de tirer tout ce qui existe du sein de la matière, dont l'existence est démontrée par tous nos sens, dont nous éprouvons les effets à chaque instant, que nous voyons agir, se mouvoir, communiquer le mouvement et générer sans cesse, que d'attribuer la formation des choses à une force inconnue, à un être spirituel qui ne peut pas tirer de son fond ce qu'il n'a pas lui-même et qui, par l'essence spirituelle qu'on lui donne, est incapable et de rien faire et de rien mettre en mouvement ? Rien de plus évident que l'idée qu'on s'efforce de nous donner de l'action d'un esprit sur la matière, ne nous représente aucun objet, ou est une idée sans modèle.

§. 23. LE *Jupiter* matériel des Anciens pouvait mouvoir, composer, détruire et engendrer des êtres analogues à lui-même ; mais le Dieu de la Théologie moderne est un être stérile. D'après la nature qu'on lui suppose, il ne peut ni occuper aucun lieu dans l'espace, ni remuer la matière, ni produire un monde visible, ni engendrer soit des hommes, soit des Dieux. Le Dieu métaphysique est un ouvrier sans mains ; il n'est propre qu'à produire des nuages, des rêveries, des folies et des querelles.

§. 24. PUISQU'IL fallait un Dieu aux hommes, que ne s'en tenaient-ils au soleil, ce Dieu visible adoré par tant de nations ? Quel être avait plus de droits aux hommages des mortels que l'astre du jour, qui éclaire, chauffe, vivifie tous les êtres dont la présence ranime et rajeunit la nature, dont l'absence semble la plonger dans la tristesse et la langueur ? Si quelqu'être annonçait au genre humain du pouvoir, de l'activité, de la bienfaisance, de la durée, c'était, sans doute, le soleil qu'il devait regarder comme le père de la nature, comme l'âme du monde, comme la divinité. Au moins on n'eût pu sans folie lui disputer l'existence ou refuser de reconnaître son influence et ses bienfaits.

§. 25. LE Théologien nous crie que Dieu n'a pas besoin de mains ou de bras pour agir. *Qu'il agit par sa volonté*. Mais quel est ce Dieu qui jouit d'une volonté ? et quel peut être le sujet de cette volonté divine ?

EST-IL plus ridicule ou plus difficile de croire aux fées, aux sylphes, aux revenants, aux sorciers, aux lous-garoux, que de croire à l'action magique ou impossible d'un Esprit sur le corps ? Dès qu'on admet un Dieu pareil, il n'est plus de fables et de rêveries qui soient en droit de révolter. Les Théologiens traitent les hommes comme des enfants qui jamais ne chicanent sur la possibilité des contes qu'on leur fait.

§. 26. POUR ébranler l'existence d'un Dieu, il ne faut que prier un Théologien d'en parler ; dès qu'il en dit un mot, la moindre réflexion nous fait voir que ce qu'il dit est incompatible avec l'essence qu'il attribue à son Dieu. Qu'est-ce donc que Dieu ? C'est un mot abstrait, fait pour désigner la force cachée de la nature ; ou c'est un point mathématique qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur. Un Philosophe a dit très ingénieusement en parlant des Théologiens, qu'ils ont trouvé la solution du fameux problème d'Archimède : un point dans le ciel d'où ils remuent le monde³³.

§. 27. LA Religion met les hommes à genoux devant un être sans étendue et qui pourtant est infini et remplit tout de son immensité, devant un être tout puissant, qui n'exécute jamais ce qu'il désire, devant un être souverainement bon et qui ne fait que des mécontents, devant un être ami de l'ordre et dans le gouvernement duquel tout est dans le désordre. Que l'on devine après cela ce que c'est que le Dieu de la Théologie !

§. 28. POUR éviter tout embarras, on nous dit « qu'il n'est point nécessaire de savoir ce que c'est que Dieu, qu'il faut l'adorer sans le connaître, qu'il ne nous est point permis de porter un œil téméraire sur ses attributs. » Mais avant de savoir s'il faut adorer un Dieu, ne faudrait-il pas s'être assuré qu'il existe ? Or comment s'assurer s'il existe avant d'avoir examiné s'il est possible que les qualités

³³ Mr. David Hume.

diverses qu'on lui donne se rencontrent en lui ? Dans le vrai, adorer Dieu, c'est n'adorer que les fictions de son propre cerveau, ou plutôt c'est ne rien adorer.

§. 29. DANS la vue, sans doute, de mieux embrouiller les choses, les Théologiens ont pris le parti de ne point dire ce que c'est que leur Dieu, ils ne nous disent jamais que ce qu'il n'est pas. A force de négations et d'abstractions, ils s'imaginent composer un être réel et parfait, tandis qu'il n'en peut résulter qu'un être de raison. Un Esprit est ce qui n'est point corps ; un être infini est un être qui n'est point fini ; un être parfait est un être qui n'est point imparfait ; en bonne foi, est-il quelqu'un qui puisse se faire des notions réelles d'un pareil amas de privations ou d'absence d'idées ? Ce qui exclut toute idée peut-il être autre chose que le néant ?

[Si Dieu est hors de portée de l'esprit humain, il est inutile]

PRETENDRE que les attributs divins sont au-dessus de la portée de l'esprit humain, c'est convenir que Dieu n'est pas fait pour les hommes. Si l'on assure qu'en Dieu tout est infini, on avoue qu'il ne peut y avoir rien de commun entre lui et ses créatures. Dire que Dieu est infini, c'est l'anéantir pour l'homme, ou du moins c'est le rendre inutile pour lui.

« DIEU, nous dira-t-on, a fait l'homme intelligent, mais il ne l'a pas fait omniscient », c'est-à-dire capable de tout savoir ; l'on en conclut qu'il n'a pu lui donner des facultés assez amples pour connaître l'essence divine. Dans ce cas il est démontré que Dieu n'a ni pu, ni voulu être connu des hommes. De quel droit ce Dieu se fâcherait-il donc contre des êtres que leur essence propre met dans l'impossibilité de se faire aucune idée de l'essence divine ? Dieu serait évidemment le plus injuste et le plus bizarre des Tyrans s'il punissait un athée pour n'avoir point connu ce qu'il était, par sa nature, dans l'impossibilité de connaître.

§. 30. POUR le commun des hommes, rien ne rend un argument plus convainquant que la peur. En conséquence de ce principe, les Théologiens nous disent qu'*il faut prendre le parti le plus sûr* ; que rien n'est plus criminel que l'incrédulité, que Dieu punira sans pitié tous ceux qui auront la témérité de douter de son existence, que sa rigueur est juste, vu qu'il n'y a que la démence ou la perversité qui puisse faire combattre l'existence d'un Monarque courroucé qui se vengera cruellement des athées. Si nous examinons ces menaces de sang-froid, nous trouverons qu'elles supposent toujours la chose en question. Il faudrait commencer par nous prouver d'une façon satisfaisante l'existence d'un Dieu, avant de nous dire qu'il est plus sûr de la croire et qu'il est affreux d'en douter ou de la nier. Ensuite, il faudrait nous prouver qu'il est possible qu'un Dieu juste punisse, avec cruauté, des hommes, pour avoir été dans un état de démence qui les a empêché de croire l'existence d'un être que leur raison troublée ne pouvait concevoir. En un mot, il faudrait prouver qu'un Dieu, que l'on dit tout rempli d'équité, pourra punir, outre mesure, l'ignorance invincible et nécessaire où l'homme se trouve par rapport à l'essence divine. La façon de raisonner des Théologiens n'est-elle pas bien singulière ? ils inventent des fantômes, ils les composent de contradictions, ils assurent ensuite que le parti le plus sûr est de ne pas douter de l'existence de ces fantômes qu'ils ont eux-mêmes inventés ! En suivant cette méthode, il n'est pas d'absurdité qu'il ne soit plus sûr de croire que de ne pas croire.

[Les enfants et les hommes ordinaires ne croient en Dieu que sur la parole des théologiens]

TOUS les enfants sont des athées ; ils n'ont aucune idée de Dieu : sont-ils donc criminels à cause de cette ignorance ? A quel âge commencent-ils à être obligés de croire en Dieu ? C'est, direz-vous, à l'âge de raison. Dans quel temps cet âge doit-il commencer ? D'ailleurs si les Théologiens les plus profonds se perdent dans l'essence divine, qu'ils ne se vantent pas de comprendre, quelles idées peuvent en avoir les gens du monde, les femmes, les artisans, en un mot, ceux qui composent la masse du genre humain ?

§. 31. LES hommes ne croient en Dieu que sur la parole de ceux qui n'en ont pas plus d'idées qu'eux-mêmes. Nos nourrices sont nos premières Théologiennes ; elles parlent aux enfants de Dieu, comme elles leur parlent de loups-garoux ; elles leur apprennent, dès l'âge le plus tendre, à joindre machinalement les deux mains ; les nourrices ont-elles donc des notions plus claires de Dieu que les enfants qu'elles obligent de le prier ?

§. 32. LA Religion passe des pères aux enfants, comme les biens de famille avec leurs charges. Très peu de gens dans le monde auraient un Dieu si l'on n'eût pas pris le soin de le leur donner. Chacun reçoit de ses parents et de ses instituteurs, le Dieu qu'ils ont eux-mêmes reçu des leurs ; mais suivant son tempérament propre, chacun l'arrange, le modifie, le peint à sa manière.

§. 33. LE cerveau de l'homme est, surtout dans l'enfance, une cire molle, propre à recevoir toutes les impressions qu'on y veut faire : l'éducation lui fournit presque toutes ses opinions, dans un temps où il est incapable de juger par lui-même. Nous croyons avoir reçu de la nature, ou avoir apporté en naissant les idées vraies ou fausses que, dans un âge tendre, on a fait entrer dans notre tête. Et cette persuasion est une des plus grandes sources de nos erreurs.

§. 34. LE préjugé contribue à cimenter en nous les opinions de ceux qui ont été chargés de notre instruction. Nous les croyons bien plus habiles que nous ; nous les supposons très convaincus eux-mêmes des choses qu'ils nous apprennent. Nous avons la plus grande confiance en eux ; d'après les soins qu'ils ont pris de nous, lorsque nous étions hors d'état de nous aider nous-mêmes, nous les jugeons incapables de vouloir nous tromper. Voilà les motifs qui nous font adopter mille erreurs, sans autre fondement que la périlleuse parole de ceux qui nous ont élevés : la défense même de ne point raisonner sur ce qu'ils nous disent ne diminue point notre confiance et contribue souvent à augmenter notre respect pour leurs opinions.

§. 35. LES docteurs du genre humain se conduisent très prudemment en enseignant aux hommes leurs principes religieux avant qu'ils soient en état de distinguer le vrai du faux ou la main gauche de la main droite. Il serait tout aussi difficile d'appriivoiser l'esprit d'un homme de quarante ans avec les notions disparates qu'on nous donne de la divinité, que de bannir ces notions de la tête d'un homme qui en serait imbu depuis sa plus tendre enfance.

§. 36. ON nous assure que les merveilles de la nature suffisent pour nous conduire à l'existence d'un Dieu et nous convaincre pleinement de cette importante vérité. Mais combien y a-t-il de personnes dans le monde qui aient le loisir, la capacité, les dispositions nécessaires pour contempler la nature et méditer sa marche ? Les hommes, pour la plupart, n'y font nulle attention. Un paysan n'est aucunement frappé de la beauté du soleil qu'il a vu tous les jours. Le matelot n'est point surpris des mouvements réguliers de l'océan, il n'en tirera jamais d'inductions théologiques. Les phénomènes de la nature ne prouvent l'existence d'un Dieu qu'à quelques hommes prévenus, à qui l'on a montré d'avance le doigt de Dieu dans toutes les choses dont le mécanisme pouvait les embarrasser. Dans les merveilles de la nature, le Physicien sans préjugés ne voit rien que le pouvoir de la nature, que les lois permanentes et variées, que les effets nécessaires des combinaisons différentes d'une matière prodigieusement diversifiée.

§. 37. EST-il rien de plus surprenant que la logique de tant de profonds docteurs qui, au lieu d'avouer leur peu de lumières sur les agents naturels, vont chercher hors de la nature, c'est-à-dire dans les régions imaginaires, un agent bien plus inconnu que cette nature, dont ils peuvent au moins se former quelques idées ! Dire que Dieu est l'auteur des phénomènes que nous voyons, n'est-ce pas les attribuer à une cause occulte ? Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce qu'un Esprit ? ce sont des causes dont nous n'avons nulle idée. Savants ! étudiez la nature et ses lois et lorsque vous pourrez y démêler l'action des causes naturelles, n'allez pas recourir à des causes surnaturelles qui, bien loin d'éclaircir vos idées,

ne feront que les embrouiller de plus en plus et vous mettre dans l'impossibilité de vous entendre vous-mêmes.

[Pour expliquer les phénomènes naturels est-il utile de faire appel à un moteur invisible ?]

§. 38. LA nature, dites-vous, est totalement inexplicable sans un Dieu. C'est-à-dire que pour expliquer ce que vous entendez fort peu, vous avez besoin d'une cause que vous n'entendez point du tout. Vous prétendez démêler ce qui est obscur en redoublant l'obscurité. Vous croyez défaire un nœud en multipliant les nœuds. Physiciens enthousiastes ! pour nous prouver l'existence d'un Dieu, copiez des traités complets de botanique, entrez dans un détail minutieux des parties du corps humain, élancez-vous dans les airs pour contempler les révolutions des astres, revenez ensuite sur la terre pour admirer le cours des eaux, extasiez-vous devant des papillons, des insectes, des polypes, des atomes organisés, dans lesquels vous croyez trouver la grandeur de votre Dieu. Toutes ces choses ne prouveront pas l'existence de ce Dieu, elles prouveront seulement que vous n'avez pas les idées que vous devriez avoir de l'immense variété des matières et des effets que peuvent produire les combinaisons diversifiées à l'infini, dont l'univers est l'assemblage. Cela prouvera que vous ignorez ce que c'est que la nature, que vous n'avez aucune idée de ses forces, lorsque vous la jugez incapable de produire une foule de formes et d'êtres dont vos yeux, même armés de microscopes, ne voient jamais que la moindre partie. Enfin cela prouvera que, faute de connaître des agents sensibles ou possibles à connaître, vous trouvez plus court de recourir à un mot, sous lequel vous désignez un agent dont il vous sera toujours impossible de vous faire aucune idée véritable.

§. 39. ON nous dit gravement *qu'il n'y a point d'effet sans cause* ; on nous répète à tout moment que *le monde ne s'est pas fait lui-même*. Mais l'univers est une cause, il n'est point un effet, il n'est point un ouvrage, il n'a point été fait parce qu'il était impossible qu'il le fût. Le monde a toujours été : son existence est nécessaire.

IL est sa cause à lui-même. La nature dont l'essence est visiblement d'agir et de produire, pour remplir ses fonctions comme elle fait sous nos yeux, n'a pas besoin d'un moteur invisible, bien plus inconnu qu'elle-même. La matière se meut par sa propre énergie, par une suite nécessaire de son hétérogénéité ; la diversité des mouvements ou des façons d'agir constitue seule la diversité des matières ; nous ne distinguons les êtres les uns des autres que par la diversité des impressions ou des mouvements qu'ils communiquent à nos organes.

§. 40. VOUS voyez que tout est en action dans la nature et vous prétendez que la nature par elle-même est morte et sans énergie ! Vous croyez que ce tout, essentiellement agissant, a besoin d'un moteur ! Eh ! quel est donc ce moteur ? C'est un esprit : c'est-à-dire un être absolument incompréhensible et contradictoire. Concluez donc, vous dirai-je, que la matière agit par elle-même et cessez de raisonner de votre moteur spirituel qui n'a rien de ce qu'il faut pour la mettre en action. Revenez de vos excursions inutiles, rentrez d'un monde imaginaire dans un monde réel, tenez-vous en aux *causes secondes*, laissez aux Théologiens leur *cause première* dont la nature n'a pas besoin pour produire tous les effets que vous voyez.

[On ne perçoit le monde que par nos sens]

§. 41. CE ne peut être que par la diversité des impressions ou des effets que les matières ou les corps font sur nous que nous les sentons, que nous en avons des perceptions et des idées, que nous les distinguons les uns des autres, que nous leur assignons des propriétés. Or pour apercevoir ou sentir un objet, il faut que cet objet agisse sur nos organes ; cet objet ne peut agir sur nous, sans exciter quelque mouvement en nous ; il ne peut produire ce mouvement en nous s'il n'est en mouvement lui-même. Dès que je vois un objet, il faut que mes yeux en soient frappés : je ne puis concevoir la lumière et la vision, sans un mouvement dans le corps lumineux, étendu, coloré qui se communique à mon œil ou

qui agit sur ma rétine. Dès que je flaire un corps, il faut que mon odorat soit irrité ou mis en mouvement par les parties qui s'exhalent d'un corps odorant. Dès que j'entends un son, il faut que le tympan de mon oreille soit frappé de l'air, mis en mouvement par un corps sonore qui n'agirait point s'il n'était mû lui-même. D'où il suit évidemment que sans mouvement je ne puis ni sentir, ni apercevoir, ni distinguer, ni comparer, ni juger les corps, ni même occuper ma pensée d'une matière quelconque.

ON dit dans l'école que *l'essence d'un être est ce d'où découlent toutes les propriétés de l'être*³⁴. Or il est évident que toutes les propriétés des corps ou des matières dont nous avons des idées sont dues au mouvement, qui seul nous avertit de leur existence et nous en donne les premiers concepts. Je ne puis être averti ou assuré de ma propre existence que par les mouvements que j'éprouve en moi-même. Je suis donc forcé de conclure que le mouvement est aussi essentiel à la matière que l'étendue et qu'elle ne peut être conçue sans lui.

SI l'on s'obstine à chicaner sur les preuves évidentes qui nous indiquent que le mouvement est essentiel et propre à toute matière, l'on ne pourra pas du moins s'empêcher de reconnaître que des matières qui semblaient mortes ou dépourvues de toute énergie, prennent du mouvement d'elles-mêmes, dès qu'on les met à portée d'agir les unes sur les autres. Le *pyrophore* qui, renfermé dans une bouteille ou privé du contact de l'air ne peut point s'allumer, ne s'embrace-t-il pas dès qu'on l'expose à l'air ? De la farine et de l'eau n'entrent-elles pas en fermentation dès qu'on les mêle ? Ainsi des matières mortes engendrent le mouvement d'elles-mêmes. La matière a donc le pouvoir de se mouvoir et la nature, pour agir, n'a pas besoin d'un moteur que l'essence qu'on lui donne empêcherait de rien faire.

[D'où vient l'homme ? Je l'ignore...]

§. 42. D'OU vient l'homme ? Quelle est sa première origine ? Est-il donc l'effet du concours fortuit [d'] atomes ? Le premier homme est-il sorti tout formé du limon de la terre ? Je l'ignore. L'homme me paraît une production de la nature, comme toutes les autres qu'elle renferme. Je serais tout aussi embarrassé de vous dire d'où sont venus les premières pierres, les premiers arbres, les premiers lions, les premiers éléphants, les premières fourmis, les premiers glands etc., que de vous expliquer l'origine de l'espèce humaine.

RECONNAISSEZ, nous crie-t-on sans cesse, la main d'un Dieu, d'un ouvrier infiniment intelligent et puissant, dans un ouvrage aussi merveilleux que la machine humaine. Je conviendrai sans peine que la machine humaine me paraît surprenante ; mais puisque l'homme existe dans la nature, je ne me crois pas en droit de dire que sa formation est au-dessus des forces de la nature. J'ajouterai que je concevrai bien moins la formation de la machine humaine quand, pour me l'expliquer, on me dira qu'un pur esprit, qui n'a ni des yeux, ni des pieds, ni des mains, ni une tête, ni des poumons, ni une bouche, ni une haleine, a fait l'homme en prenant un peu de boue et en soufflant dessus.

LES habitants sauvages du Paraguay se disent descendus de la lune et nous paraissent des imbéciles ; les Théologiens de l'Europe se disent descendus d'un pur Esprit. Cette prétention est-elle bien plus sensée ?

L'HOMME est intelligent ; on en conclut qu'il ne peut être que l'ouvrage d'un être intelligent et non d'une nature dépourvue d'intelligence. Quoique rien ne soit plus rare que de voir l'homme faire usage de cette intelligence, dont il paraît si fier, je conviendrai qu'il est intelligent, que ses besoins développent en lui cette faculté que la société des autres hommes contribue surtout à la cultiver. Mais dans la machine humaine et dans l'intelligence dont elle est douée, je ne vois rien qui annonce d'une

³⁴ *Essentia est quid primum in re, fons et radix omnium rei proprietatum.*

façon bien précise l'intelligence infinie de l'ouvrier à qui l'on en fait honneur ; je vois que cette machine admirable est sujette à se déranger ; je vois que pour lors son intelligence merveilleuse est troublée et disparaît quelquefois totalement : je conclus que l'intelligence humaine dépend d'une certaine disposition des organes matériels du corps et que, de ce que l'homme est un être intelligent, on n'est pas plus fondé à conclure que Dieu doit être intelligent, que de ce que l'homme est matériel, on ne serait fondé à en conclure que Dieu est matériel. L'intelligence de l'homme ne prouve pas plus l'intelligence de Dieu que la malice de l'homme ne prouve la malice de ce Dieu dont on prétend que l'homme est l'ouvrage. De quelque façon que la Théologie s'y prenne, Dieu sera toujours une cause contredite par ses effets, ou dont il est impossible de juger par ses œuvres. Nous verrons toujours résulter du mal, des imperfections, des folies, d'une cause que l'on dit remplie de bonté, de perfections, de sagesse.

[« Il n'est point d'effets sans causes »]

§. 43. AINSI donc, direz-vous, l'homme intelligent, de même que l'univers et tout ce qu'il renferme, sont les effets du *hasard* ! non, vous répéterai-je, *l'univers n'est point un effet* ; il est la cause de tous les effets : tous les êtres qu'il renferme sont des effets nécessaires de cette cause, qui quelquefois nous montre sa façon d'agir, mais qui bien plus souvent nous dérobe sa marche. Les hommes se servent du mot *hasard* pour couvrir l'ignorance où ils sont des vraies causes : néanmoins, quoiqu'ils les ignorent, ces causes n'agissent pas moins d'après des lois certaines. Il n'est point d'effets sans causes.

LA nature est un mot dont nous nous servons pour désigner l'assemblage immense des êtres, des matières diverses, des combinaisons infinies, des mouvements variés dont nos yeux sont témoins. Tous les corps, soit organisés, soit non organisés, sont des résultats nécessaires de certaines causes faites pour produire nécessairement les effets que nous voyons. Rien dans la nature ne peut se faire au hasard ; tout y suit des lois fixes ; ces lois ne sont que la liaison nécessaire de certains effets avec leurs causes. Un atome de matière ne rencontre pas fortuitement ou par hasard un autre atome ; cette rencontre est due à des lois permanentes, qui sont que chaque être agit nécessairement comme il fait et ne peut agir autrement dans des circonstances données. Parler du *concours fortuit des atomes* ou attribuer quelques effets au hasard, c'est ne rien dire, sinon que l'on ignore les lois par lesquelles les corps agissent, se rencontrent, se combinent ou se séparent.

TOUT se fait au hasard pour ceux qui ne connaissent point la nature, les propriétés des êtres et les effets qui doivent nécessairement résulter du concours de certaines causes. Ce n'est point le hasard qui a placé le soleil au centre de notre système Planétaire, c'est que par son essence même la substance dont il est composé doit occuper cette place et de là se répandre ensuite pour vivifier les êtres renfermés dans les planètes.

§. 44. LES adorateurs d'un Dieu trouvent surtout dans l'ordre de l'univers une preuve invincible de l'existence d'un être intelligent et sage qui le gouverne. Mais cet ordre n'est qu'une suite de mouvements nécessairement amenés par des causes ou des circonstances qui nous sont tantôt favorables et tantôt nuisibles à nous-mêmes : nous approuvons les unes et nous nous plaignons des autres.

LA nature suit constamment la même marche ; c'est-à-dire les mêmes causes produisent les mêmes effets tant que leur action n'est point troublée par d'autres causes qui forcent les premières à produire des effets différents. Lorsque les causes dont nous éprouvons les effets sont troublées dans leurs actions ou mouvements par des causes qui, pour nous être inconnues, n'en sont pas moins naturelles et nécessaires, nous demeurons stupéfaits, nous crions *au miracle* et nous les attribuons à une cause bien moins connue que toutes celles que nous voyons agir sous nos yeux.

L'UNIVERS est toujours dans l'ordre ; il ne peut y avoir de désordre pour lui. Notre machine seule est en souffrance quand nous nous plaignons du désordre. Les corps, les causes, les êtres que ce monde renferme, agissent nécessairement de la manière dont nous les voyons agir, soit que nous approuvions leurs effets, soit que nous les désapprouvions. Les tremblements de terre, les volcans, les inondations, les contagions, les disettes sont des effets aussi nécessaires, ou sont autant dans l'ordre de la nature, que la chute des corps graves, que le cours des rivières, que les mouvements périodiques des mers, que le souffle des vents, que les pluies fécondantes et les effets favorables pour lesquels nous louons la providence et nous la remercions de ses bienfaits.

ETRE émerveillé de voir régner un certain ordre dans le monde, c'est être surpris que les mêmes causes produisent constamment les mêmes effets. Etre choqué de voir du désordre, c'est oublier que les causes, venant à changer ou à être troublées dans leur actions, les effets ne peuvent plus être les mêmes. S'étonner à la vue d'un ordre dans la nature, c'est être étonné qu'il puisse exister quelque chose ; c'est être surpris de sa propre existence. Ce qui est ordre pour un être, est désordre pour un autre. Tous les êtres malfaisants trouvent que tout est dans l'ordre quand ils peuvent impunément mettre tout en désordre ; ils trouvent au contraire que tout est en désordre quand on les trouble dans l'exercice de leurs méchancetés.

§. 45. EN supposant Dieu l'auteur et le moteur de la nature, il ne pourrait y avoir aucun désordre relativement à lui ; toutes les causes qu'il aurait faites n'agiraient-elles pas nécessairement d'après les propriétés, les essences et les impulsions qu'il leur aurait données ? Si Dieu venait à changer le cours ordinaire des choses, il ne serait pas immuable. Si l'ordre de l'univers, dans lequel on croit voir la preuve la plus convaincante de son existence, de son intelligence, de sa puissance et de sa bonté, venait à se démentir, on pourrait le soupçonner de ne point exister ou l'accuser du moins d'inconstance, d'impuissance, de défaut de prévoyance et de sagesse dans le premier arrangement des choses ; on serait en droit de l'accuser de méprise dans le choix des agents et des instruments qu'il fait, qu'il prépare ou qu'il met en action. Enfin si l'ordre de la nature prouvait le pouvoir et l'intelligence, le désordre devait prouver la faiblesse, l'inconstance, la déraison de la Divinité.

VOUS dites que Dieu est partout , qu'il remplit tout de son immensité, que rien ne se fait sans lui, que la matière ne pourrait agir sans l'avoir pour moteur. Mais, dans ce cas, vous convenez que votre Dieu est l'auteur du désordre, que c'est lui qui dérange la nature, qu'il est le père de la confusion, qu'il est dans l'homme et qu'il meut l'homme au moment où il pêche. Si Dieu est partout, il est en moi, il agit avec moi, il se trompe avec moi, il offense Dieu avec moi, il combat avec moi l'existence de Dieu. O Théologiens ! vous ne vous entendez jamais quand vous parlez de Dieu !

[L'intelligence suppose des organes]

§. 46. POUR être ce que nous nommons *intelligent*, il faut avoir des idées, des pensées, des volontés ; pour avoir des idées, des pensées, des volontés, il faut avoir des organes ; pour avoir des organes, il faut avoir un corps ; pour agir sur des corps, il faut avoir un corps ; pour éprouver le désordre il faut être capable de souffrir. D'où il suit évidemment qu'un pur esprit ne peut être intelligent et ne peut être affecté de ce qui se passe dans l'univers.

L'INTELLIGENCE divine, les idées divines, les vues divines, n'ont, dites-vous, rien de commun avec celles des hommes. A la bonne heure. Mais, dans ce cas, comment des hommes peuvent-ils juger, soit en bien soit en mal, de ces vues, raisonner sur ces idées, admirer cette intelligence ? Ce serait juger, admirer, adorer ce dont on ne peut soi-même avoir d'idées. Adorer les vues profondes de la sagesse Divine, n'est-ce pas adorer ce qu'on est dans l'impossibilité de juger ? Admirer ces mêmes vues, n'est-ce pas admirer sans savoir pourquoi ? L'admiration est toujours la fille de l'ignorance. Les hommes n'admirent et n'adorent que ce qu'ils ne comprennent pas.

§. 47. TOUTES ces qualités qu'on donne à Dieu ne peuvent aucunement convenir à un être qui, par son essence même, est privé de toute analogie avec les êtres de l'espèce humaine. Il est vrai que l'on croit s'en tirer en exagérant les qualités humaines dont on a orné la Divinité ; on les pousse jusqu'à l'infini et dès lors on cesse de s'entendre. Que résulte-t-il de cette combinaison de l'homme avec Dieu, ou de cette *Théanthropie* ? il n'en résulte qu'une chimère dont on ne peut rien affirmer qui ne fasse aussitôt évanouir le fantôme qu'on avait pris tant de peine à combiner.

LE Dante, dans son chant du *Paradis*, raconte que la Divinité s'était montrée à lui sous la figure de trois cercles qui formaient une Iris dont les vives couleurs naissaient les unes des autres, mais qu'ayant voulu fixer sa lumière éblouissante, le Poète ne vit plus que sa propre figure. En adorant Dieu c'est lui-même que l'homme adore.

§. 48. LA réflexion la plus légère ne devrait-elle pas suffire pour nous prouver que Dieu ne peut avoir aucunes des qualités, des vertus ou des perfections humaines ? Nos vertus et nos perfections sont des suites de notre tempérament modifié. Dieu a-t-il donc un tempérament comme nous ? Nos bonnes qualités sont des dispositions relatives aux êtres avec qui nous vivons en société. Dieu, selon vous, est un être isolé, Dieu n'a point de semblable, Dieu ne vit point en société, Dieu n'a besoin de personne, il jouit d'une félicité que rien ne peut altérer ; convenez donc, d'après vos principes même, que Dieu ne peut avoir ce que nous appelons des vertus et que les hommes ne peuvent être vertueux à son égard.

[Imbu de lui-même, l'homme s' imagine que Dieu l'a créé pour sa gloire]

§. 49. L'HOMME épris de son propre mérite s' imagine que dans la formation de l'univers ce n'est que l'espèce humaine que son Dieu s'est proposé pour objet et pour fin. Sur quoi fonde-t-il cette opinion si flatteuse ? c'est, nous dit-on, sur ce que l'homme est le seul être doué d'une intelligence qui le met à portée de connaître la Divinité et de lui rendre des hommages dignes d'elle. On nous assure que Dieu n'a fait le monde que pour sa propre gloire et que l'espèce humaine dut entrer dans son plan afin qu'il y eût quelqu'un pour admirer ses ouvrages et l'en glorifier. Mais d'après ces suppositions, Dieu n'a-t-il pas visiblement manqué son but ?

1° L'homme, selon vous-mêmes, sera toujours dans l'impossibilité la plus complète de connaître son Dieu et dans l'ignorance la plus invincible de son essence divine.

2° Un être qui n'a point d'égaux ne peut être susceptible de gloire : la gloire ne peut résulter que de la comparaison de sa propre excellence avec celle des autres.

3° Si Dieu par lui-même est infiniment heureux, s'il se suffit à lui-même, qu'a-t-il besoin des hommages de ses faibles créatures ?

4° Dieu, nonobstant tous ses travaux, n'est point glorifié : au contraire, toutes les Religions du monde nous le montrent comme perpétuellement offensé ; elles n'ont toutes pour objet que de réconcilier l'homme pécheur, ingrat et rebelle avec son Dieu courroucé.

§. 50. SI Dieu est infini, il est encore moins fait pour l'homme, que l'homme pour les fourmis. Les fourmis d'un jardin raisonnaient-elles pertinemment sur le compte du jardinier, si elles s'avisait de s'occuper de ses intentions, de ses désirs, de ses projets ? Auraient-elles rencontré juste, si elles prétendaient que le Parc de Versailles n'a été planté que pour elles et que la bonté d'un Monarque fastueux n'a eu pour objet que de les loger superbement ? Mais, suivant la Théologie, l'homme est par rapport à Dieu bien au-dessous de ce que l'insecte le plus vil est par rapport à l'homme ; ainsi de l'aveu de la Théologie même, la Théologie qui ne fait que s'occuper des attributs et des vues de la Divinité est la plus complète des folies.

[La providence divine ressemble à une mère qui abandonne ses enfants]

§. 51. ON prétend qu'en formant l'univers, Dieu n'a eu d'autre but que de rendre l'homme heureux. Mais dans un monde fait exprès pour lui et gouverné par un Dieu tout puissant, l'homme est-il en effet

bienheureux ? ses jouissances sont-elles durables ? ses plaisirs ne sont-ils pas mêlés de peines ? est-il beaucoup de gens qui soient contents de leur sort ? le genre humain n'est-il pas la victime continuelle des maux physiques et moraux ? cette machine humaine, que l'on nous montre comme un chef d'œuvre de l'industrie du créateur, n'a-t-elle pas mille façons de se déranger ? Serions-nous émerveillés de l'adresse d'un Mécanicien qui nous ferait voir une machine compliquée prête à s'arrêter à tout moment et qui finirait au bout de quelque temps par se briser d'elle-même ?

§. 52. ON appelle *Providence* le soin généreux que la Divinité fait paraître en pourvoyant aux besoins et en veillant au bonheur de ses créatures chéries. Mais, dès qu'on ouvre les yeux, on trouve que Dieu ne pourvoit à rien. La Providence s'endort sur la portion la plus nombreuse des habitants de ce monde ; contre une très petite quantité d'hommes, que l'on suppose heureux, quelle foule immense d'infortunés gémissent sous l'oppression et languissent dans la misère ! Des nations entières ne sont-elles pas forcées de s'arracher le pain de la bouche pour fournir aux extravagances de quelques sombres tyrans qui ne sont pas plus heureux que les esclaves qu'ils écrasent ?

EN même temps que nos docteurs nous étalent avec emphase les bontés de la Providence, en même temps qu'ils nous exhortent à mettre en elle notre confiance, ne les voyons-nous pas s'écrier à la vue des catastrophes imprévues, que *la Providence se joue des vains projets des hommes*, qu'elle renverse leurs desseins, qu'elle se rit de leurs efforts, que sa profonde sagesse se plaît à dérouter les esprits des mortels ? mais comment prendre confiance en une Providence maligne qui se rit et qui se joue du genre humain ? Comment veut-on que j'admire la marche inconnue d'une sagesse cachée, dont la façon d'agir est inexplicable pour moi ? Jugez-la par ses effets, direz-vous ; c'est par là que j'en juge ; et je trouve que ces effets sont tantôt utiles et tantôt fâcheux pour moi.

ON croit justifier la Providence en disant que dans ce monde il y a beaucoup plus de biens que de maux pour chacun des individus de l'espèce humaine. En supposant que les biens, dont cette Providence nous fait jouir sont comme *cent* et que les maux sont comme *dix*, n'en résultera-t-il pas toujours que contre cent degrés de bonté, la Providence possède un dixième de malignité ; ce qui est incompatible avec la perfection qu'on lui suppose.

TOUS les livres sont remplis des éloges les plus flatteurs de la Providence dont on vante les soins attentifs ; il semblerait que, pour vivre heureux ici-bas, l'homme n'aurait besoin de rien mettre du sien. Cependant sans son travail l'homme subsisterait à peine un jour. Pour vivre, je le vois obligé de suer, de labourer, de chasser, de pêcher, de travailler sans relâche : sans ces causes secondes, la cause première, au moins dans la plupart des contrées, ne pourvoirait à aucun de ses besoins. Si je porte mes regards sur toutes les parties de ce globe, je vois l'homme sauvage et l'homme civilisé dans une lutte perpétuelle avec la Providence : il est dans la nécessité de parer les coups qu'elle lui porte par les ouragans, les tempêtes, les gelées, les grêles, les inondations, les sécheresses et les accidents divers qui rendent si souvent tous ses travaux inutiles. En un mot, je vois la race humaine continuellement occupée à se garantir des mauvais tours de cette Providence que l'on dit occupée du soin de son bonheur.

UN dévot admirait la Providence divine, pour avoir sagement fait passer des rivières par tous les endroits où les hommes ont placé de grandes villes. La façon de raisonner de cet homme n'est-elle pas aussi sensée que celle de tant de savants qui ne cessent de nous parler de *causes finales*, ou qui prétendent apercevoir clairement les vues bienfaisantes de Dieu dans la formation des choses.

§. 53. VOYONS-NOUS donc que la Providence divine se manifeste d'une façon bien sensible dans la conservation des ouvrages admirables dont on lui fait honneur ? Si c'est elle qui gouverne le monde, nous la trouvons autant occupée à détruire qu'à former, à exterminer qu'à produire. Ne fait-elle donc pas périr à chaque instant par milliers ces mêmes hommes, à la conservation et au bien-être desquels

on la suppose continuellement attentive ? A tout moment elle perd de vue sa créature chérie : tantôt elle ébranle sa demeure, tantôt elle anéantit ses moissons, tantôt elle inonde ses champs, tantôt elle les désole par une sécheresse brûlante. Elle arme la nature entière contre l'homme, elle arme l'homme lui-même contre sa propre espèce, elle finit communément par le faire expirer dans les douleurs. Est-ce donc là ce qu'on appelle conserver l'univers ?

Si l'on envisageait sans préjugé la conduite équivoque de la Providence, relativement à l'espèce humaine et à tous les êtres sensibles, on trouverait que bien loin de ressembler à une mère tendre et soigneuse, elle ressemble plutôt à ces mères dénaturées qui, oubliant sur le champ les fruits infortunés de leurs amours lubriques, abandonnent leurs enfants dès qu'ils sont nés et qui, contentes de les avoir engendrés, les exposent sans secours aux caprices du sort.

LES Hottentots, en cela bien plus sages que d'autres nations qui les traitent de barbares, refusent, dit-on, d'adorer Dieu, parce que *s'il fait souvent du bien, il fait souvent du mal*. Ce raisonnement n'est-il pas plus juste et plus conforme à l'expérience que celui de tant d'hommes qui s'obstinent à ne voir dans leur Dieu que bonté, que sagesse, que prévoyance ; et qui refusent de voir que les maux sans nombre, dont ce monde est le Théâtre, doivent partir de la même main qu'ils baissent avec transport.

[Une cause se juge par ses effets]

§. 54. LA Logique du bon-sens nous apprend que l'on ne peut et ne doit juger d'une cause que par ses effets. Une cause ne peut être réputée constamment bonne que quand elle produit constamment des effets bons, utiles, agréables. Une cause qui produit et du bien et du mal est une cause tantôt bonne et tantôt mauvaise. Mais la Logique de la Théologie vient détruire tout cela. Selon elle, les phénomènes de la nature, ou les effets que nous voyons dans ce monde, nous prouvent l'existence d'une cause infiniment bonne et cette cause c'est Dieu. Quoique ce monde soit rempli de maux, quoique le désordre y règne très souvent, quoique les hommes gémissent à tout moment du sort qui les accable, nous devons être convaincus que ces effets sont dus à une cause bienfaisante et immuable ; et bien des gens le croient ou font semblant de le croire !

TOUT ce qui se passe dans le monde nous prouve de la façon la plus claire qu'il n'est point gouverné par un être intelligent. Nous ne pouvons juger de l'intelligence d'un être que par la conformité des moyens qu'il emploie pour parvenir au but qu'il se propose. Le but de Dieu est, dit-on, le bonheur de notre espèce : cependant une même nécessité règle le sort de tous les êtres sensibles, qui ne naissent que pour souffrir beaucoup, jouir peu et mourir. La coupe de l'homme est remplie de joie et d'amertume ; partout le bien est à côté du mal, l'ordre est remplacé par le désordre, la génération est suivie de la destruction. Si vous me dites que les desseins de Dieu sont des mystères et que ses voies sont impossibles à démêler, je vous répondrai que, dans ce cas, il m'est impossible de juger si Dieu est intelligent.

§. 55. VOUS prétendez que Dieu est immuable ! mais qu'est-ce qui produit une instabilité continuelle dans ce monde dont vous faites son empire ? Est-il un état sujet à des révolutions plus fréquentes et plus cruelles que celui de ce monarque inconnu ? Comment attribuer à un Dieu immuable, assez puissant pour donner la solidité à ses ouvrages, le gouvernement d'une nature où tout est dans une vicissitude continuelle ? Si je crois voir un Dieu confiant dans tous les effets avantageux pour mon espèce, quel Dieu puis-je voir dans les disgrâces continues dont mon espèce est accablée ? Vous me dites que ce sont nos péchés qui le forcent à punir ; je vous répondrai que Dieu, selon vous-mêmes, n'est donc point immuable puisque les péchés des hommes le forcent à changer de conduite à leur égard. Un être qui tantôt s'irrite et tantôt s'apaise peut-il être constamment le même ?

§.56. L'UNIVERS n'est que ce qu'il peut être : tous les êtres sensibles y jouissent et y souffrent, c'est-à-dire sont remués tantôt d'une façon agréable et tantôt d'une façon désagréable. Ces effets sont

nécessaires ; ils résultent nécessairement de causes qui n'agissent que suivant leurs propriétés. Ces effets me plaisent ou me déplaisent nécessairement par une suite de ma propre nature. Cette même nature me force à éviter, à écarter et à combattre les uns et à chercher, à désirer, à me procurer les autres. Dans un monde où tout est nécessaire, un Dieu qui ne remédie à rien, qui laisse aller les choses d'après leur cours nécessaire, est-il donc autre chose que le *Destin* ou la nécessité personnifiée ? C'est un Dieu sourd qui ne peut rien changer à des lois générales auxquelles il est soumis lui-même. Que m'importe l'infinie puissance d'un être qui ne veut faire que très peu de choses en ma faveur ? Où est l'infinie bonté d'un être indifférent sur mon bonheur ? A quoi me sert la faveur d'un être qui, pouvant me faire un bien infini, ne m'en fait pas même un fini ?

§.57. LORSQUE nous demandons pourquoi sous un Dieu bon il se trouve tant de misérables ? on nous console en nous disant que le monde actuel n'est qu'un passage destiné à conduire l'homme à un monde plus heureux. On nous assure que la terre où nous vivons est un séjour d'épreuve. Enfin on nous ferme la bouche en disant que Dieu n'a pu communiquer à les créatures ni l'impassibilité, ni un bonheur infini, réservés pour lui seul. Comment se contenter de ces réponses ?

1°. L'existence d'une autre vie n'a pour garant que l'imagination des hommes qui, en la supposant, n'ont fait que réaliser le désir qu'ils ont de se survivre à eux-mêmes, afin de jouir par la suite d'un bonheur plus durable et plus pur que celui dont ils jouissent à présent.

2°. Comment concevra-t-on qu'un Dieu, qui sait tout et qui doit connaître à fond les dispositions de ses créatures, ait encore besoin de tant d'épreuves pour s'assurer de leurs dispositions ?

3°. Suivant les calculs de nos chronologistes, la terre que nous habitons subsiste depuis six ou sept mille ans. Depuis ce temps les nations ont, sous diverses formes, éprouvé sans cesse des vicissitudes et des calamités affligeantes : l'histoire nous montre l'espèce humaine tourmentée et désolée de tout temps par des tyrans, des conquérants, des héros, des guerres, des inondations, des famines, des épidémies etc. Des épreuves si longues sont-elles donc de nature à nous inspirer une confiance bien grande dans les vues cachées de la Divinité ? Tant de maux si constants nous donnent-ils une haute idée du sort futur que sa bonté nous prépare ?

4°. Si Dieu est aussi bien disposé qu'on l'assure, sans donner aux hommes un bonheur infini, n'aurait-il pas pu, du moins, leur communiquer le degré de bonheur dont des êtres finis sont susceptibles ici-bas ? Pour être heureux avons-nous donc besoin d'un bonheur infini ou divin ?

5°. Si Dieu n'a pas pu rendre les hommes plus heureux qu'ils ne sont ici-bas, que deviendra l'espoir d'un *Paradis*, où l'on prétend que les élus jouiront à jamais d'un bonheur ineffable ? Si Dieu n'a ni pu ni voulu écarter le mal de la terre, le seul séjour que nous puissions connaître, quelle raison aurions-nous de présumer qu'il pourra ou qu'il voudra écarter le mal d'un autre monde dont nous n'avons aucune idée ?

[Toujours pas de réponses aux questions d'Epicure]

IL y a plus de deux mille ans que, suivant Lactance, le sage Epicure a dit : « ou Dieu veut empêcher le mal et il ne peut y parvenir ; ou il le peut et ne le veut pas ; ou il ne le veut ni ne le peut, ou il le veut et le peut. S'il le veut sans le pouvoir, il est impuissant ; s'il le peut et ne le veut pas, il aurait une malice qu'on ne doit pas lui attribuer ; s'il ne le peut ni ne le veut, il serait à la fois impuissant et malin et par conséquent il ne serait pas Dieu ; s'il le veut et s'il le peut, d'où vient donc le mal, ou pourquoi ne l'empêche-t-il pas ? » Depuis plus de deux mille ans, les bons esprits attendent une solution raisonnable de ces difficultés et nos docteurs nous apprennent qu'elles ne seront levées que dans la vie future.

§.58. ON nous parle d'une prétendue *Echelle des êtres*. On suppose que Dieu a partagé ses créatures en des classes différentes dans lesquelles chacune jouit du degré de bonheur dont elles sont susceptibles. Selon cet arrangement romanesque, depuis l'huître jusqu'aux anges célestes, tous les êtres jouissent

d'un bien-être qui leur est propre. L'expérience contredit formellement cette sublime rêverie. Dans le monde où nous sommes, nous voyons tous les êtres sentants souffrir et vivre au milieu des dangers. L'homme ne peut marcher sans blesser, tourmenter, écraser une multitude d'êtres sensibles qui se rencontrent sur son chemin, tandis que lui-même à chaque pas, est exposé à une foule de maux prévus ou imprévus qui peuvent le conduire à sa destruction. L'idée seule de la mort ne suffit-elle pas pour le troubler au sein des jouissances les plus vives ? Pendant tout le cours de sa vie, il est en butte à des peines ; il n'est pas sûr un moment de conserver son existence à laquelle on le voit si fortement attaché et qu'il regarde comme le plus grand présent de la Divinité.

[Votre image de Dieu porte les tares de l'homme]

§. 59. LE monde, dira-t-on, a toute la perfection dont il était susceptible : par la raison même que le monde n'était pas le Dieu qui l'a fait, il a fallu qu'il eût et de grandes qualités et de grands défauts. Mais nous répondrons que le monde, devant nécessairement avoir de grands défauts, il eût été plus conforme à la nature d'un Dieu bon, de ne point créer un monde qu'il ne pouvait rendre complètement heureux. Si Dieu qui était, selon vous, souverainement heureux avant le monde créé, eût continué d'être souverainement heureux sans le monde créé, que ne demeurerait-il en repos ? pourquoi faut-il que l'homme souffre ? pourquoi faut-il que l'homme existe ? qu'importe son existence à Dieu ? de rien ou de quelque chose ? Si son existence ne lui est point utile ou nécessaire, que ne le laissait-il dans le néant ? Si son existence est nécessaire à sa gloire, il avait donc besoin de l'homme, il lui manquait quelque chose avant que cet homme existât ? On peut pardonner à un ouvrier maladroit de faire un ouvrage imparfait, car il faut qu'il travaille bien ou mal, sous peine de mourir de faim : cet ouvrier est excusable, mais votre Dieu ne l'est point. Selon vous, il se suffit à lui-même, dans ce cas, pourquoi fait-il des hommes ? Il a, selon vous, tout ce qu'il faut pour rendre les hommes heureux, pourquoi donc ne le fait-il pas ? Concluez que votre Dieu a plus de malice que de bonté ; à moins que vous ne consentiez à dire que Dieu a été nécessité de faire ce qu'il a fait sans pouvoir le faire autrement ; cependant vous assurez que votre Dieu est libre : vous dites aussi qu'il est immuable, quoique commençant dans le temps et cessant dans le temps d'exercer sa puissance, ainsi que tous les êtres inconstants de ce monde. O Théologiens ! vous avez fait de vains efforts pour affranchir votre Dieu de tous les défauts de l'homme, il est toujours resté, à ce Dieu si parfait, *un bout de l'oreille humaine*.

§. 60. « DIEU n'est-il pas le maître de ses grâces ? N'est-il pas en droit de disposer de son bien ? Ne peut-il pas le reprendre ? Il n'appartient point à sa créature de lui demander raison de sa conduite ; il peut disposer à son gré des ouvrages de ses mains ; souverain absolu des mortels il distribue le bonheur ou le malheur suivant son bon plaisir. » Voilà les solutions que les Théologiens nous donnent pour nous consoler des maux que Dieu nous fait. Nous leur dirons qu'un Dieu qui serait infiniment bon ne serait point le *maître de ses grâces*, mais serait par sa nature même obligé de les répandre sur ses créatures : nous leur dirons qu'un être vraiment bienfaisant ne se croit pas en droit de s'abstenir de faire du bien ; nous leur dirons qu'un être vraiment généreux ne reprend pas ce qu'il a donné et que tout homme qui le fait dispense de la reconnaissance et n'est pas en droit de se plaindre d'avoir fait des ingrats.

COMMENT concilier la conduite arbitraire et bizarre que les Théologiens prêtent à Dieu, avec la Religion, qui suppose un pacte ou des engagements réciproques entre ce Dieu et les hommes ? Si Dieu ne doit rien à ses créatures, celles-ci de leur côté ne peuvent rien devoir à leur Dieu. Toute Religion est fondée sur le bonheur que les hommes se croient en droit d'attendre de la Divinité qui est supposée leur dire : *aimez-moi ; adorez-moi ; obéissez-moi et je vous rendrai heureux*. Les hommes de leur côté lui disent : *rendez-nous heureux, soyez fidèle à vos promesses et nous vous aimerons, nous vous adorerons, nous obéirons à vos lois*. En négligeant le bonheur de ses créatures, en distribuant ses

saveurs et ses grâces suivant sa fantaisie, en reprenant ses dons, Dieu ne rompt-il pas le pacte qui sert de base à toute Religion ?

CICERON a dit avec raison que *si Dieu ne se rend pas agréable à l'homme, il ne peut être son Dieu*³⁵. La bonté constitue la Divinité : cette bonté ne peut se manifester à l'homme que par les biens qu'il éprouve ; dès qu'il est malheureux, cette bonté disparaît et fait disparaître en même temps la Divinité. Une bonté infinie ne peut être ni limitée, ni partielle, ni exclusive. Si Dieu est infiniment bon, il doit le bonheur à toutes ses créatures ; un seul être malheureux suffirait pour anéantir une bonté sans bornes. Sous un Dieu infiniment bon et puissant, est-il possible de concevoir qu'un seul homme puisse souffrir ? un animal, un ciron qui souffrent fournissent des arguments invincibles contre la Providence divine et ses bontés infinies.

[Pourquoi un Dieu créateur et tout-puissant a-t-il accepté l'enfer ?]

§. 61. SUIVANT les Théologiens, les afflictions et les maux de cette vie sont des châtimens que les hommes coupables s'attirent de la part de la Divinité. Mais pourquoi les hommes sont-ils coupables ? Si Dieu est tout puissant, lui en coûte-t-il plus de dire : que tout en ce monde demeure dans l'ordre, que tous mes sujets soient bons, innocents, fortunés, que de dire : *que tout existe* ? Etait-il plus difficile à ce Dieu de bien faire son ouvrage que de le faire si mal ? Y avait-il plus loin de la non-existence des êtres à leur existence sage et heureuse, que de leur non-existence à leur existence insensée et misérable ?

LA Religion nous parle d'un *enfer*, c'est-à-dire d'un séjour affreux où, nonobstant sa bonté, Dieu réserve des tourmens infinis au plus grand nombre des hommes. Ainsi après avoir rendu les mortels très malheureux en ce monde, la Religion leur fait entrevoir que Dieu pourra bien les rendre encore plus malheureux dans un autre ! On s'en tire en disant que pour lors la bonté de Dieu fera place à sa justice. Mais une bonté qui fait place à la cruauté la plus terrible n'est pas une bonté infinie. D'ailleurs un Dieu qui, après avoir été infiniment bon, devient infiniment méchant, peut-il être regardé comme un être immuable ? Un Dieu rempli d'une fureur implacable est-il un Dieu dans lequel on puisse retrouver l'ombre de la clémence ou de la bonté ?

§. 62. LA justice divine, telle que nos Docteurs la peignent, est sans doute une qualité bien propre à nous faire chérir la Divinité ! d'après les notions de la Théologie moderne, il paraît évident que Dieu n'a créé le plus grand nombre des hommes que dans la vue de les mettre à portée d'encourir des supplices éternels. N'eût-il donc pas été plus conforme à la bonté, à la raison, à l'équité de ne créer que des pierres ou des plantes et de ne point créer des êtres sensibles, que de former des hommes, dont la conduite en ce monde pouvait leur attirer dans l'autre des châtimens sans fin ? Un Dieu assez perfide et malin pour créer un seul homme et pour le laisser ensuite exposé au péril de se damner, ne peut pas être regardé comme un être parfait, mais comme un monstre de déraison, d'injustice, de malice et d'atrocité. Bien loin de composer un Dieu parfait, les Théologiens n'ont formé que le plus imparfait des êtres.

SUIVANT les notions Théologiques, Dieu ressemblerait à un tyran qui, ayant fait crever les yeux au plus grand nombre de ses esclaves, les renfermerait dans un cachot où, pour se donner du passe-temps, il observerait *incognito* leur conduite par une trappe, afin d'avoir occasion de punir cruellement tous ceux qui, en marchant, se seraient heurtés les uns les autres, mais qui récompenserait magnifiquement le petit nombre de ceux à qui il aurait laissé la vue, pour avoir eu l'adresse d'éviter la rencontre de leurs camarades. Telles sont les idées que le dogme de la *prédestination gratuite* nous donne de la Divinité !

³⁵ *Nisi Deus homini placuerit, Deus non erit.*

QUOIQUE les hommes se tuent de nous répéter que leur Dieu est infiniment bon, il est évident qu'au fond ils n'en peuvent rien croire. Comment aimer ce qu'on ne connaît pas ? Comment aimer un être dont l'idée n'est propre qu'à jeter dans l'inquiétude et le trouble ? Comment aimer un être que tout ce qu'on en dit conspire à rendre souverainement haïssable ?

[Il est impossible d'aimer un être aussi cruel que Dieu]

§. 63. BIEN des gens nous font une distinction subtile entre la Religion véritable et la *superstition* ; ils nous disent que celle-ci n'est qu'une crainte lâche et déréglée de la Divinité. Que l'homme vraiment Religieux a de la confiance en son Dieu et l'aime sincèrement, au lieu que le superstitieux ne voit en lui qu'un ennemi, n'a nulle confiance en lui et se le représente comme un tyran ombrageux, cruel, avare de ses bienfaits, prodigue de ses châtiments. Mais au fond toute Religion ne nous donne-t-elle pas ces mêmes idées de Dieu ? En même temps que l'on nous dit que Dieu est infiniment bon, ne nous répète-t-on pas sans cesse qu'il s'irrite très aisément, qu'il n'accorde ses grâces qu'à peu de gens, qu'il châtie avec fureur ceux à qui il ne lui a pas plu de les accorder ?

§. 64. Si l'on prend ses idées de Dieu dans la nature des choses, où nous trouvons un mélange et de biens et de maux, ce Dieu, d'après le bien et le mal que nous éprouverons, doit naturellement nous paraître capricieux, inconstant, tantôt bon, tantôt méchant et par là même, au lieu d'exciter notre amour, il doit faire naître la défiance, la crainte, l'incertitude dans nos cœurs. Il n'y a donc point de différence réelle entre la Religion naturelle et la superstition la plus sombre et la plus servile. Si le Théiste ne voit Dieu que du beau côté, le superstitieux l'envisage du côté le plus hideux. La folie de l'un est gaie, la folie de l'autre est lugubre, mais tous deux sont également en délire.

§. 65. Si je puise mes idées de Dieu dans la Théologie, Dieu ne se montre à moi que sous les traits les plus propres à repousser l'amour. Les dévots, qui nous disent qu'ils aiment sincèrement leur Dieu, sont ou des menteurs ou des fous qui ne voient leur Dieu que de profil. Il est impossible d'aimer un être dont l'idée n'est propre qu'à exciter la terreur, dont les jugements font frémir. Comment envisager sans alarmes un Dieu que l'on suppose assez barbare pour pouvoir nous damner ?

QU'ON ne nous parle point d'une crainte *filiale*, ou d'une crainte respectueuse et mêlée d'amour, que les hommes doivent avoir pour leur Dieu. Un fils ne peut aucunement aimer son père, quand il le sait assez cruel pour lui infliger des tourments recherchés, afin de le punir des moindres fautes qu'il pourrait avoir commises. Nul homme sur la terre ne peut avoir la moindre étincelle d'amour pour un Dieu qui réserve des châtiments, infinis pour la durée et la violence, aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ses enfants.

§. 66. Les inventeurs du dogme de l'éternité des peines de l'enfer ont fait du Dieu, qu'ils disent si bon, le plus détestable des êtres. La cruauté dans les hommes est le dernier terme de la méchanceté ; il n'est point d'âme sensible qui ne soit émue et révoltée au récit seul des tourments qu'éprouve le plus grand des malfaiteurs, mais la cruauté est encore bien plus capable d'indigner, quand on la juge gratuite ou dépourvue de motifs. Les tyrans les plus sanguinaires, les Caligula, les Néron, les Domitien avaient au moins des motifs quelconques pour tourmenter leurs victimes et pour insulter à leurs souffrances ; ces motifs étaient, ou leur propre sûreté, ou la fureur de la vengeance, ou le dessein d'épouvanter par des exemples terribles, ou, peut-être, la vanité de faire parade de leur puissance et le désir de satisfaire une curiosité barbare. Un Dieu peut-il avoir aucun de ces motifs ? En tourmentant les victimes de sa colère, il punirait des êtres qui n'ont pu réellement ni mettre en danger son pouvoir inébranlable, ni troubler sa félicité que rien ne peut altérer. D'un autre côté les supplices de l'autre vie seraient inutiles aux vivants, qui n'en peuvent être les témoins. Ces supplices seraient inutiles aux damnés, puisqu'en enfer on ne se convertit plus et que le temps des miséricordes est passé. D'où il suit que Dieu dans

l'exercice de sa vengeance éternelle n'aurait d'autre but que de s'amuser et d'insulter à la faiblesse de ses créatures.

J'EN appelle au genre humain entier. Est-il dans la nature un homme qui se sente assez cruel pour vouloir de sang-froid tourmenter, je ne dis pas son semblable, mais un être sensible quelconque, sans émolument, sans profit, sans curiosité, sans avoir rien à craindre ? Concluez donc, ô Théologiens ! que, selon vos principes mêmes, votre Dieu est infiniment plus méchant que le plus méchant des hommes.

VOUS me direz, peut-être, que *des offenses infinies méritent des châtiments infinis* ; et moi je vous dirai que l'on n'offense point un Dieu dont le bonheur est infini. Je vous dirai de plus que les offenses des êtres finis ne peuvent être infinies. Je vous dirai qu'un Dieu qui ne veut pas qu'on l'offense ne peut pas consentir à faire durer les offenses de ses créatures pendant l'éternité. Je vous dirai qu'un Dieu infiniment bon ne peut pas être infiniment cruel, ni accorder à ses créatures une durée infinie, uniquement pour se donner le plaisir de les tourmenter sans fin.

IL n'y a que la barbarie la plus sauvage, il n'y a que la plus insigne fourberie, il n'y a que l'ambition la plus aveugle qui ait pu faire imaginer le dogme de l'éternité des peines. S'il existait un Dieu que l'on pût offenser ou blasphémer, il n'y aurait pas sur la terre de plus grands blasphémateurs que ceux qui osent dire que ce Dieu est un tyran assez pervers pour se complaire pendant l'éternité aux tourments inutiles de ses faibles créatures.

§. 67. PRETENDRE que Dieu peut s'offenser des actions des hommes, c'est anéantir toutes les idées que l'on s'efforce d'ailleurs de nous donner de cet être. Dire que l'homme peut troubler l'ordre de l'univers, qu'il peut allumer la foudre dans la main de son Dieu, qu'il peut dérouter ses projets, c'est dire que l'homme est plus fort que son Dieu, qu'il est l'arbitre de sa volonté, qu'il dépend de lui d'altérer sa bonté et de la changer en cruauté. La Théologie ne fait sans cesse que détruire d'une main ce qu'elle bâtit de l'autre ! Si toute Religion est fondée sur un Dieu qui s'irrite et qui s'apaise, toute Religion est fondée sur une contradiction palpable.

TOUTES les Religions s'accordent à nous exalter la sagesse et la puissance infinies de la Divinité, mais dès qu'elles nous exposent sa conduite, nous n'y trouvons qu'imprudence, que défaut de prévoyance, que faiblesse et folie. Dieu, dit-on, a créé le monde pour lui-même et jusqu'ici jamais il n'a pu parvenir à s'y faire convenablement honorer. Dieu a créé les hommes afin d'avoir dans ses états des sujets qui lui rendissent leurs hommages et nous voyons sans cesse les hommes révoltés contre lui !

§. 68. ON ne cesse de nous vanter les perfections divines et, dès que nous en demandons les preuves, on nous montre ses ouvrages dans lesquels on assure que ces perfections sont écrites en caractères ineffaçables. Tous ces ouvrages sont pourtant imparfaits et périssables ; l'homme, que l'on ne cesse de regarder comme le chef d'œuvre, comme l'ouvrage le plus merveilleux de la Divinité, est rempli d'imperfections qui le rendent désagréable aux yeux de l'ouvrier tout puissant qui l'a formé ; cet ouvrage surprenant devient souvent si révoltant et si odieux pour son auteur qu'il se trouve obligé de le jeter au feu. Mais si l'ouvrage le plus rare de la Divinité est imparfait, par où pourrions-nous juger des perfections divines ? Un ouvrage dont l'auteur est lui-même si peu content peut-il nous faire admirer l'habileté de son ouvrier ? L'homme physique est sujet à mille infirmités, à des maux sans nombre, à la mort. L'homme moral est rempli de défauts et cependant on se tue de nous dire qu'il est le plus bel ouvrage du plus parfait des êtres !

§. 69. EN créant des êtres plus parfaits que les hommes, il paraît que Dieu n'a jadis pas mieux réussi, ni donné des preuves plus fortes de sa perfection. Ne voyons-nous pas dans plusieurs Religions que des anges, des esprits purs, se sont révoltés contre leur maître et même ont prétendu le chasser de son Trône ? Dieu s'est proposé le bonheur et des anges et des hommes, et jamais il n'a pu parvenir à

rendre heureux ni les anges ni les hommes : l'orgueil, la malice, les péchés, les imperfections des créatures se sont toujours opposés aux volontés du créateur parfait.

§. 70. TOUTE Religion est visiblement fondée sur le principe que *Dieu propose et l'homme dispose*. Toutes les Théologies du monde nous montrent un combat inégal entre la Divinité d'une part et ses créatures de l'autre. Dieu ne s'en tire jamais à son honneur ; malgré sa toute puissance il ne peut venir à bout de rendre les ouvrages de ses mains tels qu'il voudrait qu'ils fussent. Pour comble d'absurdité, il est une Religion qui prétend que Dieu lui-même est mort pour réparer la race humaine et malgré cette mort les hommes ne sont rien moins que ce que Dieu désirerait !

§. 71. RIEN de plus extravagant que le rôle, qu'en tout pays, la Théologie fait jouer à la Divinité ; si la chose était réelle, on serait forcé de voir en elle le plus capricieux et le plus insensé des êtres. On serait obligé de croire que Dieu n'a fait le monde que pour être le théâtre de ses guerres déshonorantes avec ses créatures ; qu'il n'a créé des anges, des hommes, des démons, des esprits malins que pour se faire des adversaires contre lesquels il pût exercer son pouvoir. Il les rend libres de l'offenser, assez malins pour dérouter ses projets, assez opiniâtres pour ne jamais se rendre ; le tout pour avoir le plaisir de se fâcher, de s'apaiser, de se réconcilier et de réparer le désordre qu'ils ont fait. En formant tout d'un coup ses créatures telles qu'elles devaient être pour lui plaire, que de peines la Divinité ne se serait-elle pas épargnées ! ou du moins que d'embarras n'eût-elle pas sauvés à ses Théologiens !

[« Dieu ne semble occupé qu'à se faire du mal à lui-même. »]

SUIVANT tous les systèmes religieux de la terre, Dieu ne semble occupé qu'à se faire du mal à lui-même : il en use comme ces charlatans qui se font de grandes blessures, pour avoir occasion de montrer au public la bonté de leur onguent. Nous ne voyons pourtant pas que jusqu'ici la Divinité ait encore pu se guérir radicalement du mal qu'elle se fait faire par les hommes.

§. 72. DIEU est l'auteur de tout : cependant on nous assure que le mal ne vient point de Dieu. D'où vient-il donc ? des hommes. Mais qui a fait les hommes ? c'est Dieu. C'est donc de Dieu que vient le mal. S'il n'eût pas fait les hommes tels qu'ils sont, le mal moral ou le péché n'existerait pas dans le monde. C'est donc à Dieu qu'il faut s'en prendre de ce que l'homme est si pervers. Si l'homme a le pouvoir de mal faire ou d'offenser Dieu, nous sommes forcés d'en conclure que Dieu veut être offensé ; que Dieu, qui a fait l'homme, ait résolu que le mal se fît par l'homme ; sans cela l'homme serait un effet contraire à la cause de laquelle il tient son être.

§. 73. L'ON attribue à Dieu la faculté de prévoir, ou de savoir d'avance, tout ce qui doit arriver dans le monde, mais cette prescience ne peut guère tourner à sa gloire ni le mettre à couvert des reproches que les hommes pourraient légitimement lui faire. Si Dieu a la prescience de l'avenir, n'a-t-il pas dû prévoir la chute de ses créatures qu'il avait destinées au bonheur ? S'il a résolu dans ses décrets de permettre cette chute, c'est sans doute parce qu'il a voulu que cette chute eût lieu, sans cela cette chute ne serait point arrivée. Si la prescience divine des péchés de ses créatures avait été nécessaire ou forcée, on pourrait supposer que Dieu a été contraint par sa justice de punir les coupables : mais Dieu, jouissant de la faculté de tout prévoir et de la puissance de tout prédéterminer, ne dépendait-il pas de lui de ne pas s'imposer à lui-même des lois cruelles, ou du moins ne pouvait-il pas se dispenser de créer des êtres qu'il pouvait être dans le cas de punir et de rendre malheureux par un décret subséquent ? Qu'importe que Dieu ait destiné les hommes au bonheur ou au malheur par un décret antérieur, effet de sa prescience, ou par un décret postérieur, effet de sa justice ? L'arrangement de ses décrets change-t-il quelque chose au sort des malheureux ? Ne seront-ils pas également en droit de se plaindre d'un Dieu qui pouvant les laisser dans le néant, les en a pourtant tirés, quoiqu'il prévît très bien que sa justice le forcerait tôt ou tard à les punir ?

§. 74. « L'HOMME, dites-vous, en sortant des mains de Dieu était pur, innocent et bon, mais sa nature s'est corrompue en punition du péché. » Si l'homme a pu pécher, même au sortir des mains de Dieu, sa nature n'était donc pas parfaite ? Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'il péchât et que sa nature se corrompît ? Pourquoi Dieu l'a-t-il laissé séduire, sachant bien qu'il serait trop faible pour résister au tentateur ? Pourquoi Dieu a-t-il créé un *Satan*, un esprit malin, un tentateur ? Pourquoi Dieu, qui voulait tant de bien au genre humain, n'a-t-il pas anéanti une fois pour toutes tant de mauvais génies que leur nature rend ennemis de notre bonheur ? Ou plutôt, pourquoi Dieu a-t-il créé des mauvais génies, dont il devait prévoir les victoires et les influences terribles sur toute la race humaine ? Enfin par quelle fatalité dans toutes les Religions du monde le mauvais principe a-t-il un avantage si marqué sur le bon principe ou sur la Divinité ?

[Le Diable est une invention utile aux prêtres]

§.75. ON raconte un trait de simplicité qui fait honneur au bon cœur d'un Moine Italien. Ce bon homme, prêchant un jour, se crut obligé d'annoncer à son auditoire que, grâce au ciel, à force d'y rêver, il avait enfin découvert un moyen sûr de rendre tous les hommes heureux. « Le Diable, disait-il, ne tente les hommes que pour avoir en enfer des compagnons de son malheur, adressons-nous donc au pape, qui possède les clefs et du paradis et de l'enfer ; engageons-le à prier Dieu, à la tête de toute l'église, de vouloir bien se réconcilier avec le Diable, le reprendre en faveur, le rétablir dans son premier rang, ce qui ne peut manquer de mettre fin à ses projets sinistres contre le genre humain ». Le bon moine ne voyait peut-être pas que le Diable est pour le moins aussi utile que Dieu aux ministres de la Religion ; ceux-ci se trouvent trop bien de leurs brouilleries pour se prêter à un accommodement entre deux ennemis, sur les combats desquels leur existence et leurs revenus sont fondés. Si les hommes cessaient d'être tentés et de pécher, le ministère des prêtres leur deviendrait inutile. Le *Manichéisme* est évidemment le pivot de toutes les religions : mais, par malheur, le diable, inventé pour justifier la Divinité du soupçon de malice, nous prouve à tout moment l'impuissance ou la maladresse de son céleste adversaire.

§. 76. LA nature de l'homme a dû, dit-on, nécessairement se corrompre ; Dieu n'a pu lui communiquer l'*impeccabilité* qui est une portion inaliénable de la perfection divine. Mais si Dieu n'a pu rendre l'homme impeccable, pourquoi s'est-il donné la peine de créer l'homme, dont la nature devait nécessairement se corrompre et qui, conséquemment, devait nécessairement offenser Dieu ? D'un autre côté, si Dieu lui-même n'a pu rendre la nature humaine impeccable, de quel droit punit-il les hommes de n'être point impeccables ? Ce ne peut être que par le droit du plus fort ; mais le droit du plus fort s'appelle violence et la violence ne peut convenir au plus juste des êtres. Dieu serait souverainement injuste s'il punissait les hommes de n'avoir point en partage les perfections divines, ou pour ne pouvoir pas être des Dieux comme lui.

DIEU n'aurait-il pas pu du moins communiquer à tous les hommes la sorte de perfection dont leur nature est susceptible ? Si quelques hommes sont bons, ou se rendent agréables à leur Dieu, pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas fait la même grâce ou donné les mêmes dispositions à tous les êtres de notre espèce ? Pourquoi le nombre des méchants excède-t-il si fort le nombre des gens de bien ? Pourquoi, contre un ami, Dieu trouve-t-il dix mille ennemis dans un monde qu'il ne tenait qu'à lui de peupler d'honnêtes gens ? S'il est vrai que dans le ciel Dieu ait le projet de se former une cour de saints, d'élus ou d'hommes qui auront vécu sur la terre conformément à ses vues, n'eût-il pas eu une cour plus nombreuse, plus brillante, plus honorable pour lui, s'il l'eût composée de tous les hommes à qui, en les créant, il pouvait accorder le degré de bonté nécessaire pour parvenir au bonheur éternel ? Enfin n'était-il pas plus court de ne point tirer l'homme du néant que de le créer pour en faire un être plein de défauts, rebelle à son créateur, perpétuellement exposé à se perdre lui-même par un abus fatal de sa liberté ? Au lieu de créer des hommes, un Dieu parfait n'aurait dû créer que des anges bien dociles et

soumis. Les anges, dit-on, sont libres, quelques-uns d'entre eux ont péché : mais au moins tous n'ont pas péché, tous n'ont point abusé de leur liberté pour se révolter contre leur maître. Dieu n'aurait-il pas pu ne créer que des anges de la bonne espèce ? Si Dieu a créé des anges qui n'ont pas péché, ne pouvait-il pas créer des hommes impeccables ou qui jamais n'abusassent de leur liberté pour mal faire ? Si les élus sont incapables de pécher dans le ciel, Dieu n'aurait-il pas pu faire des hommes impeccables sur la terre ?

[De l'utilité des mystères]

§. 77. ON ne manque pas de nous dire que l'énorme distance qui sépare Dieu et les hommes fait que nécessairement la conduite de ce Dieu est un mystère pour nous et que nous ne pouvons avoir le droit d'interroger notre maître. Cette réponse est-elle donc satisfaisante ? Puisqu'il s'agit, selon vous, de mon bonheur éternel, ne suis-je donc pas en droit d'examiner la conduite de Dieu lui-même ? Ce n'est qu'en vue du bonheur que les hommes en espèrent qu'ils sont soumis à l'empire d'un Dieu. Un despote à qui les hommes ne se soumettraient que par la crainte, un maître que l'on ne peut interroger, un souverain totalement inaccessible ne peut mériter les hommages des êtres intelligents. Si la conduite de Dieu est un mystère pour moi, elle n'est point faite pour moi. L'homme ne peut ni adorer, ni admirer, ni respecter, ni imiter une conduite dans laquelle tout est impossible à concevoir ou dont il ne peut souvent se faire que des idées révoltantes. A moins qu'on ne prétende qu'il faut adorer toutes les choses que l'on est forcé d'ignorer et que tout ce qu'on n'entend pas devient dès lors admirable.

PRETRES ! vous nous criez sans cesse que les desseins de Dieu sont impénétrables ; que *ses voies ne sont pas nos voies, que ses pensées ne sont pas nos pensées*, que c'est une folie de se plaindre de son administration, dont les motifs et les ressorts nous sont entièrement inconnus, qu'il y a de la témérité à taxer ses jugements d'être injustes parce qu'ils sont incompréhensibles pour nous. Mais ne voyez-vous pas qu'en parlant sur ce ton, vous détruisez de vos propres mains tous vos profonds systèmes qui n'ont pour but que de nous expliquer les voies de la Divinité, que vous dites *impénétrables* ? Ces jugements, ces voies et ces desseins, les avez-vous donc pénétrés ? Vous n'osez pas le dire, et quoique vous en raisonnerez sans fin, vous ne les comprenez pas plus que nous. Si par hasard vous connaissez le plan de Dieu que vous nous faites admirer, tandis que bien des gens le trouvent si peu digne d'un être juste, bon, intelligent, raisonnable, ne dites plus que ce plan est *impénétrable*. Si vous l'ignorez comme nous, ayez quelque indulgence pour ceux qui confessent ingénument qu'ils n'y comprennent rien ou qu'ils n'y voient rien de divin. Cessez de persécuter pour des opinions auxquelles vous n'entendez rien vous-mêmes ; cessez de vous déchirer les uns les autres pour des rêves et des conjectures que tout semble contredire. Parlez-nous de choses intelligibles et vraiment utiles pour l'homme et ne nous parlez plus des voies *impénétrables* d'un Dieu sur lesquelles vous ne faites que balbutier et vous contredire.

EN nous parlant sans cesse des profondeurs immenses de la sagesse Divine ; en nous défendant de sonder des abîmes, en nous disant qu'il y a de l'insolence à citer Dieu au tribunal de notre chétive raison, en nous faisant un crime de juger notre maître, les Théologiens ne nous apprennent rien que l'embarras où ils se trouvent quand il s'agit de rendre compte de la conduite d'un Dieu qu'ils ne trouvent merveilleuse que parce qu'ils sont dans l'impossibilité totale d'y rien comprendre eux-mêmes.

[Les plus tristes coups du sort : une preuve de la bonté céleste ?]

§. 78. LE mal physique passe communément pour être la punition du péché. Les calamités, les maladies, les famines, les guerres, les tremblements de terre sont des moyens dont Dieu se sert pour châtier les hommes pervers. Ainsi l'on ne fait pas difficulté d'attribuer ces maux à la sévérité d'un Dieu juste et bon. Cependant ne voyons-nous pas ces fléaux tomber indistinctement sur les bons et sur

les méchants, sur les impies et sur les dévots, sur les innocents et sur les coupables ? Comment veut-on nous faire admirer dans ce procédé la justice et la bonté d'un être dont l'idée paraît si consolante à tant de malheureux ? Il faut sans doute que ces malheureux aient le cerveau troublé par leurs infortunes, puisqu'ils oublient que leur Dieu est l'arbitre des choses, le dispensateur unique des événements de ce monde ; dans ce cas ne serait-ce pas à lui qu'ils devraient s'en prendre des maux dont ils voudraient se consoler entre ses bras ? père infortuné ! tu te consoles dans le sein de la Providence de la perte d'un enfant chéri ou d'une épouse qui faisait ton bonheur ! hélas ! ne vois-tu pas que ton Dieu les a tués ? Ton Dieu t'a rendu misérable et tu veux que ton Dieu te console des coups affreux qu'il t'a portés ?

LES notions fantasques ou surnaturelles de la Théologie ont réussi tellement à renverser dans l'esprit humain les idées les plus simples, les plus claires, les plus naturelles, que les dévots, incapables d'accuser Dieu de malice, s'accoutument à regarder les plus tristes coups du sort comme des preuves indubitables de la bonté céleste. Sont-ils dans l'affliction, on leur ordonne de croire que Dieu les aime, que Dieu les visite, que Dieu veut les éprouver. Ainsi la Religion est parvenue à changer le mal en bien ! un profane disait avec raison : *Si le bon Dieu traite ainsi ceux qu'il aime, je le prie très instamment de ne point songer à moi.*

IL a fallu que les hommes eussent pris des notions bien sinistres et bien cruelles de leur Dieu, qu'ils disent si bon, pour se persuader que les calamités les plus affreuses et les afflictions les plus cuisantes sont des signes de sa faveur ! un génie malfaisant, un démon serait-il donc plus ingénieux à tourmenter ses ennemis que ne l'est quelquefois le Dieu de la bonté, si souvent occupé à faire sentir ses rigueurs à ses plus chers amis ?

§. 79. QUE dirions-nous d'un père qu'on nous assurerait veiller sans relâche à la conservation et au bien-être de ses enfants faibles et sans prévoyance et qui pourtant leur laisserait la liberté d'errer à l'aventure au milieu des rochers, des précipices et des eaux, qui ne les empêcherait que rarement de suivre leurs appétits désordonnés, qui leur permettrait de manier, sans précaution, des armes meurtrières, au risque de s'en blesser grièvement ? Que penserions-nous de ce même père si, au lieu de s'en prendre à lui-même du mal qui serait arrivé à ses pauvres enfants, il les punissait de leurs écarts, de la façon la plus cruelle ? Nous dirions, avec raison, que ce père est un fou qui joint l'injustice à la sottise.

UN Dieu qui punit les fautes qu'il aurait pu empêcher est un être qui manque de sagesse et de bonté et d'équité. Un Dieu prévoyant préviendrait le mal et, par là-même, se verrait dispensé de le punir. Un Dieu bon ne punirait pas des faiblesses qu'il saurait inhérentes à la nature humaine. Un Dieu juste, s'il a fait l'homme, ne punirait pas l'homme de ne l'avoir pas fait assez fort pour résister à ses désirs. Punir la faiblesse, c'est la plus injuste des tyrannies. N'est-ce pas calomnier un Dieu juste que de dire qu'il punit les hommes de leurs fautes, même dans la vie présente ? Comment punirait-il des êtres qu'il ne tiendrait qu'à lui de corriger et qui, tant qu'ils n'ont pas reçu la *grâce*, ne peuvent agir autrement qu'ils ne font.

[Le libre arbitre est une chimère]

SUIVANT les principes des Théologiens eux-mêmes, l'homme, dans son état actuel de corruption, ne peut faire que du mal, puisque sans la grâce divine il n'a jamais la force de faire le bien : or si la nature de l'homme, abandonnée à elle-même, ou destituée des secours divins, le détermine nécessairement au mal ou le rend incapable de faire le bien, que devient le *libre arbitre* de l'homme ? D'après de tels principes, l'homme ne peut ni mériter ni démériter : en récompensant l'homme du bien qu'il fait, Dieu ne ferait que se récompenser lui-même ; en punissant l'homme du mal qu'il fait, Dieu le punirait de ne lui avoir pas donné la grâce, sans laquelle il était dans l'impossibilité de mieux faire.

§. 80. LES Théologiens nous disent et nous répètent que l'homme est libre, tandis que tous leurs principes conspirent à détruire la liberté de l'homme. En voulant justifier la Divinité, ils l'accusent réellement de la plus noire des injustices. Ils supposent que, sans la grâce, l'homme est nécessité à mal faire et ils assurent que Dieu le punira pour ne lui avoir point donné la grâce de faire le bien !

POUR peu qu'on réfléchisse, on sera forcé de reconnaître que l'homme est nécessité dans toutes ses actions et que son libre arbitre est une chimère, même dans le système des Théologiens. Dépend-il de l'homme de naître ou de ne pas naître de tels ou de tels parents ? Dépend-il de l'homme de prendre ou de ne pas prendre les opinions de ses parents et de ses instituteurs ? Si j'étais né de parents idolâtres ou mahométans, eut-il dépendu de moi de devenir Chrétien ? Cependant de graves Docteurs nous assurent qu'un Dieu juste damnera sans pitié tous ceux à qui il n'aura pas fait la grâce de connaître la Religion des Chrétiens !

LA naissance de l'homme ne dépend aucunement de son choix ; on ne lui a pas demandé s'il voulait venir ou ne pas venir au monde. La nature ne l'a pas consulté sur le pays et les parents qu'elle lui a donnés. Ses idées acquises, ses opinions, ses notions, vraies ou fausses, sont des fruits nécessaires de l'éducation qu'il a reçue et dont il n'a point été le maître. Ses passions et ses désirs sont des suites nécessaires du tempérament que la nature lui a donné et des idées qui lui ont été inspirées. Durant tout le cours de sa vie, ses volontés et ses actions sont déterminées par ses liaisons, ses habitudes, ses affaires, ses plaisirs, ses conversations, les pensées qui se présentent involontairement à lui, en un mot, par une foule d'événements et d'accidents qui sont hors de son pouvoir. Incapable de prévoir l'avenir, il ne sait ni ce qu'il voudra, ni ce qu'il fera dans l'instant qui doit suivre immédiatement l'instant où il se trouve. L'homme arrive à sa fin sans que, depuis le moment de sa naissance, jusqu'à celui de sa mort, il ait été libre un instant. L'homme, direz-vous, veut, délibère, choisit, se détermine, et vous en concluez que ses actions sont libres. Il est vrai que l'homme veut, mais il n'est pas maître de sa volonté ou de ses désirs ; il ne peut désirer et vouloir que ce qu'il juge avantageux pour lui-même ; il ne peut pas aimer la douleur, ni détester le plaisir. L'homme, dira-t-on, préfère quelquefois la douleur au plaisir ; mais alors il préfère une douleur passagère dans la vue de se procurer un plaisir plus grand ou plus durable. Dans ce cas, l'idée d'un plus grand bien le détermine nécessairement à se priver d'un bien moins considérable.

CE n'est pas l'amant qui donne à sa maîtresse les traits dont il est enchanté ; il n'est donc pas le maître d'aimer ou de ne pas aimer l'objet de sa tendresse ; il n'est pas le maître de l'imagination ou du tempérament qui le dominant. D'où il suit évidemment que l'homme n'est pas le maître des volontés et des désirs qui s'élèvent dans son âme, indépendamment de lui. Mais l'homme, direz-vous, peut résister à ses désirs, donc il est libre. L'homme résiste à ses désirs lorsque les motifs qui le détournent d'un objet sont plus forts que ceux qui le poussent vers cet objet, mais alors sa résistance est nécessaire. Un homme, qui craint plus le déshonneur ou le supplice qu'il n'a d'amour pour l'argent, résiste nécessairement au désir de s'emparer de l'argent d'un autre.

NE sommes-nous pas libres lorsque nous délibérons ? mais est-on le maître de savoir ou de ne pas savoir, d'être incertain ou assuré ? La délibération est un effet nécessaire de l'incertitude où nous nous trouvons sur les suites de notre action. Dès que nous sommes ou que nous nous croyons assurés de ces suites, nous nous décidons nécessairement et alors nous agissons nécessairement, suivant que nous aurons bien ou mal jugé. Nos jugements, vrais ou faux, ne sont pas libres, ils sont nécessairement déterminés par les idées quelconques que nous avons reçues ou que notre esprit s'est formées.

L'HOMME n'est point libre dans son choix ; il est évidemment nécessité à choisir ce qu'il juge le plus utile ou le plus agréable pour lui-même. Quand il suspend son choix, il n'est pas libre non plus, il est forcé de le suspendre jusqu'à ce qu'il connaisse, ou croie connaître, les qualités des objets qui se présentent à lui, ou jusqu'à ce qu'il ait pesé les conséquences de ses actions. L'homme, direz-vous, se

décide à tout moment pour des actions qu'il sait devoir nuire à lui-même ; l'homme quelquefois se tue, donc il est libre. Je le nie : l'homme est-il le maître de bien ou de mal raisonner ? Sa raison et sa sagesse ne dépendent-elles pas, soit des opinions qu'il s'est faites, soit de la conformation de sa machine ? Comme ni les unes ni l'autre ne dépendent de sa volonté, elles ne peuvent aucunement prouver sa liberté.

« Si je fais la gageure de faire ou de ne pas faire une chose, ne suis-je pas libre ? Ne dépend-il pas de moi de la faire ou de ne pas la faire ? » Non, vous répondrai-je, le désir de gagner la gageure vous déterminera nécessairement à faire ou à ne pas faire la chose en question. Mais si je consens à perdre la gageure ? Alors le désir de me prouver que vous êtes libre sera devenu en vous un motif plus fort que le désir de gagner la gageure et ce motif vous aura nécessairement déterminé à faire ou à ne pas faire la chose dont il s'agissait entre nous.

MAIS, direz-vous, je me sens libre. C'est une illusion que l'on peut comparer à celle de la mouche de la fable qui, placée sur le timon d'une lourde voiture, s'applaudissait de diriger la marche d'un coche qui l'emportait elle-même. L'homme qui se croit libre est une mouche qui croit être le maître de mouvoir la machine de l'univers, tandis qu'il en est lui-même entraîné à son insu.

LE sentiment intime qui nous fait croire que nous sommes libres de faire ou de ne pas faire une chose n'est qu'une pure illusion. Lorsque nous remonterons au principe véritable de nos actions, nous trouverons qu'elles ne sont jamais que des suites nécessaires de nos volontés et de nos désirs, qui jamais ne sont en notre pouvoir. Vous vous croyez libres, parce que vous faites ce que vous voulez ; mais êtes-vous donc libre de vouloir ou de ne pas vouloir, de désirer ou de ne pas désirer ? Vos volontés et vos désirs ne sont-ils pas nécessairement excités par des objets ou par des qualités qui ne dépendent aucunement de vous ?

[Peut-on châtier des êtres qui ne sont pas libres ?]

§. 81. « Si les actions des hommes sont nécessaires, si les hommes ne sont pas libres, de quel droit la société punit-elle les méchants qui l'infestent ? N'est-il pas très injuste de châtier des êtres qui n'ont pu agir autrement qu'ils n'ont fait ? » Si les méchants agissent nécessairement d'après les impulsions de leur méchant naturel, la société, en les punissant, agit de son côté nécessairement par le désir de se conserver. Certains objets produisent nécessairement en nous le sentiment de la douleur, dès lors notre nature nous force de les haïr et nous invite à les écarter de nous. Un Tigre, pressé par la faim, s'élance sur l'homme qu'il veut dévorer ; mais l'homme n'est pas le maître de ne pas craindre le Tigre et cherche nécessairement les moyens de l'exterminer.

§. 82. « Si tout est nécessaire, les erreurs, les opinions et les idées des hommes sont fatales et, dans ce cas, comment ou pourquoi prétendre les réformer ? » Les erreurs des hommes sont des suites nécessaires de leur ignorance : leur ignorance, leur entêtement, leur crédulité sont des suites nécessaires de leur inexpérience, de leur nonchalance, de leur peu de réflexion, de même que le transport au cerveau ou la léthargie sont des effets nécessaires de quelques maladies. La vérité, l'expérience, la réflexion, la raison sont des remèdes propres à guérir l'ignorance, le fanatisme et les folies ; de même que la saignée est propre à calmer le transport au cerveau. Mais, direz-vous, pourquoi la vérité ne produit-elle pas cet effet sur bien des têtes malades ? C'est qu'il est des maladies qui résistent à tous les remèdes ; c'est qu'il est impossible de guérir des malades obstinés qui refusent de prendre les remèdes qu'on leur présente ; c'est que les intérêts de quelques hommes et la sottise des autres s'opposent nécessairement à l'admission de la vérité.

UNE cause ne produit son effet que quand elle n'est point interrompue dans son action par d'autres causes plus fortes, qui pour lors affaiblissent l'action de la première ou la rendent inutile. Il est absolument impossible de faire adopter les meilleurs arguments à des hommes fortement intéressés à

l'erreur, prévenus en sa faveur, qui refusent de réfléchir ; mais il est très nécessaire que la vérité détrompe les âmes honnêtes qui la cherchent de bonne foi. La vérité est une cause, elle produit nécessairement son effet quand son impulsion n'est point interceptée par des causes qui suspendent ses effets.

§. 83. « OTER à l'homme son libre arbitre, c'est, nous dit-on, en faire une pure machine, un automate : sans liberté il n'existera plus en lui ni mérite ni vertu. » Qu'est-ce que le mérite dans l'homme ? C'est une façon d'agir qui le rend estimable aux yeux des êtres de son espèce. Qu'est-ce que la vertu ? c'est une disposition qui nous porte à faire le bien des autres. Que peuvent avoir de méprisable des machines ou des automates capables de produire des effets si désirables ? *Marc-Aurèle* fut un ressort très utile à la vaste machine de l'empire Romain. De quel droit une machine mépriserait-elle une machine dont les ressorts facilitent son propre jeu ? Les gens de bien sont des ressorts qui fécondent la société dans sa tendance vers le bonheur ; les méchants sont des ressorts mal conformés qui troublent l'ordre, la marche, l'harmonie de la société. Si, pour sa propre utilité, la société chérit et récompense les bons, elle hait, méprise et retranche les méchants, comme des ressorts inutiles ou nuisibles.

§. 84. LE monde est un agent nécessaire ; tous les êtres qui le composent sont liés les uns aux autres et ne peuvent agir autrement qu'ils ne font, tant qu'ils sont mus par les mêmes causes et pourvus des mêmes propriétés. Perdent-ils des propriétés ? Ils agiront nécessairement d'une façon différente.

DIEU lui-même, en admettant pour un moment son existence, ne peut point être regardé comme un agent libre ; s'il existait un Dieu, sa façon d'agir serait nécessairement déterminée par les propriétés inhérentes à sa nature, rien ne serait capable d'arrêter ou d'altérer ses volontés. Cela posé, ni nos actions, ni nos prières, ni nos sacrifices ne pourraient suspendre ou changer sa marche invariable et ses desseins immuables ; d'où l'on est forcé de conclure que toute Religion serait parfaitement inutile.

§. 85. Si les Théologiens n'étaient pas sans cesse en contradiction avec eux-mêmes, ils reconnaîtraient que, d'après leurs hypothèses, l'homme ne peut être réputé libre un instant. L'homme n'est-il pas supposé dans une dépendance continuelle de son Dieu ? Est-on libre, quand on n'a pu exister et se conserver sans Dieu et quand on cesse d'exister au gré de sa volonté suprême ? Si Dieu a tiré l'homme du néant, si la conservation de l'homme est une création continuée, si Dieu ne peut un instant perdre de vue sa créature, si tout ce qui lui arrive est une suite de la volonté divine, si l'homme ne peut rien par lui-même, si tous les événements qu'il éprouve sont des effets des décrets divins, s'il ne fait aucun bien sans une grâce d'en haut, comment peut-on prétendre que l'homme jouisse de la liberté pendant un instant de sa durée ? Si Dieu ne le conservait pas, au moment où il pèche, comment l'homme pourrait-il pécher ? Si Dieu le conserve alors, Dieu le force donc d'exister pour pécher.

[[La justice divine engendre injustices et violences](#)]

§. 86. ON ne cesse de comparer la Divinité à un Roi dont la plupart des hommes sont des sujets révoltés et l'on prétend qu'il est en droit de récompenser les sujets qui lui demeurent fidèles et de punir ceux qui se révoltent contre lui. Cette comparaison n'est juste dans aucune de ses parties. Dieu préside à une machine dont il a créé tous les ressorts ; ces ressorts n'agissent qu'en raison de la manière dont Dieu les a formés ; c'est à sa maladresse qu'il doit s'en prendre, si ces ressorts ne contribuent pas à l'harmonie de la machine dans laquelle l'ouvrier a voulu les faire entrer. Dieu est un Roi créateur qui s'est créé de toutes pièces des sujets à lui-même, qui les a formés suivant son bon plaisir, dont les volontés ne peuvent jamais trouver de résistance. Si Dieu dans son empire a des sujets rebelles, c'est que Dieu a résolu d'avoir des sujets rebelles. Si les péchés des hommes troublent l'ordre du monde, c'est que Dieu a voulu que cet ordre fût troublé.

PERSONNE n'ose douter de la justice Divine ; cependant, sous l'empire d'un Dieu juste, on ne trouve que des injustices et des violences. La force décide du sort des nations, l'équité semble bannie de la

terre ; un petit nombre d'hommes se joue impunément du repos, des biens, de la liberté, de la vie de tous les autres. Tout est dans le désordre dans un monde gouverné par un Dieu à qui l'on dit que le désordre déplaît infiniment.

§. 87. QUOIQUE les hommes ne cessent d'admirer la sagesse, la bonté, la justice, le bel ordre de la providence, dans le fait, ils n'en sont jamais satisfaits ; les prières qu'ils adressent continuellement au ciel ne nous montrent-elles pas qu'ils ne sont aucunement satisfaits de l'économie divine ? Prier Dieu pour lui demander un bien, c'est se défier de ses soins vigilants ; prier Dieu pour lui demander de détourner ou de faire cesser un mal, c'est tâcher de mettre obstacle au cours de sa justice ; implorer l'assistance de Dieu dans ses calamités, c'est s'adresser à l'auteur même de ces calamités pour lui représenter qu'en notre faveur il devrait rectifier son plan qui ne s'accorde point avec nos intérêts.

L'OPTIMISTE, ou celui qui trouve que dans ce monde *tout est bien* et qui nous crie sans cesse que nous vivons dans *le meilleur des mondes possibles*, s'il était conséquent, ne devrait jamais prier : bien plus, il ne devrait point attendre un autre monde où l'homme sera plus heureux. Peut-il donc y avoir un meilleur monde que le *meilleur des mondes possibles* ?

QUELQUES Théologiens ont traité les *Optimistes* d'impies pour avoir fait entendre que Dieu n'avait pas pu produire un meilleur monde que celui où nous vivons ; selon ces Docteurs, c'est limiter la puissance divine et lui faire une injure. Mais ces Théologiens ne voient-ils pas qu'il est bien moins outrageant pour Dieu de prétendre qu'il a fait de son mieux en produisant le monde, que de dire que, pouvant en produire un meilleur, il a eu la malice d'en faire un très mauvais ? Si l'Optimiste par son système fait tort à la puissance divine, le Théologien qui le traite d'impie est lui-même un impie qui blesse la bonté divine, sous prétexte de prendre les intérêts de sa toute puissance.

§. 88. LORSQUE nous nous plaignons des maux dont notre monde est le Théâtre, on nous renvoie à l'autre monde ; l'on nous fait entendre que Dieu y réparera toutes les iniquités et les misères qu'il permet pour un temps ici-bas. Cependant, si laissant reposer pour un temps assez long sa justice éternelle, Dieu a pu consentir au mal pendant toute la durée de notre globe actuel, quelle assurance avons-nous que, pendant toute la durée d'un autre globe, la justice divine ne s'endormira pas de même sur les malheurs de ses habitants ?

ON nous console de nos peines en disant que Dieu est patient et que sa justice, quoique souvent très lente, n'en est pas moins certaine. Ne voit-on pas que la patience ne peut pas convenir à un être juste, immuable et tout puissant ? Dieu peut-il donc tolérer l'injustice, même un instant ? Temporiser avec un mal que l'on connaît, annonce soit faiblesse, soit incertitude, soit collusion : souffrir le mal que l'on a le pouvoir d'empêcher, c'est consentir que le mal se commette.

[Un despote ne peut être un Dieu]

§. 89. J'ENTENDS une foule de Docteurs me crier de toutes parts que Dieu est infiniment juste, mais que *sa justice n'est point celle des hommes*. De quelle espèce ou de quelle nature est donc cette justice Divine ? Quelle idée puis-je me former d'une justice qui ressemble si souvent à l'injustice humaine ? N'est-ce pas confondre toutes nos idées du juste et de l'injuste que de nous dire que ce qui est équitable en Dieu est inique dans ses créatures ? Comment prendre pour modèle un être dont les perfections divines sont précisément le rebours des perfections humaines ?

« DIEU, dites-vous, est l'arbitre souverain de nos destinées : son pouvoir suprême, que rien ne peut limiter, le met en droit de faire des ouvrages de ses mains tout ce que bon lui semble ; un ver de terre, tel que l'homme, n'a pas même le droit d'en murmurer. » Ce ton arrogant est visiblement emprunté du langage que tiennent pour l'ordinaire les ministres des tyrans, lorsqu'ils ferment la bouche à ceux qui souffrent de leurs violences ; il ne peut donc être le langage des ministres d'un Dieu dont on vante

l'équité ; il n'est pas fait pour en imposer à un être qui raisonne. Ministres d'un Dieu juste ! je vous dirai donc que la puissance la plus grande ne peut pas conférer à votre Dieu lui-même le droit d'être injuste à l'égard de la plus vile de ses créatures. Un despote n'est point un Dieu. Un Dieu qui s'arroge le droit de faire le mal serait un Tyran ; un Tyran n'est pas un modèle pour les hommes, il doit être un objet exécration à leurs yeux.

N'EST-IL pas bien étrange que pour justifier la Divinité, l'on en fasse à tout moment le plus injuste des êtres ! dès qu'on se plaint de sa conduite, on croit nous réduire au silence en nous alléguant que *Dieu est le maître* ; ce qui signifie que Dieu, étant le plus fort, n'est point asservi aux règles ordinaires. Mais le droit du plus fort est la violation de tous les droits ; il ne peut passer pour un droit qu'aux yeux d'un conquérant sauvage qui, dans l'ivresse de sa fureur, s' imagine pouvoir faire tout ce que bon lui semble des malheureux qu'il a vaincus : ce droit barbare ne peut paraître légitime qu'à des esclaves assez aveugles pour croire que tout est licite à des Tyrans à qui l'on se sent trop faible pour résister.

AU sein même des plus grandes calamités, par une simplicité ridicule, ou plutôt par une contradiction sensible dans les termes, ne voyons-nous pas des dévots s'écrier que *le bon Dieu est le maître*. Ainsi donc, raisonneurs inconséquents, vous croyez de bonne foi que le *bon Dieu* vous envoie la peste, que le *bon Dieu* vous donne la guerre, que le *bon Dieu* est cause de la disette, en un mot, que le *bon Dieu*, sans cesser d'être bon, a la volonté et le droit de vous faire les plus grands maux que vous puissiez éprouver ! Cessez au moins d'appeler *bon* votre Dieu quand il vous fait du mal ; ne dites pas alors qu'il est juste, dites qu'il est le plus fort et qu'il vous est impossible de parer les coups que son caprice vous porte.

Dieu, direz-vous, *ne nous châtie que pour notre plus grand bien*. Mais quel bien réel peut-il donc résulter pour un peuple d'être exterminé par la contagion, égorgé par des guerres, corrompu par les exemples de ses maîtres pervers, écrasé sans relâche sous le sceptre de fer d'une suite de Tyrans impitoyables, anéanti par les fléaux d'un mauvais gouvernement qui, souvent pendant des siècles, fait éprouver aux nations ses effets destructeurs ? *Les yeux de la foi* doivent être d'étranges yeux, si l'on voit par leur moyen des avantages dans les misères les plus affreuses et dans les maux les plus durables, dans les vices et les folies, dont notre espèce se voit si cruellement affligée !

[La bizarrerie particulière du christianisme]

§. 90. QUELLES bizarres idées de la justice divine peuvent donc avoir les Chrétiens à qui l'on dit de croire que leur Dieu, dans la vue de se réconcilier avec le genre humain, coupable à son insu de la faute de ses pères, a fait mourir son propre fils innocent et incapable de pécher ? Que dirions-nous d'un Roi, dont les sujets se seraient révoltés et qui, pour s'apaiser lui-même, ne trouverait d'autre expédient que de faire mourir l'héritier de sa couronne qui n'aurait point trempé dans la rébellion générale ? C'est, dira le Chrétien, par bonté pour ses sujets incapables de satisfaire eux-mêmes à sa justice divine que Dieu a consenti à la mort cruelle de son fils. Mais la bonté d'un père pour des étrangers ne le met pas en droit d'être injuste et barbare pour son fils. Toutes les qualités que la Théologie donne à son Dieu ne font à chaque instant que se détruire les unes les autres : toujours l'exercice de l'une de ses perfections est aux dépens de l'exercice d'une autre.

LE Juif a-t-il des idées plus raisonnables que le Chrétien de la justice divine ? Un Roi par son orgueil allume la colère du ciel ; *Jehovah* fait descendre la peste sur son peuple innocent ; soixante et dix mille sujets sont exterminés pour expier la faute d'un Monarque que la bonté de Dieu a résolu d'épargner !

§. 91. MALGRE les injustices dont toutes les Religions se plaisent à noircir la Divinité, les hommes ne peuvent consentir à l'accuser d'iniquité ; ils craignent que, semblable aux Tyrans de ce monde, la vérité ne l'offense et ne redouble sur eux le poids de sa malice et de sa tyrannie. Ils écoutent donc leurs prêtres qui leur disent que leur Dieu est un père tendre, que ce Dieu est un monarque équitable, dont

l'objet en ce monde est de s'assurer de l'amour, de l'obéissance et du respect de ses sujets, qui ne leur laisse la liberté d'agir que pour leur fournir l'occasion de mériter ses faveurs et d'acquérir un bonheur éternel dont il ne leur est aucunement redevable. A quels signes les hommes peuvent-ils donc reconnaître la tendresse d'un père qui n'a donné le jour au plus grand nombre de ses enfants que pour traîner sur la terre une vie pénible, inquiète et remplie d'amertumes ? Est-il un présent plus funeste que cette prétendue liberté qui, dit-on, met les hommes à portée d'en abuser et par là d'encourir des malheurs éternels !

§. 92. EN appelant les mortels à la vie, à quel jeu cruel et dangereux la Divinité ne les force-t-elle pas de jouer ! Jetés dans le monde sans leur aveu, pourvus d'un tempérament dont ils ne sont point les maîtres, animés par des passions et des désirs inhérents à leur nature, exposés à des pièges qu'ils n'ont pas la force d'éviter, entraînés par des événements qu'ils n'ont pu ni prévoir ni prévenir, les humains malheureux sont obligés de fournir une carrière qui peut les conduire à des supplices horribles pour la violence et la durée.

[Un jeu de dés truqué]

DES voyageurs assurent que dans une contrée d'Asie règne un Sultan rempli de fantaisies et très absolu dans ses volontés les plus bizarres. Par une étrange manie, ce Prince passe son temps assis devant une table sur laquelle sont placées trois dés et un cornet. L'un des bouts de la table est couvert de monceaux d'or destinés à exciter la cupidité des courtisans et des peuples dont le Sultan est entouré. Celui-ci, connaissant le faible de ses sujets, leur tient à peu près ce langage : *Esclaves ! je vous veux du bien. Ma bonté se propose de vous enrichir et de vous rendre tous heureux. Voyez-vous ces trésors ? eh bien ! ils sont à vous, tâchez de les gagner, que chacun à son tour prenne en main ce cornet et ces dés ; quiconque aura le bonheur d'amener rafle de six, sera maître du trésor, mais je vous préviens que celui qui n'aura pas l'avantage d'amener le nombre requis sera précipité pour toujours dans un cachot obscur où ma justice exige qu'on le brûle à petit feu.* Sur ce discours du Monarque, les assistants consternés se regardent les uns les autres : aucun ne veut s'exposer à courir une chance si dangereuse. *Quoi, dit alors le Sultan courroucé, personne ne se présente pour jouer ! oh ! ce n'est pas là mon compte. Ma gloire demande que l'on joue. Vous jouerez donc, je le veux : obéissez sans répliquer.* Il est bon d'observer que les dés du Despote sont tellement préparés que sur cent mille coups, il n'en est qu'un qui porte ; ainsi le monarque généreux a le plaisir de voir sa prison bien garnie et ses richesses rarement emportées. Mortels ! ce Sultan, c'est votre Dieu, ses trésors sont le ciel, son cachot, c'est l'enfer, et vous tenez les dés.

[La Providence et les misères de l'homme]

§. 93. ON nous répète à tout moment que nous devons à la Providence une reconnaissance infinie pour les bienfaits sans nombre dont il lui plaît de nous combler. On nous vante surtout le bonheur d'exister. Mais hélas ! combien est-il de mortels qui soient véritablement satisfaits de leur façon d'exister ? Si la vie nous offre des douceurs, de combien d'amertumes n'est-elle point mêlée ! un seul chagrin cuisant ne suffit-il pas souvent pour empoisonner tout d'un coup la vie la plus paisible et la plus fortunée ! Est-il donc un grand nombre d'hommes qui, si la chose dépendait d'eux, voulussent recommencer au même prix la carrière pénible dans laquelle, sans leur aveu, le destin les a jetés ?

VOUS dites que l'existence seule est un très grand bienfait. Mais cette existence n'est-elle pas continuellement troublée par des chagrins, des craintes, des maladies souvent cruelles et très peu méritées ? Cette existence, menacée de tant de côtés, ne peut-elle pas à chaque instant nous être arrachée ? Quel est celui qui, après avoir vécu pendant quelque temps, ne s'est pas vu privé d'une épouse chérie, d'un enfant bien aimé, d'un ami consolant, dont les pertes viennent sans cesse assaillir sa pensée ? Il est très peu de mortels qui n'aient été forcés de boire dans la coupe de l'infortune ; il en

est très peu qui n'aient souvent désiré de finir. Enfin, il n'a pas dépendu de nous d'exister ou de n'exister pas. L'oiseau aurait-il donc de si grandes obligations à [l'égard de] l'oiseleur, pour l'avoir pris dans ses filets et l'avoir mis dans sa volière, afin de s'en nourrir après s'en être amusé ?

[Les animaux sont-ils si différents de nous ?]

§. 94. NONOBTANT les infirmités, les chagrins, les misères que l'homme est forcé de subir en ce monde, malgré les dangers que son imagination alarmée lui crée dans un autre, il a néanmoins la folie de se croire le favori de son Dieu, l'objet de tous ses soins, le but unique de tous ses travaux. Il s' imagine que l'univers entier est fait pour lui ; il se nomme arrogamment le *Roi de la nature* et se met fort au-dessus des autres animaux. Pauvre mortel ! sur quoi peux-tu fonder tes prétentions hautaines ? C'est, dis-tu, sur ton âme, sur la raison dont tu jouis, sur tes facultés sublimes qui te mettent en état d'exercer un empire absolu sur les êtres qui t'environnent. Mais faible souverain du monde ! es-tu sûr un instant de la durée de ton règne ? Les moindres arômes de la matière, que tu méprises, ne suffisent-ils pas pour t'arracher à ton Trône et pour te priver de la vie ? Enfin le Roi des animaux ne finit-il pas toujours par devenir la pâture des vers ?

TU nous parles de ton âme ! mais sais-tu ce que c'est qu'une âme ? Ne vois-tu pas que cette âme n'est que l'assemblage de tes organes d'où résulte la vie ? Refuserais-tu donc une âme aux autres animaux qui vivent, qui pensent, qui jugent, qui comparent, qui cherchent le plaisir, qui fuient la douleur ainsi que toi et qui souvent ont des organes qui les servent mieux que les tiens ? Tu nous vantes tes facultés intellectuelles ; mais ces facultés, qui te rendent si fier, te rendent-elles plus heureux que les autres créatures ? Fais-tu souvent usage de cette raison, dont tu te glorifies et que la Religion t'ordonne de ne point écouter ? Ces bêtes que tu dédaignes, parce qu'elles sont ou plus faibles, ou moins rusées que toi, sont-elles sujettes aux chagrins, aux peines d'esprit, à mille passions frivoles, à mille besoins imaginaires dont ton cœur est continuellement la proie ? Sont-elles, comme toi, tourmentées par le passé, alarmées sur l'avenir ? Bornées uniquement au présent, ce que tu appelles leur *instinct* et ce que moi j'appelle leur intelligence, ne leur suffit-il pas pour se conserver, se défendre et chercher tous leurs besoins ? Cet instinct, dont tu parles avec mépris, ne les sert-il pas souvent bien mieux que tes facultés merveilleuses ? Leur ignorance paisible ne leur est-elle pas plus avantageuse que ces méditations extravagantes et ces recherches futiles qui te rendent malheureux et pour lesquelles tu pousses le délire jusqu'à massacrer les êtres de ton espèce si noble ? Enfin ces bêtes ont-elles, comme tant de mortels, une imagination troublée qui leur fait craindre, non seulement la mort, mais encore des tourments éternels dont ils la croient suivie ?

AUGUSTE ayant appris qu'Hérode, Roi de Judée, avait fait mourir ses fils s'écria : *il vaut bien mieux être le pourceau d'Hérode que son fils*. On peut en dire autant de l'homme ; cet enfant chéri de la Providence court des risques bien plus grands que tous les autres animaux ; après avoir bien souffert dans ce monde, ne se croit-il pas en danger de souffrir éternellement dans un autre ?

§. 95. QUELLE est la ligne précise de démarcation entre l'homme et les autres animaux, qu'il appelle des brutes ? en quoi diffère-t-il essentiellement des bêtes ? C'est, nous dit-on, par son intelligence, par les facultés de son esprit, par sa raison que l'homme se montre supérieur à tous les autres animaux qui, dans tout ce qu'ils font, n'agissent que par des impulsions physiques auxquelles la raison n'a point de part. Mais enfin les bêtes, ayant des besoins plus bornés que les hommes, se passent très bien de ses facultés intellectuelles qui seraient parfaitement inutiles dans leur façon d'exister. Leur instinct leur suffit, tandis que toutes les facultés de l'homme suffisent à peine pour lui rendre son existence supportable et pour contenter les besoins que son imagination, ses préjugés, ses institutions multiplient pour son tourment.

LA brute n'est point frappée des mêmes objets que l'homme ; elle n'a ni les mêmes besoins, ni les mêmes désirs, ni les mêmes fantaisies ; elle parvient très promptement à sa maturité, tandis que rien n'est plus rare que de voir l'esprit humain jouir pleinement de ses facultés, les exercer librement, en faire un usage convenable pour son propre bonheur.

§. 96. ON nous assure que l'âme humaine est une substance simple ; mais si l'âme est une substance si simple, elle devrait être précisément la même dans tous les individus de l'espèce humaine qui tous devraient avoir les mêmes facultés intellectuelles. Cependant cela n'arrive pas, les hommes diffèrent autant par les qualités de l'esprit que par les traits du visage. Il est dans l'espèce humaine des êtres aussi différents les uns des autres, que l'homme l'est ou d'un cheval ou d'un chien. Quelle conformité ou ressemblance trouvons-nous entre quelques hommes ? Quelle distance infinie n'y a-t-il pas entre le Génie d'un Locke, d'un Newton et celui d'un Paysan, d'un Hottentot, d'un Lapon ?

L'HOMME ne diffère des autres animaux que par la différence de son organisation qui le met à portée de produire des effets dont ils ne sont point capables. La variété que l'on remarque entre les organes des individus de l'espèce humaine suffit pour nous expliquer les différences qui se trouvent entre eux pour les facultés que l'on nomme intellectuelles. Plus ou moins de finesse dans ces organes, de chaleur dans le sang, de promptitude dans les fluides, de souplesse ou de raideur dans les fibres et les nerfs, doivent nécessairement produire les diversités infinies qui se remarquent entre les esprits des hommes. C'est par l'exercice, l'habitude, l'éducation que l'esprit humain se développe et parvient à s'élever au-dessus des êtres qui l'environnent. L'homme sans culture et sans expérience est un être aussi dépourvu de raison et d'industrie que la brute. Un stupide est un homme dont les organes se remuent avec peine, dont le cerveau est difficile à ébranler, dont le sang circule avec peu de rapidité ; un homme d'esprit est celui dont les organes sont souples, qui sent très promptement, dont le cerveau se meut avec célérité ; un savant est un homme dont les organes et le cerveau se sont longtemps exercés sur des objets qui l'occupent.

L'HOMME sans culture, sans expérience, sans raison n'est-il pas plus méprisable et plus digne de haine que les insectes les plus vils ou que les bêtes les plus féroces ? Est-il dans la nature un être plus détestable qu'un Tibère, un Néron, un Caligula ? Ces destructeurs du genre humain connus sous le nom de conquérant ont-ils donc des âmes plus estimables que celles des ours, des Lions et des Panthères ? Est-il au monde des animaux plus détestables que les Tyrans ?

§. 97. LES extravagances humaines font bientôt disparaître aux yeux de la raison la supériorité que, si gratuitement, l'homme s'arroge sur les autres animaux. Combien d'animaux font voir plus de douceur, de réflexion et de raison que l'animal qui se dit raisonnable par excellence ! Est-il, parmi les hommes, si souvent esclaves et opprimés, des sociétés aussi bien constituées que celles des fourmis, des Abeilles ou des Castors ? Vit-on jamais les bêtes féroces de la même espèce se donner rendez-vous dans les plaines pour se déchirer et se détruire sans profit ? Voit-on s'élever entre elles des guerres de Religion ? La cruauté des bêtes contre les autres espèces a pour motif la faim, le besoin de se nourrir ; la cruauté de l'homme contre l'homme n'a pour motif que la vanité de ses maîtres et la folie de ses préjugés impertinents.

LES spéculateurs qui s'imaginent ou qui veulent nous faire croire que tout dans l'univers a été fait pour l'homme sont très embarrassés, quand on leur demande en quoi tant d'animaux malfaisants, qui sans cesse infestent notre séjour, peuvent contribuer au bien-être de l'homme ? Quel avantage connu résulte-t-il pour l'ami des Dieux, d'être mordu par une vipère, piqué par un cousin, dévoré par la vermine, mis en pièces par un tigre etc. ? Tous ces animaux ne raisonnaient-ils pas aussi juste que nos Théologiens s'ils prétendaient que l'homme a été fait pour eux ?

§. 98. Conte Oriental.

A quelque distance de Bagdad, un Derviche, renommé pour sa sainteté, passait des jours tranquilles dans une solitude agréable. Les habitants d'alentour, pour avoir part à ses prières, s'empressaient chaque jour à lui porter des provisions et des présents. Le saint homme ne cessait de rendre grâces à Dieu des bienfaits dont sa Providence le comblait. « O allah ! disait-il, que ta tendresse est ineffable pour tes serviteurs. Qu'ai-je fait pour mériter les biens dont ta libéralité m'accable ? O monarque des cieux ! ô père de la nature ! quelles louanges pourraient dignement célébrer ta munificence et tes soins paternels ! O allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfants des hommes ! » Pénétré de reconnaissance, notre ermite fit le vœu d'entreprendre pour la septième fois le pèlerinage de la Mecque. La guerre qui subsistait alors entre les Persans et les Turcs ne put lui faire différer l'exécution de sa pieuse entreprise. Plein de confiance en Dieu, il se met en voyage ; sous la sauvegarde inviolable d'un habit respecté, il traverse sans obstacle les détachements ennemis. Loin d'être molesté, il reçoit à chaque pas des marques de la vénération des soldats des deux partis. A la fin, accablé de lassitude, il se voit obligé de chercher un asile contre les rayons d'un soleil brûlant ; il le trouve sous l'ombrage frais d'un groupe de palmiers dont un ruisseau limpide arrosait les racines. Dans ce lieu solitaire, dont la paix n'était troublée que par le murmure des eaux et le ramage des oiseaux, l'homme de Dieu rencontra non seulement une retraite enchantée, mais encore un repas délicieux : il n'a qu'à étendre la main pour cueillir des dattes et d'autres fruits agréables, le ruisseau lui fournit le moyen de se désaltérer. Bientôt un gazon vert l'invite à prendre un doux repos ; à son réveil il fait l'ablution sacrée et dans un transport d'allégresse il s'écrie : *O allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfants des hommes !* Bien repu, rafraîchi, plein de force et de gaîté, notre saint poursuit sa route ; elle le conduit quelque temps au travers d'une contrée riante qui n'offre à ses yeux que des coteaux fleuris, des prairies émaillées, des arbres chargés de fruits. Attendri par ce spectacle, il ne cesse d'adorer la main riche et libérale de la Providence qui se montre partout occupée du bonheur de la race humaine. Parvenu un peu plus loin, il trouve quelques montagnes assez rudes à franchir, mais une fois arrivé à leur sommet, un spectacle hideux se présente tout-à-coup à ses regards, son âme en est consternée. Il découvre une vaste plaine, entièrement désolée par le fer et la flamme ; il la mesure des yeux et la voit couverte de plus de cent mille cadavres, restes déplorables d'une bataille sanglante qui depuis peu de jours s'était livrée dans ces lieux. Les aigles, les vautours, les corbeaux et les loups dévoraient à l'envi les corps morts dont la terre était jonchée. Cette vue plonge notre pèlerin dans une sombre rêverie : le ciel par une faveur spéciale, lui avait donné de comprendre le langage des bêtes. Il entendit un loup, gorgé de chair humaine qui, dans l'excès de sa joie, s'écriait : *O allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfants des loups ! ta sagesse prévoyante a soin d'envoyer des vertiges à ces hommes détestables, si dangereux pour nous. Par un effet de ta Providence qui veille sur tes créatures, ces destructeurs de notre espèce s'égorgent les uns les autres et nous fournissent des repas somptueux. O allah que tes bontés sont grandes pour les enfants des loups !*

[Les deux aspects de la nature]

§. 99. UNE imagination enivrée ne voit dans l'univers que les bienfaits du ciel ; un esprit plus calme y trouve et des biens et des maux. J'existe, direz-vous, mais cette existence est-elle toujours un bien ?

– Voyez, nous direz-vous, ce soleil qui vous éclaire, cette terre qui pour vous se couvre de moissons et de verdure, ces fleurs qui s'épanouissent pour amuser vos regards et repâtrer votre odorat, ces arbres qui se courbent sous des fruits délicieux, ces ondes pures qui ne coulent que pour vous désaltérer, ces mers qui embrassent l'univers pour faciliter votre commerce, ces animaux qu'une nature prévoyante reproduit pour votre usage.

– Oui, je vois toutes ces choses et j'en jouis quand je le peux. Mais dans bien des climats, ce soleil si beau est presque toujours voilé pour moi, dans d'autres sa chaleur excessive me tourmente, fait naître des orages, produit des maladies affreuses, dessèche les campagnes ; les prés sont sans verdure, les

arbres sont sans fruits, les moissons sont brûlées, les sources sont tarées ; je ne puis plus subsister qu'avec peine et je gémiss alors des cruautés d'une nature que vous trouvez toujours si bienfaisante. Si ces mers m'amènent des épices, des richesses, des denrées inutiles, ne détruisent-elles pas en foule les mortels assez dupes pour les aller chercher ?

[Pourquoi les bêtes souffrent-elles ?]

LA vanité de l'homme lui persuade qu'il est le centre unique de l'univers. Il se fait un monde et un Dieu pour lui seul, il se croit assez de conséquence pour pouvoir à son gré déranger la nature, mais il raisonne en athée dès qu'il s'agit des autres animaux. Ne s'imagine-t-il pas que les individus des espèces différentes de la sienne sont des automates peu dignes des soins de la Providence universelle et que les bêtes ne peuvent être les objets de sa justice ou de sa bonté ? Les mortels regardent les événements heureux ou malheureux, la santé ou la maladie, la vie et la mort, l'abondance ou la disette comme des récompenses ou des châtements de l'usage ou de l'abus de la liberté qu'ils se sont gratuitement supposée. Raisonnet-ils de même quand il s'agit des bêtes ? Non. Quoiqu'ils les voient sous un Dieu juste, jouir et souffrir, être saines et malades, vivre et mourir comme eux, il ne leur vient pas dans l'esprit de demander par quels crimes ces bêtes ont pu s'attirer la disgrâce de l'arbitre de la nature. Des Philosophes aveuglés par leurs préjugés théologiques, pour se tirer d'embarras, n'ont-ils pas poussé la folie jusqu'à prétendre que les bêtes ne sentaient pas !

LES hommes ne renonceront-ils donc jamais à leurs folles prétentions ? Ne reconnaîtront-ils pas que la nature n'est point faite pour eux ? Ne verront-ils pas que cette nature a mis de l'égalité entre tous les êtres qu'elle produit ? Ne s'apercevront-ils pas que tous les êtres organisés sont également faits pour naître et pour mourir, pour jouir et pour souffrir ? Enfin, au lieu de s'enorgueillir mal à propos de leurs facultés mentales, ne sont-ils pas forcés de convenir que souvent elles les rendent plus malheureux que les bêtes dans lesquelles nous ne trouvons ni les opinions, ni les préjugés, ni les vanités, ni les folies qui décident à tout moment du bien-être de l'homme ?

[L'immortalité de l'âme ? Un « tissu d'absurdités conjecturales »]

§. 100. LA supériorité que les hommes s'arrogent sur les autres animaux est principalement fondée sur l'opinion où ils sont de posséder exclusivement une âme immortelle. Mais, dès qu'on leur demande ce que c'est que cette âme, vous les voyez balbutier. C'est une substance inconnue, c'est une force secrète distinguée de leur corps, c'est un esprit dont ils n'ont nulle idée. Demandez-leur comment cet esprit, qu'ils supposent, comme leur Dieu, totalement privé d'étendue, a pu se combiner avec leurs corps étendus et matériels ? Ils vous diront qu'ils n'en savent rien, que c'est pour eux un mystère, que cette combinaison est l'effet de la toute puissance de Dieu. Voilà les idées nettes que les hommes se forment de la substance cachée ou plutôt imaginaire dont ils ont fait le mobile de toutes leurs actions !

SI l'âme est une substance essentiellement différente du corps et qui ne peut avoir aucuns rapports avec lui, leur union serait, non un mystère, mais une chose impossible. D'ailleurs cette âme, étant d'une essence différente du corps, devrait nécessairement agir d'une façon différente de lui ; cependant nous voyons que les mouvements qu'éprouve le corps se font sentir à cette âme prétendue et que ces deux substances, diverses par leur essence, agissent toujours de concert. Vous nous direz encore que cette harmonie est un mystère ; et moi je vous dirai que je ne vois pas mon âme, que je ne connais et ne sens que mon corps, que c'est ce corps qui sent, qui pense, qui juge, qui souffre et qui jouit et que toutes ses facultés sont des résultats nécessaires de son mécanisme propre ou de son organisation.

§. 101. QUOIQUE les hommes soient dans l'impossibilité de se faire la moindre idée de leur âme, ou de cet esprit prétendu qui les anime, ils se persuadent pourtant que cette âme inconnue est exempte de la mort. Tout leur prouve qu'ils ne sentent, ne pensent, n'acquièrent des idées, ne jouissent et ne

souffrent que par le moyen des sens ou des organes matériels du corps. En supposant même l'existence de cette âme, on ne peut pas refuser de reconnaître qu'elle dépend totalement du corps et subit, conjointement avec lui, toutes les vicissitudes qu'il éprouve lui-même ; et pourtant on s'imagine qu'elle n'a par sa nature rien d'analogue à lui : on veut qu'elle puisse agir et sentir sans le secours de ce corps. En un mot, on prétend que, privée de ce corps et dégagée de ses sens, cette âme pourra vivre, jouir, souffrir, éprouver le bien-être ou sentir des tourments rigoureux. C'est sur un pareil tissu d'absurdités conjecturales que l'on bâtit l'opinion merveilleuse de *l'immortalité de l'âme*.

Si je demande quels motifs on a de supposer que l'âme est immortelle, on me répond aussitôt : c'est que l'homme par sa nature désire d'être immortel ou de vivre toujours. Mais, répliquerai-je, de ce que vous désirez fortement une chose, est-ce assez pour en conclure que ce désir sera rempli ? Par quelle étrange logique ose-t-on décider qu'une chose ne peut manquer d'arriver parce qu'on souhaite ardemment qu'elle arrive ? Les désirs enfantés par l'imagination des hommes sont-ils donc la mesure de la réalité ? Les impies, dites-vous, privés des espérances flatteuses d'une autre vie, désirent d'être anéantis. Eh bien ! ne sont-ils pas autant autorisés à conclure, d'après ce désir, qu'ils seront anéantis, que vous vous prétendez autorisés à conclure que vous existerez toujours parce que vous le désirez ?

§. 102. L'HOMME meurt tout entier. Rien n'est plus évident pour celui qui n'est point en délire. Le corps humain après la mort n'est plus qu'une masse incapable de produire les mouvements, dont l'assemblage constituait la vie ; on n'y voit plus alors ni circulation, ni respiration, ni digestion, ni parole, ni pensée. On prétend que pour lors l'âme s'est séparée du corps. Mais dire que cette âme qu'on ne connaît point est le principe de la vie, c'est ne rien dire, sinon qu'une force inconnue est le principe caché de mouvements imperceptibles. Rien de plus naturel et de plus simple que de croire que l'homme mort ne vit plus, rien de plus extravagant que de croire que l'homme mort est encore en vie.

NOUS rions de la simplicité de quelques Peuples, dont l'usage est d'enterrer des provisions avec les morts, dans l'idée que ces aliments leur seront utiles et nécessaires dans l'autre vie. Est-il donc plus ridicule ou plus absurde de croire que les hommes mangeront après la mort que de s'imaginer qu'ils penseront, qu'ils auront des idées agréables ou fâcheuses, qu'ils jouiront, qu'ils souffriront, qu'ils éprouveront du repentir ou de la joie, lorsque les organes propres à leur porter des sensations ou des idées seront une fois dissous et réduits en poussière ? Dire que les âmes des hommes seront heureuses ou malheureuses après la mort du corps, c'est prétendre que les hommes pourront voir sans yeux, entendre sans oreilles, goûteront sans palais, flaireront sans nez, toucheront sans mains et sans peau. Des nations qui se croient très raisonnables adoptent néanmoins de pareilles idées !

§. 103. LE dogme de l'immortalité de l'âme suppose que l'âme est une substance simple, en un mot, un esprit ; mais je demanderai toujours ce que c'est qu'un esprit. « C'est, dites-vous, une substance privée d'étendue, incorruptible, qui n'a rien de commun avec la matière. » Mais si cela est, comment votre âme naît-elle, s'accroît-elle, se fortifie-t-elle, s'affaiblit-elle, se dérange-t-elle, vieillit-elle dans la même progression que votre corps ?

VOUS nous répondez à toutes ces questions que ce sont des mystères ; mais si ce sont des mystères, vous n'y comprenez rien ? Si vous n'y comprenez rien, comment pouvez-vous décider affirmativement une chose dont vous êtes incapable de vous former aucune idée ? Pour croire ou pour affirmer quelque chose, il faut au moins savoir en quoi consiste ce que l'on croit et ce que l'on affirme. Croire à l'existence de votre âme immatérielle, c'est dire que vous êtes persuadé de l'existence d'une chose dont il vous est impossible de vous former aucune notion véritable : c'est croire à des mots sans pouvoir y attacher aucun sens ; affirmer que la chose est comme vous dites, c'est le comble de la folie ou de la vanité.

[Recherchons dans la nature la solution des problèmes qu'elle nous pose]

§. 104. LES Théologiens ne sont-ils pas d'étranges raisonneurs ? Dès qu'ils ne peuvent deviner les causes naturelles des choses, ils inventent des causes qu'ils nomment *supernaturelles* ; ils imaginent des esprits, des causes occultes, des agents inexplicables, ou plutôt des mots bien plus obscurs que les choses qu'ils s'efforcent d'expliquer. Demeurons dans la nature, quand nous voudrions nous rendre compte des phénomènes de la nature ; ignorons les causes trop déliées pour être saisies par nos organes et soyons persuadés qu'en sortant de la nature, nous ne trouverons jamais la solution des problèmes que la nature nous présente.

DANS l'hypothèse même de la Théologie, c'est-à-dire en supposant un moteur tout puissant de la matière, de quel droit les Théologiens refuseraient-ils à leur Dieu le pouvoir de donner à cette matière la faculté de penser ? Lui serait-il donc plus difficile de créer des combinaisons de matière dont la pensée résultât que des esprits qui pensent ? Au moins, en supposant une matière qui pense, nous aurions quelques notions du sujet de la pensée, ou de ce qui pense en nous, tandis qu'en attribuant la pensée à un être immatériel, il nous est impossible de nous en faire la moindre idée.

§. 105. ON nous objecte que le matérialisme fait de l'homme une pure machine, ce que l'on juge très déshonorant pour toute l'espèce humaine. Mais cette espèce humaine sera-t-elle bien plus honorée quand on dira que l'homme agit par les impulsions secrètes d'un esprit, ou d'un certain *je ne sais quoi* qui sert à l'animer, sans qu'on sache comment ?

IL est aisé de s'apercevoir que la supériorité que l'on donne à *l'esprit* sur la matière, ou à l'âme sur le corps, n'est fondée que sur l'ignorance, où l'on est, de la nature de cette âme, tandis que l'on est plus familiarisé avec la matière ou le corps que l'on s' imagine connaître et dont on croit démêler les ressorts ; mais les mouvements les plus simples de nos corps sont, pour tout homme qui les médite, des énigmes aussi difficiles à deviner que la pensée.

[La familiarité engendre le mépris]

§. 106. L'ESTIME que tant de gens ont pour la substance spirituelle ne paraît avoir pour motif que l'impossibilité où ils se trouvent de la définir d'une façon intelligible. Le mépris que nos métaphysiciens montrent pour la matière ne vient que de ce que la *familiarité engendre le mépris*. Lorsqu'ils nous disent que *l'âme est plus excellente et plus noble que le corps*, ils ne nous disent rien, sinon que ce qu'ils ne connaissent aucunement doit être bien plus beau que ce dont ils ont quelques faibles idées.

[La croyance en l'âme rend-elle plus vertueux ?]

§. 107. ON nous vante sans cesse l'utilité du dogme de l'autre vie : on prétend que quand même ce ne serait qu'une fiction, elle est avantageuse parce qu'elle en impose aux hommes et les conduit à la vertu. Mais est-il bien vrai que ce dogme rende les hommes plus sages et plus vertueux ? Les nations où cette fiction est établie sont-elles donc remarquables par leurs mœurs et leur conduite ? Le monde visible ne l'emporte-t-il pas toujours sur le monde invisible ? Si ceux qui sont chargés d'instruire et de gouverner les hommes avaient eux-mêmes des lumières et des vertus, ils les gouverneraient bien mieux par des réalités que par de vaines chimères ; mais fourbes, ambitieux et corrompus, les législateurs ont partout trouvé plus court d'endormir les nations par des fables que de leur enseigner des vérités, que de développer leur raison, que de les exciter à la vertu par des motifs sensibles et réels, que de les gouverner d'une façon raisonnable.

[L'âme est le fonds de commerce des théologiens]

LES Théologiens ont eu sans doute des raisons pour faire l'âme immatérielle ; ils avaient besoin d'âmes et de chimères pour peupler les régions imaginaires qu'ils ont découvertes dans l'autre vie.

Des âmes matérielles auraient été sujettes, comme tous les corps, à la dissolution : or si les hommes croyaient que tout doit périr avec eux, les géographes de l'autre monde perdraient évidemment le droit de guider leurs âmes vers ce séjour inconnu : ils ne tireraient aucuns profits des espérances dont ils les repaissent et des terreurs dont ils ont soin de les accabler. Si l'avenir n'est d'aucune utilité réelle pour le genre humain, il est au moins de la plus grande utilité pour ceux qui se sont chargés de l'y conduire.

§. 108. « MAIS, dira-t-on, le dogme de l'immortalité de l'âme n'est-il pas consolant pour des êtres qui se trouvent souvent très malheureux ici-bas ? quand ce serait une illusion, n'est-elle pas douce et agréable ? N'est-ce pas un bien pour l'homme de croire qu'il pourra se survivre à lui-même et jouir quelque jour d'un bonheur qui lui est refusé sur la terre ? » Ainsi, pauvres mortels ! vous faites de vos souhaits la mesure de la vérité ? parce que vous désirez de vivre toujours et d'être plus heureux, vous en concluez aussitôt que vous vivrez toujours et que vous serez plus fortunés dans un monde inconnu que dans le monde connu qui souvent ne vous procure que des peines ! Consentez donc à quitter sans regrets ce monde qui cause bien plus de tourments que de plaisirs au plus grand nombre d'entre vous. Résignez-vous à l'ordre du Destin qui veut qu'ainsi que tous les êtres vous ne duriez pas toujours. Mais que deviendrai-je ? me demandes-tu, ô homme ! ce que tu étais il y a quelques millions d'années. Tu étais alors je ne sais quoi ; résous-toi donc à redevenir en un instant ce « je ne sais quoi » que tu étais alors, rentre paisiblement dans la masse universelle dont tu sortis à ton insu sous ta forme actuelle et passe sans murmurer comme tous les êtres qui t'environnent.

ON nous répète sans cesse que les notions religieuses offrent des consolations infinies pour les infortunés. On prétend que l'idée de l'immortalité de l'âme et d'une vie plus heureuse est très propre à élever le cœur de l'homme et à le soutenir au milieu des adversités dont il se voit assailli sur la terre. Le matérialisme au contraire est, dit-on, un système affligeant fait pour dégrader l'homme, qui le met au rang des brutes, qui brise son courage, qui ne lui montre pour toute perspective qu'un anéantissement affreux, capable de le conduire au désespoir et de l'inviter à se donner la mort dès qu'il souffre en ce monde. Le grand art des Théologiens est de souffler et le chaud et le froid, d'affliger et de consoler, de faire peur et de rassurer.

D'APRES les fictions de la Théologie, les régions de l'autre vie sont heureuses et malheureuses. Rien de plus difficile que de se rendre digne du séjour de la félicité, rien de plus facile que d'obtenir une place dans le séjour des tourments que la Divinité prépare aux victimes infortunées de sa fureur éternelle. Ceux qui trouvent l'idée d'une autre vie si flatteuse et si douce ont-ils donc oublié que cette autre vie, selon eux, doit être accompagnée de tourments pour le plus grand nombre des mortels ? L'idée de l'anéantissement total n'est-elle pas infiniment préférable à l'idée d'une existence éternelle accompagnée de douleurs et de *grincements de dents* ? La crainte de n'être pas toujours est-elle plus affligeante que celle de n'avoir pas toujours été ? La crainte de cesser d'être n'est un mal réel que pour l'imagination qui seule enfanta le dogme d'une autre vie.

VOUS dites, ô Docteurs chrétiens ! que l'idée d'une vie plus heureuse est riante : on en convient ; il n'est personne qui ne désire une existence plus agréable et plus solide que celle dont on jouit ici-bas. Mais si le Paradis est séduisant, vous conviendrez aussi que l'enfer est affreux. Le ciel est très difficile et l'enfer très facile à mériter. Ne dites-vous pas qu'une voie *étroite* et pénible conduit aux régions fortunées et qu'une voie large mène aux régions du malheur ? Ne répétez-vous pas à tout instant que *le nombre des élus est très petit et celui des réprouvés très grand* ? Ne faut-il pas, pour se sauver, des grâces que votre Dieu n'accorde qu'à peu de gens ? Eh bien ! je vous dirai que ces idées ne sont aucunement consolantes ; je vous dirai que j'aime mieux être anéanti une bonne fois que de brûler toujours. Je vous dirai que le sort des bêtes me paraît plus désirable que le sort des damnés. Je vous dirai que l'opinion qui me débarrasse de craintes accablantes dans ce monde me paraît plus riante que l'incertitude où me laisse l'opinion d'un Dieu qui, maître de ses grâces, ne les donne qu'à ses favoris

et qui permet que tous les autres se rendent dignes des supplices éternels. Il n'y a que l'enthousiasme ou la folie qui puissent faire préférer un système évident qui rassure à des conjectures improbables, accompagnées d'incertitudes et de craintes désolantes.

[Des préjugés difficiles à combattre]

§. 109. TOUS les principes religieux sont une affaire de pure imagination à laquelle l'expérience et le raisonnement n'eurent jamais aucune part. On trouve beaucoup de difficulté à les combattre, parce que l'imagination, une fois préoccupée de chimères qui l'étonnent ou la remuent, est incapable de raisonner. Celui qui combat la religion et ses fantômes par les armes de la raison ressemble à un homme qui se servirait d'une épée pour tuer des moucheron ; aussitôt que le coup est frappé, les moucheron et les chimères reviennent voltiger et reprennent dans les esprits la place dont on croyait les avoir bannis.

DES qu'on se refuse aux preuves que la Théologie prétend donner de l'existence d'un Dieu, on oppose aux arguments qui la détruisent un *sens intime*, une persuasion profonde, un penchant invincible inhérent à tout homme, qui lui retrace malgré lui l'idée d'un être tout-puissant qu'il ne peut totalement expulser de son esprit et qu'il est forcé de reconnaître, en dépit des raisons les plus fortes qu'on peut lui alléguer. Mais si l'on veut analyser ce *sens intime* auquel on donne tant de poids, on trouvera qu'il n'est que l'effet d'une habitude enracinée qui, faisant fermer les yeux sur les preuves les plus démonstratives, ramène le plus grand nombre des hommes et souvent même les personnes les plus éclairées, aux préjugés de l'enfance. Qu'est-ce que peut ce sens intime ou cette persuasion peu fondée contre l'évidence qui nous démontre que ce qui implique contradiction ne peut point exister ?

[Dieu est une chimère qui rassemble des qualités trop contradictoires pour exister]

ON nous dit très gravement qu'il n'est pas démontré que Dieu n'existe pas. Cependant rien n'est plus démontré, d'après tout ce que les hommes en ont dit jusqu'à présent, que ce Dieu est une chimère dont l'existence est totalement impossible ; vu que rien n'est plus évident et plus démontré qu'un être ne peut rassembler des qualités aussi disparates, aussi contradictoires, aussi inconciliables que celles que toutes les religions de la terre assignent à la Divinité ? Le Dieu du Théologien, ainsi que le Dieu du Théiste, n'est-il pas évidemment une cause incompatible avec les effets qu'on lui attribue ? De quelque façon qu'on s'y prenne, il faut ou inventer un autre Dieu, ou convenir que celui dont, depuis tant de siècles, on entretient les mortels est à la fois très bon et très méchant, très puissant et très faible, immuable et changeant, parfaitement intelligent et parfaitement dépourvu et de raison et de plan et de moyens ; ami de l'ordre et permettant le désordre ; très juste et très injuste ; très habile et très maladroit. Enfin n'est-on pas forcé d'avouer qu'il est impossible de concilier les attributs discordants qu'on entasse sur un être, dont on ne peut dire un seul mot sans tomber aussitôt dans les contradictions les plus palpables ? Que l'on essaie d'attribuer une seule qualité à la Divinité et, sur le champ, ce qu'on en dira se trouvera contredit par les effets que l'on assigne à cette cause.

[La théologie est la science des contradictions]

§. 110. LA Théologie pourrait à juste titre se définir la *science des contradictions*. Toute religion n'est qu'un système imaginé pour concilier des notions inconciliables. A l'aide de l'habitude et de la terreur, on parvient à persister dans les plus grandes absurdités, lors même qu'elles sont le plus clairement exposées. Toutes les religions sont aisées à combattre, mais très difficiles à déraciner. La raison ne peut rien contre l'habitude qui devient, comme on dit, *une seconde nature*. Il est beaucoup de personnes sensées d'ailleurs qui, même après avoir examiné le fondement ruineux de leur croyance, y reviennent encore au mépris des raisons les plus frappantes.

DES qu'on se plaint de ne rien comprendre à la religion, d'y trouver à chaque pas des absurdités qui répugnent, d'y voir des impossibilités, on nous dit que nous ne sommes pas faits pour rien concevoir aux vérités que la religion nous propose ; que la raison s'égare et n'est qu'un guide infidèle, capable de nous conduire à la perdition ; l'on nous assure de plus que *ce qui est folie aux yeux des hommes, est sagesse aux yeux d'un Dieu* à qui rien n'est impossible. Enfin, pour trancher d'un seul mot les difficultés les plus insurmontables que la Théologie nous présente de toutes parts, on en est quitte pour dire que ce sont des *mystères*.

[Un mystère est une absurdité sur laquelle on nous demande de fermer les yeux]

§. 111. QU'EST-CE qu'un mystère ? Si j'examine la chose de près, je découvre bientôt qu'un mystère n'est jamais qu'une contradiction, une absurdité palpable, une impossibilité notoire, sur laquelle les Théologiens veulent obliger les hommes à fermer humblement les yeux. En un mot, un mystère est tout ce que nos guides spirituels ne peuvent point nous expliquer.

IL est avantageux pour les ministres de la religion que les peuples ne comprennent rien à ce qu'ils enseignent. On est dans l'impossibilité d'examiner ce que l'on ne comprend point ; toutes les fois qu'on ne voit goutte, on est forcé de se laisser mener. Si la religion était claire, les prêtres n'auraient pas tant d'affaires ici-bas.

POINT de religion sans mystères. Le mystère est de son essence, une religion dépourvue de mystères serait une contradiction dans les termes. Le Dieu qui sert de fondement à la *religion naturelle*, au *Théisme* ou au *Déisme*, est lui-même le plus grand des mystères pour un esprit qui veut s'en occuper.

§. 112. TOUTES les Religions révélées que l'on voit dans le monde sont remplies de dogmes mystérieux, de principes inintelligibles, de merveilles incroyables, de récits étonnants qui ne semblent imaginés que pour confondre la raison. Toute Religion annonce un Dieu caché, dont l'essence est un mystère ; en conséquence, la conduite qu'on lui prête est aussi difficile à concevoir que l'essence de ce Dieu lui-même. La Divinité n'a jamais parlé que d'une façon énigmatique et mystérieuse dans les Religions si variées qu'elle a fondées en différentes Régions de notre globe : elle ne s'est partout révélée que pour annoncer des mystères, c'est-à-dire pour avertir les mortels qu'elle prétendait qu'ils crussent des contradictions, des impossibilités, des choses auxquelles ils étaient incapables d'attacher aucunes idées certaines.

PLUS une Religion a de mystères, plus elle présente à l'esprit de choses incroyables et plus elle est en droit de plaire à l'imagination des hommes qui y trouve dès lors une pâture continuelle. Plus une Religion est ténébreuse et plus elle paraît divine, c'est-à-dire conforme à la nature d'un être caché dont on n'a point d'idées.

C'EST le propre de l'ignorance de préférer l'inconnu, le caché, le fabuleux, le merveilleux, l'incroyable, le terrible même, à ce qui est clair, simple et vrai. Le vrai ne donne point à l'imagination des secousses aussi vives que la fiction, que d'ailleurs chacun est le maître d'arranger à sa manière. Le vulgaire ne demande pas mieux que d'écouter des fables. Les Prêtres et les Législateurs, en inventant des Religions et en forgeant des mystères, l'ont servi à son gré. Ils se sont attachés par là des enthousiastes, des femmes, des ignorants. Des êtres de cette trempe se paient aisément de raisons qu'ils sont incapables d'examiner : l'amour du simple et du vrai ne se trouve que dans le petit nombre de ceux dont l'imagination est réglée par l'étude et la réflexion.

LES habitants d'un village ne sont jamais plus contents de leur curé que quand il mêle bien du latin dans son sermon. Les ignorants s'imaginent toujours que celui qui leur parle de choses qu'ils ne comprennent pas est un homme très habile. Voilà le vrai principe de la crédulité des peuples et de l'autorité de ceux qui prétendent les guider.

[De l'intérêt à ne pas s'expliquer trop clairement]

§. 113. PARLER aux hommes pour leur annoncer des mystères, c'est donner et retenir ; c'est parler pour n'être point entendu. Celui qui ne parle que par énigmes, ou cherche à s'amuser de l'embarras qu'il cause, ou trouve son intérêt à ne pas s'expliquer trop clairement. Tout secret annonce défiance, impuissance et crainte. Les Princes et leurs ministres font mystère de leurs projets, de peur que leurs ennemis, venant à les pénétrer, ne les fassent échouer. Un Dieu bon peut-il donc s'amuser de l'embarras de ses créatures ? Un Dieu qui jouit d'une puissance à laquelle rien au monde n'est capable de résister peut-il appréhender que ses vues soient traversées ? Quel intérêt aurait-il donc à nous faire débiter des énigmes et des mystères ?

ON nous dit que l'homme, par la faiblesse de sa nature, n'est capable de rien comprendre à l'économie divine qui ne peut être pour lui qu'un tissu de mystères. Dieu ne peut lui dévoiler des secrets, nécessairement au-dessus de sa portée. Dans ce cas, je répondrai toujours que l'homme n'est pas fait pour s'occuper de l'économie divine, que cette économie ne peut aucunement l'intéresser, qu'il n'a nul besoin de mystères qu'il ne saurait entendre ; et partant, qu'une Religion mystérieuse n'est pas plus faite pour lui qu'un discours éloquent n'est fait pour un troupeau de brebis.

[La diversité des religions révélées engendre haine et mépris]

§. 114. LA Divinité s'est révélée d'une façon si peu uniforme dans les diverses contrées de notre globe qu'en matière de religion les hommes se regardent les uns les autres avec les yeux de la haine ou du mépris. Les partisans des différentes sectes se trouvent réciproquement très ridicules et très fous ; les mystères les plus respectés dans une religion sont des objets de risée pour une autre. Dieu, ayant tant fait que de se révéler aux hommes, aurait au moins dû leur parler une même langue à tous et dispenser leur faible esprit de l'embarras de chercher quelle peut être la religion vraiment émanée de lui ou quel est le culte le plus agréable à ses yeux.

UN Dieu universel aurait dû révéler une Religion universelle. Par quelle fatalité se trouve-t-il donc tant de Religions différentes sur la terre ? Quelle est la véritable parmi le grand nombre de celles qui, chacune, prétendent l'être à l'exclusion de toutes les autres ? Il y a tout lieu de croire qu'aucune ne jouit de cet avantage ; la division et les disputes dans les opinions sont les signes indubitables de l'incertitude et de l'obscurité des principes d'où l'on part.

§. 115. Si la Religion était nécessaire à tous les hommes, elle devrait être intelligible pour tous les hommes. Si cette Religion était la chose la plus importante pour eux, la bonté de Dieu semblerait exiger qu'elle fût pour eux de toutes les choses la plus claire, la plus évidente, la plus démontrée. N'est-il donc pas étonnant de voir que cette chose, si essentielle au salut des mortels, est précisément celle qu'ils entendent le moins et sur laquelle depuis tant de siècles leurs Docteurs ont le plus disputé ? Jamais les prêtres d'une même secte ne sont parvenus jusqu'ici à s'accorder entre eux sur la façon d'entendre les volontés d'un Dieu qui a bien voulu se révéler.

LE monde que nous habitons peut être comparé à une place publique dans les différentes parties de laquelle sont répandus plusieurs charlatans qui, chacun, s'efforcent d'attirer les passants en décrivant les remèdes que débitent leurs confrères. Chaque boutique a ses chalands, persuadés que leurs empiriques possèdent seuls les bons remèdes. Malgré l'usage continuel qu'ils en font, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne s'en trouvent pas mieux ou qu'ils sont tout aussi malades que ceux qui courent après les charlatans d'une boutique différente. La dévotion est une maladie de l'imagination contractée dès l'enfance ; le dévot est un hypocondriaque qui ne fait qu'augmenter son mal à force de remèdes. Le sage n'en prend aucun, il suit un bon régime et d'ailleurs il laisse agir la nature,

§. 116. AUX yeux d'un homme sensé, rien ne paraît plus ridicule que les jugements que portent, les uns des autres, les partisans également insensés des différentes Religions dont la terre est peuplée. Un Chrétien trouve que l'*Alcoran*, c'est-à-dire la révélation divine annoncée par Mahomet, n'est qu'un tissu de rêveries impertinentes et d'impostures injurieuses à la Divinité. Le Mahométan de son côté traite le Chrétien d'*idolâtre* et de *chien*. Il ne voit que des absurdités dans sa Religion, il s' imagine être en droit de conquérir son pays et de le forcer, le glaive en main, de recevoir la religion de son Divin Prophète ; il croit surtout que rien n'est plus impie et plus déraisonnable que d'adorer un homme ou de croire la *Trinité*. Le Chrétien Protestant qui, sans scrupule, adore un homme et qui croit fermement le mystère inconcevable de la *Trinité* se moque du Chrétien Catholique parce que celui-ci croit de plus au mystère de la *Transsubstantiation* ; il le traite de fou, d'impie et d'idolâtre parce qu'il se met à genoux pour adorer du pain dans lequel il croit voir le Dieu de l'univers. Les Chrétiens de toutes les sectes s'accordent à regarder comme des sottises les incarnations du Dieu des Indes *Vishnou* ; ils soutiennent que la seule *incarnation* véritable est celle de *Jésus*, fils du Dieu de l'univers et de la femme d'un charpentier. Le Théiste, qui se dit sectateur d'une Religion qu'il suppose être celle de la nature, content d'admettre un Dieu dont il n'a nulle idée, se permet de plaisanter sur tous les autres mystères enseignés par toutes les Religions du monde.

§. 117. UN Théologien fameux n'a-t-il pas reconnu l'absurdité d'admettre un Dieu et de s'arrêter en chemin ? « A nous autres, dit-il, qui croyons par la foi un vrai Dieu, une substance singulière, rien ne doit plus nous coûter. Ce premier mystère, qui n'est pas petit en lui-même, une fois admis, la raison ne doit plus souffrir de violence sur tout le reste. Pour moi, je n'ai pas plus de peine à recevoir un million de choses que je n'entends pas qu'à croire la première vérité qui me passe³⁶. »

EST-IL rien de plus contradictoire, de plus impossible ou de plus mystérieux que la création de la matière par un être immatériel qui, lui-même immuable, opère les changements continuels que nous voyons dans le monde ? Est-il rien de plus incompatible avec toutes les notions du bon sens que de croire qu'un être souverainement bon, sage, équitable et puissant préside à la nature et dirige par lui-même les mouvements d'un monde qui n'est rempli que de folies, de misères, de crimes, de désordres qu'il aurait pu d'un seul mot prévenir, empêcher ou faire disparaître ? En un mot, dès qu'on admet un être aussi contradictoire que le Dieu Théologique, de quel droit refuserait-on d'admettre les fables les plus improbables, les miracles les plus étonnants, les mystères les plus profonds ?

[Le Dieu du théiste n'est pas plus crédible]

§. 118. LE Théiste nous crie : *gardez-vous d'adorer le Dieu farouche et bizarre de la Théologie ; le mien est un être infiniment sage et bon, c'est le père des hommes ; c'est le plus doux des Souverains ; c'est lui qui remplit l'univers de ses bienfaits*. Mais, lui dirai-je, ne voyez-vous pas que tout dément en ce monde les belles qualités que vous donnez à votre Dieu ? Dans la famille nombreuse de ce père si tendre, je n'aperçois que des malheureux. Sous l'empire de ce Souverain si juste, je ne vois que le crime victorieux et la vertu dans la détresse. Parmi ces bienfaits que vous vantez et que votre enthousiasme veut seuls envisager, je vois une foule de maux de toute espèce sur lesquels vous vous obstinez à fermer les yeux. Forcé de reconnaître que votre Dieu si bon, en contradiction avec lui-même, distribue de la même main et le bien et le mal, vous vous trouverez obligé, pour le justifier, de me renvoyer, comme le prêtre, aux régions de l'autre vie. Inventez donc un autre Dieu que [celui de] la Théologie, car le vôtre est aussi contradictoire que le sien. Un Dieu bon qui fait le mal ou qui permet qu'il se fasse, un Dieu rempli d'équité et dans l'empire duquel l'innocence est si souvent opprimée, un Dieu parfait qui ne produit que des ouvrages imparfaits et misérables, un tel Dieu et sa conduite ne sont-ils pas d'aussi grands mystères que celui de l'incarnation ?

³⁶ Voyez *Bibliothèque raisonnée*, tome I, page 84. Ce passage est du R. P. Hardouin de la Société de Jésus.

VOUS rougissiez, dites-vous, pour vos concitoyens, à qui l'on persuade que le Dieu de l'univers a pu se changer en homme et mourir sur une croix dans un coin de l'Asie. Vous trouvez très absurde le mystère ineffable de la Trinité ? Rien ne vous paraît plus ridicule qu'un Dieu qui se change en pain et qui se fait manger chaque jour en mille endroits différents ? Eh bien ! tous ces mystères sont-ils donc plus choquants pour la raison qu'un Dieu vengeur et rémunérateur des actions des hommes ? L'homme, selon vous, est-il libre ou ne l'est-il pas ? Dans l'un ou dans l'autre cas, votre Dieu, s'il a l'ombre de l'équité, ne peut ni le punir ni le récompenser. Si l'homme est libre, c'est Dieu qui l'a fait libre d'agir ou de ne pas agir ; c'est donc Dieu qui est la cause primitive de toutes ses actions : en punissant l'homme de ses fautes, il le punirait d'avoir exécuté ce qu'il lui a donné la liberté de faire. Si l'homme n'est pas libre d'agir autrement qu'il ne fait, Dieu ne serait-il pas le plus injuste des êtres en le punissant des fautes qu'il n'a pu s'empêcher de commettre ?

BIEN des personnes sont vraiment frappées des absurdités de détail dont toutes les Religions du monde sont remplies, mais elles n'ont pas le courage de remonter jusqu'à la source d'où ces absurdités ont dû nécessairement découler. On ne voit pas qu'un Dieu rempli de contradictions, de bizarreries, de qualités incompatibles, en échauffant ou fécondant l'imagination des hommes, n'a pu jamais faire éclore qu'une longue suite de chimères.

[Une erreur largement répandue n'est pas la vérité]

§. 119. On croit fermer la bouche à ceux qui nient l'existence d'un Dieu en leur disant que tous les hommes, dans tous les siècles, dans tous les pays ont reconnu l'empire d'une Divinité quelconque, qu'il n'est point de peuple sur la terre qui n'ait eu la croyance d'un être invisible et puissant, dont il a fait l'objet de son culte et de sa vénération ; enfin qu'il n'est pas de nation, si sauvage qu'on la suppose, qui ne soit persuadée de l'existence de quelque intelligence supérieure à la nature humaine. Mais la croyance de tous les hommes peut-elle changer une erreur en vérité ? Un Philosophe célèbre a dit avec raison : *on ne prescrit point contre la vérité par la tradition générale ou par le consentement unanime de tous les hommes*³⁷. Un autre sage avait dit, avant lui, *qu'une armée de Docteurs ne suffisait pas pour changer la nature de l'erreur et pour en faire une vérité*³⁸.

IL fut un temps où tous les hommes ont cru que le soleil tournait autour de la terre, tandis que celle-ci demeurait immobile au centre de tout le système du monde. Il n'y a guère plus de deux siècles que cette erreur est détruite. Il fut un temps où personne ne voulait croire l'existence des Antipodes et où l'on persécutait ceux qui avaient la témérité de la soutenir ; aujourd'hui nul homme instruit n'ose plus en douter. Tous les peuples du monde, à l'exception pourtant de quelques hommes moins crédules que les autres, croient encore aux sorciers, aux revenants, aux apparitions, aux esprits et nul homme sensé ne s' imagine être obligé d'adopter ces sottises, mais les gens les plus sensés se font une obligation de croire un esprit universel !

[Les traces de la sauvagerie dans les représentations divines]

§. 120. TOUS les Dieux adorés par les hommes ont une origine sauvage. Ils ont été visiblement imaginés par des peuples stupides ou furent présentés par des législateurs ambitieux et rusés à des nations simples et grossières qui n'avaient ni la capacité ni le courage d'examiner mûrement les objets, qu'à force de terreurs, on leur faisait adorer.

EN regardant de près le Dieu que nous voyons encore adoré de nos jours par les nations les plus policées, on est forcé de reconnaître qu'il porte évidemment des traits sauvages. Etre sauvage, c'est ne connaître d'autre droit que la force, c'est être cruel jusqu'à l'excès, c'est ne suivre que son caprice,

³⁷ Bayle.

³⁸ Averroës.

c'est manquer de prévoyance, de prudence et de raison. Peuples qui vous croyez civilisés ! ne reconnaissez-vous pas à cet affreux caractère le Dieu à qui vous prodiguez votre encens ? Les Peintures que l'on vous fait de la Divinité ne sont-elles pas visiblement empruntées de l'humeur implacable, jalouse, vindicative, sanguinaire, capricieuse, inconsidérée de l'homme qui n'a point encore cultivé sa raison ? ô hommes ! vous n'adorez qu'un grand sauvage que vous regardez pourtant comme un modèle à suivre, comme un maître aimable, comme un souverain rempli de perfections !

LES opinions religieuses des hommes de tout pays sont des monuments antiques et durables de l'ignorance, de la crédulité, des terreurs et de la férocité de leurs ancêtres. Tout sauvage est un enfant avide du merveilleux, qui s'en abreuve à longs traits et qui ne raisonne jamais sur ce qu'il trouve propre à remuer son imagination. Son ignorance sur les voies de la nature fait qu'il attribue à des esprits, à des enchantements, à la magie, tout ce qui lui paraît extraordinaire : à ses yeux, ses Prêtres sont des sorciers dans lesquels il suppose un pouvoir tout divin, devant lesquels sa raison confondue s'humilie, dont les oracles sont pour lui des décrets infaillibles qu'il serait dangereux de contredire.

EN matière de Religion les hommes pour la plupart sont demeurés dans leur barbarie primitive. Les Religions modernes ne sont que des folies anciennes, rajeunies ou présentées sous quelque forme nouvelle. Si les anciens sauvages ont adoré des montagnes, des rivières, des serpents, des arbres, des fétiches de toute espèce ; si les sages Egyptiens ont rendu leurs hommages à des crocodiles, à des rats, à des oignons, ne voyons-nous pas des peuples, qui se croient plus sages qu'eux, adorer avec respect du pain dans lequel ils s'imaginent que les enchantements de leurs Prêtres font descendre la Divinité ? Le Dieu-Pain n'est-il pas le *fétiche* de plusieurs nations chrétiennes, aussi peu raisonnables en ce point que les nations les plus sauvages ?

§. 121. LA férocité, la stupidité, la folie de l'homme sauvage se sont de tout temps décelées dans les usages religieux qui furent si souvent ou cruels ou extravagants. Un esprit de barbarie s'est perpétué jusqu'à nous ; il perce dans les religions que suivent les nations les plus policées. Ne voyons-nous pas encore offrir à la Divinité des victimes humaines ? Dans la vue d'apaiser la colère d'un Dieu que l'on suppose toujours aussi féroce, aussi jaloux, aussi vindicatif qu'un sauvage, des lois de sang ne font-elles pas périr dans des supplices recherchés ceux qu'on croit lui déplaire par leur façon de penser ? Les nations modernes, à l'instigation de leurs Prêtres, ont peut-être même renchéri sur la folie atroce des nations les plus barbares ; au moins ne trouvons-nous pas qu'il soit venu dans l'esprit d'aucuns sauvages de tourmenter pour des opinions, de fouiller dans les pensées, d'inquiéter les hommes pour les mouvements invisibles de leurs cerveaux.

QUAND on voit des nations policées et savantes, des Anglais, des Français, des Allemands etc., malgré toutes leurs lumières, continuer à se mettre à genoux devant le Dieu barbare des juifs, c'est-à-dire du peuple le plus stupide, le plus crédule, le plus sauvage, le plus insociable qui fût jamais sur la terre ; quand on voit ces nations éclairées se partager en sectes, se déchirer les unes les autres, se haïr et se mépriser pour les opinions également ridicules qu'elles prennent sur la conduite et les intentions de ce Dieu déraisonnable, quand on voit des personnes habiles s'occuper sottement à méditer les volontés de ce Dieu rempli de caprices et de folies, on est tenté de s'écrier : ô hommes ! vous êtes encore sauvages ! ô hommes ! vous n'êtes que des enfants dès qu'il est question de la Religion.

§. 122. QUICONQUE s'est formé des idées vraies de l'ignorance, de la crédulité, de la négligence et de la sottise du vulgaire tiendra toujours les opinions pour d'autant plus suspectes qu'il les trouvera plus généralement établies. Les hommes, pour la plupart, n'examinent rien ; ils se laissent aveuglément conduire par la coutume et l'autorité. Leurs opinions religieuses sont surtout celles qu'ils ont moins le courage et la capacité d'examiner ; comme ils n'y comprennent rien, ils sont forcés de se taire ou, du moins, ils sont bientôt au bout de leurs raisonnements. Demandez à tout homme du peuple s'il croit en Dieu. Il sera tout surpris que vous puissiez en douter. Demandez-lui ensuite ce qu'il entend par le mot

Dieu, vous le jetterez dans le plus grand embarras ; vous vous apercevrez sur le champ qu'il est incapable d'attacher aucune idée réelle à ce mot qu'il répète sans cesse : il vous dira que Dieu est Dieu et vous trouverez qu'il ne sait ni ce qu'il en pense, ni les motifs qu'il a d'y croire.

Tous les peuples parlent d'un Dieu, mais sont-ils d'accord sur ce Dieu ? non. Eh bien, le partage sur une opinion ne prouve point son évidence, mais est un signe d'incertitude et d'obscurité. Le même homme est-il toujours d'accord avec lui-même dans les notions qu'il s'est faites de son Dieu ? non, cette idée varie avec les vicissitudes que sa machine éprouve : autre signe d'incertitude. Les hommes sont toujours d'accord avec les autres et avec eux-mêmes sur les vérités démontrées ; dans quelque position qu'ils se trouvent, à moins d'être insensés, tous reconnaissent que deux et deux font quatre, que le soleil éclaire, que le tout est plus grand que sa partie, que la justice est un bien, qu'il faut être bienfaisant pour mériter l'affection des hommes, que l'injustice et la cruauté sont incompatibles avec la bonté. S'accordent-ils de même quand ils parlent de Dieu ? tout ce qu'ils en pensent, ou en disent, est aussitôt renversé par les effets qu'ils vont lui attribuer.

DITES à plusieurs peintres de représenter une chimère. Chacun d'eux, s'en formant des idées différentes, la peindra diversement ; vous ne trouverez nulle ressemblance entre les traits que chacun d'eux aura donnés à un portrait dont le modèle n'existe nulle part. Tous les Théologiens du monde, en peignant Dieu, nous peignent-ils autre chose qu'une grande chimère sur les traits de laquelle ils ne sont jamais d'accord entre eux, que chacun arrange à sa manière et qui n'existe que dans son propre cerveau ? Il n'est pas deux individus sur la terre qui aient, ou qui puissent avoir, les mêmes idées de leur Dieu.

[Une croyance moins générale qu'il n'y paraît]

§. 123. PEUT-ETRE serait-il plus vrai de dire que tous les hommes sont ou des Sceptiques ou des Athées que de prétendre qu'ils sont fermement convaincus de l'existence d'un Dieu. Comment être assuré de l'existence d'un être que l'on n'a jamais pu examiner, dont il n'est pas possible de se faire aucune idée permanente, dont les effets divers sur nous-mêmes nous empêchent de porter un jugement invariable, dont la notion ne peut être uniforme dans deux cervelles différentes ? Comment peut-on se dire intimement persuadé de l'existence d'un être à qui l'on est à tout moment forcé d'attribuer une conduite opposée aux idées que l'on avait tâché de s'en former ? Est-il donc possible de croire fermement ce qu'on ne peut concevoir ? Croire ainsi, n'est-ce pas adhérer à l'opinion des autres sans n'en avoir aucune à soi ? Les prêtres règlent la croyance du vulgaire ; mais ces prêtres n'avouent-ils pas eux-mêmes que Dieu est incompréhensible pour eux ? Concluons donc que la conviction pleine et entière de l'existence d'un Dieu n'est pas aussi générale que l'on voudrait l'affirmer.

[Le scepticisme durable est intenable]

ETRE sceptique, c'est manquer des motifs nécessaires pour asseoir un jugement. A la vue des preuves qui semblent établir, et des arguments qui combattent l'existence d'un Dieu, quelques personnes prennent le parti de douter et de suspendre leur assentiment. Mais au fond cette incertitude n'est fondée que sur ce qu'on n'a pas suffisamment examiné. Est-il donc possible de douter de l'évidence ?

Les gens sensés se moquent avec raison d'un pyrrhonisme absolu et même le jugent impossible. Un homme qui douterait de sa propre existence ou de celle du soleil paraîtrait complètement ridicule ou serait soupçonné de raisonner de mauvaise foi. Est-il moins extravagant d'avoir des incertitudes sur la non-existence d'un être évidemment impossible ? Est-il plus absurde de douter de sa propre existence que d'hésiter sur l'impossibilité d'un être dont les qualités se détruisent réciproquement ? Trouve-t-on plus de probabilités pour croire un être spirituel que pour croire à l'existence d'un bâton sans deux

bouts ? La notion d'un être infiniment bon et puissant qui fait ou permet pourtant une infinité de maux, est-elle moins absurde ou moins impossible que celle d'un triangle carré ? Concluons donc que le scepticisme religieux ne peut être l'effet que d'un examen peu réfléchi des principes Théologiques, qui sont dans une contradiction perpétuelle avec les principes les plus clairs et les mieux démontrés.

DOUTER, c'est délibérer sur le jugement que l'on doit porter. Le scepticisme n'est qu'un état d'indécision qui résulte de l'examen superficiel des choses. Est-il possible d'être sceptique en matière de Religion quand on daigne remonter jusqu'à ses principes et regarder de près la notion du Dieu qui lui sert de fondement ? Le doute vient pour l'ordinaire ou de paresse ou de faiblesse ou d'indifférence ou d'incapacité. Douter, pour bien des gens, c'est craindre la peine d'examiner des choses auxquelles on n'attache que fort peu d'intérêt. Cependant la Religion, étant présentée aux hommes comme la chose qui doit avoir pour eux les plus grandes conséquences et dans ce monde et dans l'autre, le scepticisme et le doute à son sujet, ne peuvent être pour l'esprit qu'un état désagréable et ne lui offrent rien moins qu'un *oreiller commode*. Tout homme qui n'a pas le courage de contempler sans prévention le Dieu sur lequel toute Religion se fonde ne peut savoir pour quelle Religion se décider ; il ne sait plus ce qu'il doit croire ou ne pas croire, admettre ou rejeter, espérer ou craindre, en un mot, il ne peut plus prendre son parti sur rien.

L'INDIFFERENCE sur la Religion ne peut pas être confondue avec le scepticisme : cette indifférence est elle-même fondée sur l'assurance où l'on est, ou sur la probabilité que l'on trouve à croire que la Religion n'est pas faite pour intéresser. La persuasion où l'on est qu'une chose que l'on montre comme très importante ne l'est point ou n'est qu'indifférente, suppose un examen suffisant de la chose, sans lequel il serait impossible d'avoir cette persuasion. Ceux qui se donnent pour sceptiques sur les points fondamentaux de la Religion ne sont pour l'ordinaire que des indolents ou des hommes peu capables d'examiner.

§. 124. DANS toutes les contrées de la terre, on nous assure qu'un Dieu s'est révélé. Qu'a-t-il appris aux hommes ? Leur prouve-t-il évidemment qu'il existe ? Leur dit-il où il réside ? Leur enseigne-t-il ce qu'il est ou en quoi son essence consiste ? Leur explique-t-il clairement ses intentions et son plan ? Ce qu'il dit de ce plan s'accorde-t-il avec les effets que nous voyons ? Non sans doute ; il apprend seulement *qu'il est celui qui est*, qu'il est un *Dieu caché*, que ses voies sont ineffables, qu'il entre en fureur dès qu'on a la témérité d'approfondir ses décrets ou de consulter la raison pour juger de lui ou de ses ouvrages.

LA conduite révélée de Dieu répond-elle aux idées magnifiques qu'on voudrait nous donner de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, de sa toute puissance ? nullement : dans toute révélation cette conduite annonce un être partial, capricieux, bon tout au plus pour un peuple qu'il favorise, ennemi de tous les autres ; s'il daigne se montrer à quelques hommes, il a soin de tenir tous les autres dans l'ignorance invincible de ses intentions divines. Toute révélation particulière n'annonce-t-elle pas évidemment en Dieu de l'injustice, de la partialité, de la malignité ?

LES volontés révélées par un Dieu sont-elles capables de frapper par la raison sublime ou la sagesse qu'elles renferment ? Tendent-elles évidemment au bonheur du peuple à qui la Divinité les déclare ? En examinant les volontés divines, je n'y trouve en tout pays que des ordonnances bizarres, des préceptes ridicules, des cérémonies dont on ne devine aucunement le but, des pratiques puériles, une étiquette indigne du Monarque de la nature, des offrandes, des sacrifices, des expiations, utiles à la vérité pour les Ministres du Dieu, mais très onéreuses au reste des citoyens. Je trouve de plus que ces lois ont très souvent pour but de rendre les hommes insociables, dédaigneux, intolérants, querelleurs, injustes, inhumains envers tous ceux qui n'ont point reçu ni les mêmes révélations qu'eux, ni les mêmes ordonnances, ni les mêmes faveurs du ciel.

[Une morale contraire à la nature humaine]

§. 125. LES préceptes de la morale annoncée par la Divinité sont-ils vraiment divins ou supérieurs à ceux que tout homme raisonnable pourrait imaginer ? Ils ne sont divins que parce qu'il est impossible à l'esprit humain d'en démêler l'utilité. Ils font consister la vertu dans un renoncement total à la nature humaine, dans un oubli volontaire de sa raison, dans une sainte haine pour soi. Enfin ces préceptes sublimes nous montrent assez souvent la perfection dans une conduite cruelle pour nous-mêmes et parfaitement inutile aux autres.

QUELQUE Dieu s'est-il montré ? A-t-il lui-même promulgué ses lois ? A-t-il parlé aux hommes de sa propre bouche ? On m'apprend que Dieu ne s'est point montré à tout un peuple, mais qu'il s'est toujours servi de l'organe de quelques personnages favorisés qui se sont chargés du soin d'enseigner et d'expliquer ses intentions aux profanes. Il ne fut jamais permis au peuple d'entrer dans le sanctuaire ; les Ministres des Dieux eurent toujours, seuls, le droit de lui rapporter ce qui s'y passe.

§. 126. SI dans l'économie de toutes les révélations divines je me plains de ne reconnaître ni la sagesse, ni la bonté, ni l'équité d'un Dieu ; si je soupçonne de la fourberie, de l'ambition, des vues d'intérêt dans les grands personnages qui se sont interposés entre le ciel et nous, on m'assure que Dieu a confirmé par des miracles éclatants la mission de ceux qui ont parlé de sa part. Mais n'était-il pas plus simple de se montrer et de s'expliquer par lui-même ? D'un autre côté, si j'ai la curiosité d'examiner ces miracles, je vois que ce sont des récits dépourvus de vraisemblance, rapportés par des gens suspects qui avaient le plus grand intérêt de faire croire à d'autres qu'ils étaient les envoyés du Très-Haut.

[Des témoins suspects]

QUELS témoins nous cite-t-on pour nous engager à croire des miracles incroyables ? L'on en appelle au témoignage de peuples imbéciles qui n'existent plus depuis des milliers d'années et que, quand bien même ils pourraient attester les miracles en question, l'on pourrait soupçonner d'avoir été les dupes de leur propre imagination et de s'être laissé séduire par des prestiges que des imposteurs habiles opéraient à leurs yeux. Mais, direz-vous, ces miracles sont consignés dans des livres qui, par une tradition constante, se sont perpétués jusqu'à nous. Par qui ces livres ont-ils été écrits ? Qui sont les hommes qui les ont transmis et perpétués ? Ce sont ou les mêmes gens qui ont établi les Religions ou ceux qui sont devenus leurs adhérents et leurs ayant-cause. Ainsi donc, en matière de Religion, le témoignage des parties intéressées est irréfutable et ne peut être contesté !

§. 127. DIEU a parlé diversement à chaque peuple du globe que nous habitons. L'indien ne croit pas un mot de ce qu'il a dit au chinois ; le Mahométan regarde comme des fables ce qu'il a dit au Chrétien ; le Juif regarde le Mahométan et le Chrétien comme des corrupteurs sacrilèges de la loi sainte que son Dieu avait donnée à ses pères. Le Chrétien, fier de sa révélation plus moderne, damne également et l'Indien et le Chinois et le Mahométan et le Juif même, dont il tient ses livres saints. Qui a tort ou raison ? Chacun s'écrie, c'est moi ! chacun allègue les mêmes preuves, chacun nous parle de ses Miracles, de ses Devins, de ses Prophètes, de ses Martyrs. L'homme sensé leur répond qu'ils sont tous en délire, que Dieu n'a point parlé, s'il est vrai qu'il soit un esprit qui ne peut avoir ni bouche ni langue ; que le Dieu de l'univers pourrait, sans emprunter l'organe des mortels, inspirer à ses créatures ce qu'il voudrait qu'elles apprissent et que, comme elles ignorent également partout ce qu'elles doivent penser sur Dieu, il est évident que Dieu n'a pas voulu les en instruire.

LES adhérents des différents cultes que l'on voit établis en ce monde s'accusent les uns les autres de superstition et d'impiété. Les Chrétiens ont horreur de la superstition païenne, chinoise, mahométane. Les Catholiques Romains traitent d'impie les Chrétiens Protestants ; ceux-ci déclament sans cesse contre la Superstition Romaine. Ils ont tous raison. Etre impie, c'est avoir des opinions injurieuses

pour le Dieu qu'on adore ; être superstitieux, c'est en avoir des idées fausses. En s'accusant réciproquement de superstition, les différents Religionistes ressemblent à des bossus que se reprocheraient les uns aux autres leur conformation vicieuse.

§. 128. LES oracles que la Divinité a révélés aux nations par ses différents envoyés sont-ils clairs ? hélas ! il n'est pas deux hommes qui les entendent de la même manière. Ceux qui les expliquent aux autres ne sont jamais d'accord entre eux ; pour les éclaircir, on a recours à des interprétations, à des commentaires, à des allégories, à des gloses ; on y découvre un *sens mystique* bien différent du *sens littéral*. Il faut partout des hommes pour débrouiller les volontés d'un Dieu qui n'a pas pu ou voulu s'expliquer clairement à ceux qu'il voulait éclairer. Dieu préfère toujours de se servir de l'organe de quelques hommes que l'on peut soupçonner de s'être trompés eux-mêmes ou d'avoir eu des raisons pour vouloir tromper les autres !

[Les miracles contredisent les lois de la nature... voulues par Dieu]

§. 129. LES fondateurs de toutes les Religions ont communément prouvé leurs missions par des miracles. Mais qu'est-ce qu'un miracle ? C'est une opération directement opposée aux lois de la nature. Mais, selon vous, qui avait fait ces lois ? C'est Dieu. Ainsi votre Dieu, qui selon vous a tout prévu, contrarie les lois que sa sagesse avait imposées à la nature ! Ces lois étaient donc fautives ou, du moins, dans de certaines circonstances elles ne s'accordaient plus avec les vues de ce même Dieu, puisque vous nous apprenez qu'il a cru devoir les suspendre ou les contrarier ?

ON veut nous persuader que des hommes favorisés par le Très-Haut ont reçu de lui le pouvoir de faire des miracles ; mais pour faire un miracle, il faut avoir la faculté de créer de nouvelles causes capables de produire des effets opposés à ceux que les causes ordinaires peuvent opérer. Conçoit-on bien que Dieu puisse donner à des hommes le pouvoir inconcevable de créer ou de tirer des causes du néant ? Est-il croyable qu'un Dieu, qui ne change point, puisse communiquer à des hommes le pouvoir de changer ou de rectifier son plan, pouvoir que, d'après son essence, un être immuable ne peut pas avoir lui-même ? Les miracles, loin de faire beaucoup d'honneur à Dieu, loin de prouver la Divinité d'une Religion, anéantissent évidemment l'idée que l'on nous donne de Dieu, de son immutabilité, de ses attributs incommunicables et même de sa toute-puissance. Comment un Théologien peut-il nous dire qu'un Dieu, qui a dû embrasser tout l'ensemble de son plan, qui n'a pu faire que des lois très parfaites, qui ne peut y rien changer, soit forcé d'employer des miracles pour faire réussir ses projets ou puisse accorder à ses créatures la faculté d'opérer des prodiges pour exécuter ses volontés divines ? Est-il croyable qu'un Dieu ait besoin de l'appui des hommes ? Un être tout-puissant, dont les volontés sont toujours accomplies, un être qui tient dans ses mains les cœurs et les esprits de ses créatures n'a qu'à vouloir pour qu'elles croient tout ce qu'il désire.

§. 130. QUE dirons-nous de quelques Religions qui fondent leur Divinité sur des miracles, qu'elles prennent soin elles-mêmes de nous rendre suspectes ? Comment ajouter foi aux miracles rapportés dans les livres sacrés des Chrétiens, où Dieu se vante lui-même d'endurcir les cœurs, d'aveugler ceux qu'il veut perdre, où ce Dieu permet aux esprits malins et aux magiciens de faire des miracles aussi grands que ceux de ses serviteurs, ; où l'on prédit que *l'antéchrist* aura le pouvoir d'opérer des prodiges capables d'ébranler la foi des élus mêmes ? Cela posé, à quels signes reconnaître si Dieu nous veut instruire ou veut nous tendre un piège ? Comment distinguer si les merveilles que nous voyons viennent de Dieu ou du Démon ?

PASCAL, pour nous tirer d'embarras, nous dit très gravement qu'il faut juger la Doctrine par les miracles et les miracles par la Doctrine ; que la Doctrine discerne les miracles et les miracles discernent la doctrine. S'il existe un cercle vicieux et ridicule, c'est, sans doute, dans ce beau raisonnement d'un des plus grands défenseurs de la Religion Chrétienne. Quelle est la Religion dans ce monde qui ne se

vante pas de posséder la doctrine la plus admirable et qui ne rapporte pas un grand nombre de miracles pour l'appuyer ?

UN miracle est-il capable d'anéantir l'évidence d'une vérité démontrée ? Quand un homme aurait le secret de guérir tous les Malades, de redresser tous les boiteux, de ressusciter tous les morts d'une ville, de s'élever dans les airs, d'arrêter le cours du soleil et de la Lune, pourra-t-il me convaincre par-là que deux et deux ne font point quatre, qu'un fait trois et que trois ne font qu'un ? Qu'un Dieu qui remplit l'univers de son immensité a pu se renfermer dans le corps d'un juif, que l'éternel peut mourir comme un homme, qu'un Dieu, que l'on dit immuable, prévoyant et sensé, a pu changer d'avis sur sa Religion et réformer son propre ouvrage par une révélation nouvelle ?

§. 131. SUIVANT les principes mêmes de la Théologie soit naturelle soit révélée, toute révélation nouvelle devrait passer pour fausse, tout changement dans une Religion émanée de la Divinité devrait être réputé une impiété, un blasphème. Toute réforme ne suppose-t-elle pas que Dieu n'a pas su du premier coup donner à sa Religion ni la solidité ni la perfection requise ? Dire que Dieu, en donnant une première loi, s'est accommodé aux idées grossières du peuple qu'il voulait éclairer, c'est prétendre que Dieu n'a ni pu, ni voulu rendre le peuple qu'il éclairait alors aussi raisonnable qu'il devait être pour lui plaire.

LE Christianisme est une impiété, s'il est vrai que le Judaïsme ait jamais été une religion réellement émanée d'un Dieu saint, immuable, tout-puissant et prévoyant. La Religion du Christ suppose, soit des défauts dans la loi que Dieu lui-même avait donnée par Moïse, soit de l'impuissance ou de la malice dans ce Dieu qui n'a pas pu ou voulu rendre les juifs tels qu'il fallait qu'ils fussent à son gré. Toutes les Religions nouvelles ou réformes de religions anciennes sont évidemment fondées sur l'impuissance, sur l'inconstance, sur l'imprudence, sur la malice de la Divinité.

[Pourquoi des missionnaires, élus du vrai Dieu, seraient-ils persécutés ?]

§. 132. Si l'histoire m'apprend que les premiers Apôtres, fondateurs ou réformateurs de religions ont fait de grands miracles, l'histoire m'apprend aussi que ces Apôtres réformateurs et leurs adhérents ont été communément honnis, persécutés et mis à mort comme des perturbateurs du repos des nations. Je suis donc tenté de croire qu'ils n'ont pas fait les miracles qu'on leur attribue ; en effet ces miracles auraient dû leur faire des partisans en grand nombre parmi ceux qui les voyaient, qui auraient dû empêcher que les opérateurs ne fussent maltraités. Mon incrédulité redouble si l'on me dit que les faiseurs de miracles ont été cruellement tourmentés ou suppliciés. Comment croire que des Missionnaires, protégés par un Dieu et revêtus de sa puissance divine, jouissant du don des miracles, n'aient pu opérer le miracle si simple de se soustraire à la cruauté de leurs persécuteurs ?

ON a l'art de tirer des persécutions elles-mêmes une preuve convaincante en faveur de la Religion de ceux qui les ont éprouvées : mais une religion qui se vante d'avoir coûté la vie à beaucoup de Martyrs et qui nous apprend que ses fondateurs ont souffert, pour l'étendre, des supplices inouïs, ne peut être la Religion d'un Dieu bienfaisant, équitable et tout-puissant. Un Dieu bon ne permettrait pas que des hommes, chargés d'annoncer ses volontés, fussent maltraités. Un Dieu tout-puissant, voulant fonder une Religion, se servirait de voies plus simples et moins funestes aux plus fidèles de ses serviteurs. Dire que Dieu a voulu que sa Religion fut scellée par le sang, c'est dire que ce Dieu est faible, injuste, ingrat et sanguinaire et qu'il sacrifie indignement ses envoyés aux vues de son ambition.

[Le fanatisme religieux peut être plus fort que la vie]

§. 133. MOURIR pour une religion ne prouve pas qu'une religion soit véritable ou divine ; cela prouve tout au plus qu'on la suppose telle. Un enthousiaste, en mourant, ne prouve rien, sinon que le

fanatisme religieux est souvent plus fort que l'amour pour la vie. Un imposteur peut quelquefois mourir avec courage ; il fait alors, comme on dit, de *nécessité vertu*.

ON est souvent et surpris et touché à la vue du courage généreux et du zèle désintéressé qui a porté des missionnaires à prêcher leur doctrine, au risque même d'éprouver les traitements les plus rigoureux. On tire de cet amour pour le salut des hommes des inductions favorables à la religion qu'ils ont annoncée. Mais, au fond, ce désintéressement n'est qu'apparent. Qui ne risque rien n'a rien : un missionnaire veut tenter fortune, à l'aide de sa doctrine ; il sait que s'il a le bonheur de débiter sa denrée, il deviendra le maître absolu de ceux qui le prendront pour guide ; il est sûr de devenir l'objet de leurs soins, de leurs respects, de leur vénération ; il a tout lieu de croire qu'il ne manquera de rien. Tels sont les vrais motifs qui allument le zèle et la charité de tant de prédicateurs et de missionnaires que l'on voit courir le monde.

MOURIR pour une opinion ne prouve pas plus la vérité ou la bonté de cette opinion que mourir dans une bataille ne prouve le bon droit du Prince aux intérêts duquel tant de gens ont la folie de s'immoler. Le courage d'un martyr enivré de l'idée du Paradis n'a rien de plus surnaturel que le courage d'un homme de guerre, enivré de l'idée de la gloire ou retenu par la crainte du déshonneur. Quelle différence trouve-t-on entre un Iroquois qui chante tandis qu'on le brûle à petit feu et le Martyr St Laurent qui, sur le gril, insulte son Tyran ?

LES prédicateurs d'une doctrine nouvelle succombent parce qu'ils ne sont pas les plus forts, les Apôtres font communément un métier périlleux dont ils prévoient d'avance les conséquences : leur mort courageuse ne prouve pas plus la vérité de leurs principes, ni leur propre sincérité, que la mort violente d'un ambitieux ou d'un brigand ne prouve qu'ils ont eu raison de troubler la Société ou qu'ils se sont crus autorisés à le faire. Le métier de missionnaire fut toujours flatteur pour l'ambition et commode pour subsister aux dépens du vulgaire ; ces avantages ont pu suffire pour faire oublier les dangers qui l'entourent.

[Pour être l'ami de Dieu, il faut être ennemi de la raison et du bon sens]

§. 134. VOUS nous dites, ô Théologiens ! que *ce qui est folie aux yeux des hommes est sagesse devant un Dieu qui se plaît à confondre la sagesse des sages*. Mais ne prétendez-vous pas que la sagesse humaine est un présent du ciel ? En nous disant que cette sagesse déplaît à Dieu, n'est que folie à ses yeux et qu'il veut la confondre, vous nous annoncez que votre Dieu n'est l'ami que des gens sans lumières et qu'il fait aux gens sensés un funeste présent dont ce tyran perfide se promet de les punir cruellement un jour. N'est-il pas bien étrange que l'on ne puisse être l'ami de votre Dieu qu'en se déclarant ennemi de la raison et du bon sens !

§. 135. LA foi, suivant les Théologiens, est *un consentement inévident*. D'où il suit que la Religion exige que l'on croie fermement des choses non évidentes et des propositions souvent très peu probables ou très contraires à la raison. Mais récuser la raison pour juge de la foi n'est-ce pas avouer que la raison ne peut s'accommoder de la foi ? Puisque les Ministres de la Religion ont pris le parti de bannir la raison, il faut qu'ils aient senti l'impossibilité de concilier cette raison avec la foi, qui n'est visiblement qu'une soumission aveugle à ses Prêtres, dont l'autorité dans bien des têtes paraît d'un plus grand poids que l'évidence même et préférable au témoignage des sens.

« IMMOLEZ votre raison, renoncez à l'expérience, défiez-vous du témoignage de vos sens, soumettez-vous sans examen à ce que nous vous annonçons au nom du ciel. » Tel est le langage uniforme de tous les Prêtres du monde : ils ne sont d'accord sur aucun point, sinon sur la nécessité de ne jamais raisonner quand il s'agit des principes qu'ils nous présentent comme les plus importants à notre félicité !

Je n'immolerai point ma raison, parce que cette raison seule peut me faire distinguer le bien du mal, le vrai du faux. Si, comme vous le prétendez, ma raison vient de Dieu, je ne croirai jamais qu'un Dieu, que vous dites si bon, ne m'ait donné la raison que pour me tendre un piège, afin de me conduire à la perdition. Prêtres ! en décriant la raison, ne voyez-vous pas que vous calomniez votre Dieu dont vous nous assurez que cette raison est un don ?

Je ne renoncerai point à l'expérience, parce qu'elle est un guide bien plus sûr que l'imagination ou que l'autorité des guides qu'on voudrait me donner. Cette expérience m'apprend que l'enthousiasme et l'intérêt peuvent les aveugler et les égarer eux-mêmes et que l'autorité de l'expérience doit être d'un tout autre poids sur mon esprit que le témoignage suspect de beaucoup d'hommes que je connais ou très capables de se tromper ou très intéressés à tromper les autres.

[Il faut effectivement se défier de ses sens]

Je me défierai de mes sens, parce que je n'ignore pas qu'ils peuvent quelquefois m'induire en erreur, mais d'un autre côté je sais qu'ils ne me tromperont pas toujours. Je sais très bien que l'œil me montre le soleil beaucoup plus petit qu'il n'est réellement ; mais l'expérience, qui n'est que l'application répétée des sens, m'apprend que les objets paraissent constamment diminuer en raison de leur distance ; c'est ainsi que je parviens à m'assurer que le soleil est bien plus grand que le globe de la terre ; c'est ainsi que mes sens suffisent pour rectifier les jugements précipités que mes sens m'avaient fait porter.

EN m'avertissant de me défier du témoignage de mes sens, l'on anéantit pour moi les preuves de toute Religion. Si les hommes peuvent être les dupes de leur imagination et si leurs sens sont trompeurs, comment veut-on que je croie aux miracles qui ont frappé les sens trompeurs de nos Ancêtres ? Si mes sens sont des guides infidèles, l'on m'apprend que je ne devrais pas ajouter foi même aux miracles que je verrais s'opérer sous mes yeux.

§. 136. VOUS me répétez sans cesse que *les vérités de la religion sont au-dessus de la raison*. Mais ne convenez-vous pas, dès lors, que ces vérités ne sont point faites pour des êtres raisonnables ? Prétendre que la raison peut nous tromper, c'est nous dire que la vérité peut être fausse, que l'utile peut nous être nuisible. La raison est-elle autre chose que la connaissance de l'utile et du vrai ? D'ailleurs, comme nous n'avons pour nous conduire en cette vie que notre raison plus ou moins exercée, que notre raison telle qu'elle est et nos sens tels qu'ils sont, dire que la raison est un guide infidèle et que nos sens sont trompeurs, c'est nous dire que nos erreurs sont nécessaires, que notre ignorance est invincible et que sans une injustice extrême Dieu ne peut nous punir d'avoir suivi les seuls guides qu'il ait voulu nous donner.

[Etre obligé de croire en renonçant à la raison est une assertion ridicule]

PRETENDRE que nous sommes obligés de croire des choses qui sont au-dessus de notre raison, c'est une assertion aussi ridicule que de dire que Dieu exige que sans ailes nous nous élevions dans les airs. Assurer qu'il est des objets sur lesquels il n'est pas permis de consulter sa raison, c'est nous dire que dans l'affaire la plus intéressante pour nous, il ne faut consulter que l'imagination ou qu'il est à propos de n'agir qu'au hasard.

NOS Docteurs nous disent que nous devons sacrifier notre raison à Dieu. Mais quels motifs pouvons-nous avoir de sacrifier notre raison à un être qui ne nous fait que des présents inutiles, dont il ne prétend pas que nous fassions usage ? Quelle confiance pouvons-nous prendre dans un Dieu qui, suivant nos Docteurs eux-mêmes, est assez malin pour endurcir les cœurs, pour frapper d'aveuglement, pour nous tendre des pièges, pour nous *induire en tentation* ? Enfin quelle confiance

pouvons-nous prendre dans les Ministres de ce Dieu qui, pour nous guider plus commodément, nous ordonnent de tenir les yeux fermés ?

§. 137. LES hommes se persuadent que la Religion est la chose du monde la plus sérieuse pour eux, tandis que c'est la chose qu'ils se permettent le moins d'examiner par eux-mêmes. S'agit-il de l'acquisition d'une charge, d'une terre ou d'une maison, d'un placement d'argent, d'une transaction ou d'un contrat quelconque ? Vous voyez chacun examiner tout avec soin, prendre les précautions les plus grandes, peser tous les mots d'un écrit, se mettre en garde contre toute surprise. Il n'en est pas de même pour la Religion ; chacun la prend au hasard et la croit sur parole, sans se donner la peine de rien examiner.

DEUX causes semblent concourir pour entretenir dans les hommes la négligence et l'incurie qu'ils montrent lorsqu'il s'agit d'examiner leurs opinions religieuses. La première, c'est le désespoir de percer l'obscurité nécessaire dont toute Religion est entourée, même dans ses premiers principes : elle n'est propre qu'à rebuter des esprits paresseux qui, n'y voyant qu'un chaos, la jugent impossible à démêler. La seconde, c'est que chacun se promet bien de ne point se laisser trop gêner par les préceptes sévères, que tout le monde admire dans la Théorie et que très peu de personnes s'embarrassent de pratiquer à la rigueur. Bien des gens ont leur Religion comme de vieux titres de famille, que jamais ils ne se sont donné la peine d'éplucher, mais qu'ils mettent dans leurs archives pour y recourir au besoin.

§. 138. LES disciples de Pythagore ajoutaient une foi implicite à la doctrine de leur maître : *il l'a dit !* était pour eux la solution de tous les problèmes. Les hommes pour la plupart se conduisent avec aussi peu de raison. En matière de Religion, un Curé, un Prêtre, un Moine ignorant deviennent les maîtres des pensées. La foi soulage la faiblesse de l'esprit humain, pour qui l'application est communément un travail très pénible : il est bien plus commode de s'en rapporter à d'autres que d'examiner soi-même. L'examen, étant lent et difficile, déplaît également aux ignorants stupides et aux esprits trop ardents : voilà, sans doute, pourquoi la foi trouve tant de partisans sur la terre.

MOINS les hommes ont de lumières et de raison, plus ils montrent de zèle pour leur Religion. Dans toutes les factions religieuses, les femmes, ameutées par leurs directeurs, montrent un très grand zèle pour des opinions dont il est évident qu'elles n'ont aucune idée. Dans les querelles Théologiques, le peuple s'élance en bête féroce sur tous ceux contre lesquels son Prêtre veut l'agacer. Une ignorance profonde, une crédulité sans bornes, une tête très faible, une imagination emportée, voilà les matériaux avec lesquels se font les dévots, les zélés, les fanatiques et les saints. Comment faire entendre raison à des gens qui n'ont d'autre principe que de se laisser guider et de ne jamais examiner ? Les dévots et le peuple sont entre les mains de leurs guides des automates qu'ils remuent à fantaisie.

[Une affaire d'usage et de mode]

§. 139. LA Religion est une affaire d'usage et de mode ; *il faut faire comme les autres*. Mais parmi tant de religions que nous voyons dans le monde, laquelle doit-on choisir ? cet examen serait trop pénible et trop long ; il faut donc s'en tenir à la Religion de ses pères, à celle de son pays, à celle du Prince, qui, ayant la force en main, doit être la meilleure. Le hasard seul décide de la religion et d'un homme et d'un peuple : les Français seraient aujourd'hui aussi bons Musulmans qu'ils sont Chrétiens, si leurs ancêtres autrefois n'avaient repoussé les efforts des Sarrasins.

[La Providence est assez indifférente sur le choix des religions]

SI l'on juge des intentions de la Providence par les événements et les révolutions de ce monde, on est forcé de croire qu'elle est assez indifférente sur les Religions diverses que nous trouvons sur la terre. Pendant des milliers d'années le Paganisme, le Polythéisme, l'Idolâtrie ont été les Religions du

monde ; on assure aujourd'hui que durant cette période les peuples les plus florissants n'ont pas eu la moindre idée de la Divinité, idée que l'on dit pourtant si nécessaire à tous les hommes. Les Chrétiens prétendent qu'à l'exception du peuple Juif, c'est-à-dire d'une poignée de malheureux, le genre humain entier vivait dans l'ignorance la plus crasse de ses devoirs envers Dieu et n'avait que des notions injurieuses à la Majesté Divine. Le Christianisme, sorti du Judaïsme, très humble dans son origine obscure, devint puissant et cruel sous les empereurs Chrétiens qui, poussés d'un saint zèle, le répandirent merveilleusement dans leur empire par le fer et par le feu et l'élevèrent sur les ruines du Paganisme renversé. Mahomet et ses successeurs, secondés par la Providence ou par leurs armes victorieuses, parvinrent en peu de temps à faire disparaître la Religion Chrétienne d'une partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe même ; l'*Evangile* fut forcé pour lors de céder à l'*Alcoran*.

DANS toutes les factions ou sectes qui, pendant un grand nombre de siècles ont déchiré les Chrétiens, *la raison du plus fort fut toujours la meilleure* ; les armes et la volonté des Princes décidèrent seules de la doctrine la plus utile au salut des nations. Ne pourrait-on pas en conclure, ou que la Divinité prend très peu d'intérêt à la Religion des hommes, ou qu'elle se déclare toujours en faveur des opinions qui conviennent le mieux aux puissances de la terre ; enfin qu'elle change de systèmes, dès que ceux-ci ont la fantaisie d'en changer ?

UN Roi de Macassar, ennuyé de l'idolâtrie de ses pères, prit un jour fantaisie de la quitter. Le conseil du Monarque délibéra longtemps pour savoir si l'on appellerait des Docteurs Chrétiens ou Mahométans. Dans l'impossibilité de démêler la meilleure des deux religions, il fut résolu de mander en même temps des missionnaires de l'une et d'autre et d'embrasser la doctrine de ceux qui auraient l'avantage d'arriver les premiers : on ne douta point que Dieu, qui dispose des vents, n'expliquât ainsi ses volontés lui-même. Les Missionnaires de Mahomet ayant été les plus diligents, le Roi avec son peuple se soumit à la loi qu'il s'était imposée ; les Missionnaires du Christ furent éconduits, par la faute de leur Dieu qui ne leur permit point d'arriver d'assez bonne heure³⁹. Dieu consent évidemment que le hasard décide de la Religion des peuples.

[La « vraie religion » n'est que la religion du Prince]

TOUJOURS ceux qui gouvernent décident infailliblement de la Religion des peuples. La vraie Religion n'est jamais que la Religion du Prince ; le vrai Dieu, c'est le Dieu que le Prince veut qu'on adore ; la volonté des Prêtres qui gouvernent le Prince devient toujours la volonté de Dieu. Un plaisant a dit, avec raison, que *la Religion véritable n'est jamais que celle qui a pour elle le prince et le bourreau*. Les empereurs et les bourreaux ont longtemps soutenus les Dieux de Rome contre le Dieu des Chrétiens ; celui-ci ayant mis dans son parti les empereurs, leurs soldats et leurs bourreaux, est parvenu à faire disparaître le culte des Dieux Romains. Le Dieu de Mahomet est parvenu à chasser le Dieu des Chrétiens d'une grande partie des états qu'il occupait autrefois.

DANS la partie orientale de l'Asie, il est une vaste contrée, très florissante, très abondante, très peuplée et gouvernée par des lois si sages que les conquérants les plus farouches les ont adoptées avec respect : c'est la Chine. A l'exception du Christianisme, qui en fut banni comme dangereux, les peuples y suivent les superstitions qui leur plaisent, tandis que les *Mandarins*, ou Magistrats, détrompés depuis longtemps de la religion populaire, ne s'en occupent que pour veiller à ce que les *Bonzes* ou Prêtres ne se servent pas de cette Religion pour troubler le repos de l'Etat. Cependant on ne voit pas que la Providence refuse les bienfaits à une nation donc les chefs prennent si peu d'intérêt au culte qu'on lui rend : les Chinois jouissent au contraire d'un bien-être et d'un repos dignes d'être enviés par tant de peuples que la Religion divise, ravage et met souvent en feu.

³⁹ Vovez la *Description historique du royaume de Macassar*, Paris 1688. [Note du transcrit : Makassar est aujourd'hui la capitale du Sulawesi du Sud, une province d'Indonésie.]

ON ne peut raisonnablement se proposer d'ôter au peuple ses folies ; mais on peut se proposer de guérir de leurs folies ceux qui gouvernent le peuple : ceux-ci empêcheront alors que les folies du peuple ne deviennent dangereuses. La superstition n'est à craindre que lorsqu'elle a pour elle les Princes et les soldats ; c'est alors qu'elle devient cruelle et sanguinaire. Tout souverain qui se fait le protecteur d'une secte ou d'une faction religieuse se fait communément le tyran des autres sectes et devient lui-même le perturbateur le plus cruel du repos de ses Etats.

[La morale n'a pas besoin de la religion]

§. 140. ON nous répète sans cesse et beaucoup de personnes sensées finissent par le croire, que la Religion est nécessaire pour contenir les hommes, que sans elle il n'existerait plus de frein pour les peuples, que la morale et la vertu lui sont intimement liées. « La crainte du Seigneur est, nous crie-t-on, le commencement de la sagesse. Les terreurs d'une autre vie sont des terreurs *salutaires* et propres à contenir les passions des hommes. »

POUR [se] désabuser de l'utilité des notions religieuses, il suffit d'ouvrir les yeux et de considérer quelles sont les mœurs des nations les plus soumises à la Religion. On y voit des Tyrans orgueilleux, des Ministres oppresseurs, des Courtisans perfides, des Concussionnaires sans nombre, des Magistrats peu scrupuleux, des fourbes, des adultères, des libertins, des prostituées, des voleurs et des fripons de toute espèce qui n'ont jamais douté, ni de l'existence d'un Dieu vengeur et rémunérateur, ni des supplices de l'enfer, ni des joies du Paradis.

QUOIQUE très inutilement pour le plus grand nombre des hommes, les Ministres de la Religion se sont étudiés à rendre la mort terrible aux yeux de leurs sectateurs. Si les Chrétiens les plus dévots pouvaient être conséquents, ils passeraient toute leur vie dans les pleurs et mourraient ensuite dans les plus terribles alarmes : quoi de plus effrayant que la mort pour des infortunés à qui l'on répète à tout moment *qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, que l'on doit opérer son salut avec crainte et tremblement !* Cependant on nous assure que la mort du Chrétien a des consolations infinies, dont l'incrédule est privé. Le bon Chrétien, nous dit-on, meurt dans la ferme espérance d'un bonheur éternel qu'il a tâché de mériter. Mais cette ferme assurance n'est-elle pas elle-même une présomption punissable aux yeux d'un Dieu sévère ? Les plus grands saints ne doivent-ils pas ignorer s'ils sont *dignes d'amour ou de haine* ? Prêtres ! qui nous consolez par l'espoir des joies du Paradis et qui pour lors fermez les yeux sur les tourments de l'enfer, avez-vous donc eu l'avantage de voir vos noms et les nôtres inscrits *au livre de vie* ?

§. 141. OPPOSER aux passions et aux intérêts présents des hommes les notions obscures d'un Dieu métaphysique que personne ne conçoit, les châtiments incroyables d'une autre vie, les plaisirs du ciel dont on n'a point d'idées, n'est-ce pas combattre des réalités par des chimères ? Les hommes n'ont jamais de leur Dieu que des idées confuses, ils ne le voient, pour ainsi dire, que dans les nuées ; ils ne pensent jamais à lui quand ils ont le désir de mal faire : toutes les fois que l'ambition, la fortune ou le plaisir les sollicitent ou les entraînent et le Dieu et les menaces et ses promesses ne retiennent personne. Les choses de cette vie ont pour l'homme un degré de certitude que la foi la plus vive ne peut jamais donner aux choses de l'autre vie.

TOUTE Religion dans son origine fut un frein imaginé par des Législateurs qui voulurent se soumettre les esprits des peuples grossiers. Semblables aux nourrices qui font peur aux enfants pour les obliger à se tenir en repos, des ambitieux se servirent du nom des Dieux pour faire peur à des sauvages ; la terreur leur parut propre à les forcer de supporter tranquillement le joug qu'ils voulaient leur imposer. Les Loups-garoux de l'enfance sont-ils donc faits pour l'âge mûr ? L'homme dans sa maturité n'y croit plus ou s'il y croit encore, il ne s'en émeut guère et va toujours son train.

§. 142. IL n'est guère d'homme qui ne craigne bien plus ce qu'il voit que ce qu'il ne voit pas, les jugements des hommes dont il éprouve les effets que les jugements d'un Dieu dont il n'a que des idées flottantes. Le désir de plaire au monde, le torrent de l'usage, la crainte d'un ridicule et du *qu'en dira-t-on* ont bien plus de force que toutes les opinions religieuses. Un homme de guerre, dans la crainte d'un déshonneur, ne va-t-il pas tous les jours hasarder sa vie dans les combats, au risque même d'encourir la damnation éternelle ?

LES personnes les plus religieuses montrent souvent plus de respect pour un valet que pour Dieu. Tel homme qui croit très fermement que Dieu voit tout, fait tout, est présent partout, se permettra quand il est seul des actions que jamais il ne ferait en la présence du dernier des mortels. Ceux mêmes qui se disent le plus fortement convaincus de l'existence d'un Dieu ne laissent pas d'agir à chaque instant comme s'ils n'en croyaient rien.

[La religion ne protège pas de la tyrannie, bien au contraire]

§. 143. « LAISSEZ au moins, nous dira-t-on, subsister l'idée d'un Dieu qui seule peut servir de frein aux passions des Rois. » Mais, en bonne foi, pouvons-nous admirer les effets merveilleux que la crainte de ce Dieu produit pour l'ordinaire sur l'esprit des Princes qui se disent ses images ? quelle idée se faire de l'original si l'on en juge par ses copies !

LES Souverains, il est vrai, se disent les représentants de Dieu, ses lieutenants sur la terre. Mais la crainte d'un maître plus puissant qu'eux les engage-t-elle à s'occuper sérieusement du bien-être des peuples que la Providence a confiés à leurs soins ? La terreur prétendue que devrait leur inspirer l'idée d'un juge invisible, à qui seul ils se prétendent comptables de leurs actions, les rend-elle plus équitables, plus humains, moins avarés du sang et des biens de leurs sujets, plus modérés dans leurs plaisirs, plus attentifs à leurs devoirs ? Enfin ce Dieu, par lequel on assure que les Rois règnent, les empêche-t-il de vexer de mille manières les peuples dont ils devraient être les conducteurs, les protecteurs et les pères ? Que l'on ouvre les yeux ; que l'on promène ses regards sur toute la terre et l'on verra presque partout les hommes gouvernés par des Tyrans qui ne se servent de la Religion que pour abrutir davantage les esclaves qu'ils accablent sous le poids de leurs vices ou qu'ils sacrifient sans pitié à leurs fatales extravagances.

LOIN de servir de frein aux passions des Rois, la Religion par ces principes même leur met évidemment la bride sur le cou. Elle les transforme en des Divinités, aux caprices desquelles il n'est jamais permis aux nations de résister. En même temps qu'elle déchaîne les Princes et brise pour eux les liens du pacte social, elle s'efforce d'enchaîner les esprits et les mains des sujets qu'ils oppriment. Est-il donc surprenant que les Dieux de la terre se croient tout permis et ne regardent leurs sujets que comme les vils instruments de leurs caprices ou de leur ambition ?

LA religion a fait en tout pays du Monarque de la nature un tyran cruel, fantasque, partial, dont le caprice fait la règle : le Dieu-Monarque n'est que trop bien imité par ses représentants sur la terre. Partout la religion ne semble imaginée que pour endormir les peuples dans les fers afin de fournir à leurs maîtres la facilité de les dévorer ou de les rendre impunément malheureux.

§. 144. POUR se garantir des entreprises d'un Pontife hautain qui voulait régner sur les Rois, pour mettre leur personne à couvert des attentats des peuples crédules, excités par les Prêtres, plusieurs Princes de l'Europe prétendirent ne tenir leurs couronnes et leurs droits que de Dieu seul et ne devoir compte qu'à lui de leurs actions. La puissance civile, ayant à la longue eu l'avantage dans ses combats avec la puissance spirituelle, les Prêtres, forcés de céder, reconnurent les droits divins des Rois, les prêchèrent aux peuples, en se réservant la faculté de changer d'avis et de prêcher la révolte toutes les fois que les droits divins des Rois ne s'accorderaient pas avec les droits divins du clergé. Ce fut

toujours aux dépens des nations que la paix fut conçue entre les Rois et les Prêtres, mais ceux-ci conservèrent leurs prétentions nonobstant tous les traités.

TANT de tyrans et de mauvais Princes, à qui leur conscience reproche sans cesse leur négligence ou leur perversité, loin de craindre leur Dieu, aiment bien mieux avoir affaire à ce juge invisible qui jamais ne s'oppose à rien ou à ses Prêtres, toujours faciles pour les maîtres de la terre, qu'à leurs propres sujets. Les peuples, réduits au désespoir, pourraient bien *appeler comme d'abus* des droits divins de leurs chefs. Les hommes, quand ils sont excédés, prennent quelquefois de l'humeur et les droits divins du tyran sont alors forcés de céder aux droits naturels des sujets.

ON a meilleur marché des Dieux que des hommes. Les Rois ne doivent compte de leurs actions qu'à Dieu seul, les Prêtres n'en doivent compte qu'à eux-mêmes, il y a tout lieu de croire que les uns et les autres se tiennent plus assurés de l'indulgence du ciel que de celle de la terre. Il est bien plus aisé d'échapper aux jugements des Dieux, que l'on peut apaiser à peu de frais, qu'au jugement des hommes dont la patience est épuisée.

« Si vous ôtez aux Souverains la crainte d'une puissance invisible, quel frein opposerez-vous à leurs égarements ? » Qu'ils apprennent à régner, qu'ils apprennent à être justes, à respecter les droits des peuples, à reconnaître les bienfaits des nations desquelles ils tiennent leur grandeur et leur pouvoir ; qu'ils apprennent à craindre les hommes, à se soumettre aux lois de l'équité ; que personne ne puisse les franchir sans péril, que ces lois contiennent également et le puissant et le faible et les grands et les petits et le souverain et les sujets.

LA crainte des Dieux, la religion, les terreurs d'une autre vie, voilà les digues métaphysiques et surnaturelles que l'on oppose aux passions fougueuses des Princes ! ces digues sont-elles suffisantes ? C'est à l'expérience à résoudre la question. Opposer la religion à la méchanceté des tyrans, c'est vouloir que des spéculations vagues, incertaines, inintelligibles, soient plus puissantes que des penchants que tout conspire à fortifier de jour en jour en eux.

[La religion est un obstacle à la bonne administration]

§. 145. ON nous vante sans cesse les avantages immenses que la religion procure à la politique ; mais pour peu qu'on réfléchisse, on reconnaîtra sans peine que les opinions religieuses aveuglent également et les Souverains et les Peuples et ne les éclairent jamais ni sur leurs vrais devoirs, ni sur leurs vrais intérêts. La Religion ne forme que trop souvent des despotes licencieux et sans mœurs, obéis par des esclaves que tout oblige de se conformer à leurs vues.

FAUTE d'avoir médité ou connu les vrais principes de l'Administration, le but et les droits de la Vie Sociale, les intérêts réels des Hommes, les devoirs qui les lient, les Princes sont presque en tout pays devenus licencieux, absolus et pervers et leurs Sujets abjects, malheureux et méchants. Ce fut pour s'épargner le soin d'étudier ces objets importants que l'on se crut obligé de recourir à des chimères qui, jusqu'ici, bien loin de remédier à rien, n'ont fait que multiplier les maux du genre humain et le détourner des choses les plus intéressantes pour lui.

LA façon injuste et cruelle dont tant de nations sont gouvernées ici-bas ne fournit-elle pas visiblement une des preuves les plus fortes, non seulement du peu d'effet que produit la crainte d'une autre vie, mais encore de la non existence d'une Providence qui s'intéresse au sort de la race humaine ? S'il existait un Dieu bon, ne serait-on pas forcé de convenir qu'il néglige étrangement en cette vie le plus grand nombre des hommes ? Il semblerait que ce Dieu n'a créé les nations que pour être les jouets des passions et des folies de ses représentants sur la terre.

[Le christianisme a renforcé la tyrannie]

§. 146. POUR peu qu'on lise l'histoire avec quelque attention, on verra que le Christianisme, rampant d'abord, ne s'est insinué chez les nations sauvages et libres de l'Europe qu'en faisant entrevoir à leurs chefs que ses principes religieux favorisaient le Despotisme et mettaient un pouvoir absolu dans leurs mains. Nous voyons en conséquence des Princes barbares se convertir avec une promptitude miraculeuse, c'est-à-dire adopter sans examen un système si favorable à leur ambition et mettre tout en usage pour le faire embrasser à leurs sujets. Si les ministres de cette religion ont souvent dérogé depuis à leurs principes serviles, c'est que la Théorie n'influe sur la conduite des ministres du seigneur que lorsqu'elle s'accorde avec leurs intérêts temporels.

LE Christianisme se vante d'avoir apporté aux hommes un bonheur inconnu des siècles précédents. Il est vrai que les Grecs n'ont point connu les *droits divins* des Tyrans ou des usurpateurs des droits de la Patrie. Sous le Paganisme, il n'était jamais entré dans la tête de personne que le ciel ne voulait pas qu'une nation se défendit contre une bête féroce qui la ravageait insolemment. La religion des Chrétiens imagina de mettre les Tyrans en sûreté et posa pour principe que les peuples devaient renoncer à la défense légitime d'eux-mêmes. Ainsi les Nations Chrétiennes sont privées de la première loi de la nature qui veut que l'homme résiste au mal et désarme quiconque s'apprête à le détruire ! Si les ministres de l'Eglise ont souvent permis aux peuples de se révolter pour la cause du ciel, jamais ils ne leur permirent de se révolter pour des maux très réels ou des violences connues.

C'EST du ciel que sont venus les fers dont on se servit pour enchaîner les esprits des mortels. Pourquoi le Mahométan est-il partout esclave ? C'est que son Prophète le subjuga au nom de la Divinité, comme avant lui Moïse avait dompté les Juifs. Dans toutes les parties de la terre, nous voyons que les premiers législateurs furent les premiers Souverains et les premiers Prêtres des Sauvages auxquels ils donnèrent des lois.

LA Religion ne semble imaginée que pour exalter les Princes au-dessus de leurs nations et leur livrer les peuples à discrétion. Dès que ceux-ci se trouvent bien malheureux ici-bas, on les fait taire en les menaçant de la colère de Dieu : on fixe leurs yeux sur le ciel afin de les empêcher d'apercevoir les vraies causes de leurs maux et d'y appliquer les remèdes que la nature leur présente.

[La religion entretient le fatalisme]

§. 147. A force de répéter aux hommes que la terre n'est point leur vraie Patrie, que la vie présente n'est qu'un passage, qu'ils ne sont pas faits pour être heureux en ce monde, que leurs Souverains ne tiennent leur autorité que de Dieu seul et ne doivent compte qu'à lui seul de l'abus qu'ils en font, qu'il n'est jamais permis de leur résister etc... l'on est parvenu à éterniser l'inconduite des Rois et les malheurs des peuples ; les intérêts des Nations ont été lâchement sacrifiés à leurs Chefs. Plus on considère les dogmes et les principes religieux, plus on sera convaincu qu'ils ont pour but unique l'avantage des Tyrans et des Prêtres, sans jamais avoir égard à celui des Sociétés.

POUR masquer l'impuissance de ses Dieux sourds, la Religion est parvenue à faire croire aux mortels que ce sont toujours les iniquités qui allument le courroux des cieux.

LES peuples ne s'en prennent qu'à eux-mêmes des infortunes et des revers qu'ils éprouvent à tout moment. Si la nature en désordre fait quelquefois sentir ses coups aux nations, leurs mauvais gouvernements ne sont que trop souvent les causes immédiates et permanentes d'où partent les calamités continuelles qu'elles sont forcées d'essuyer. N'est-ce pas à l'ambition des Rois et des Grands, à leur négligence, à leurs vices, à leurs oppressions que sont dus pour l'ordinaire les stérilités, la mendicité, les guerres, les contagions, les mauvaises mœurs et tous les fléaux multipliés qui désolent la terre ?

EN fixant continuellement les yeux des hommes sur les cieux, en leur faisant croire que tous leurs maux sont dus à la colère divine, en ne leur fournissant que des moyens inefficaces et futiles pour faire cesser leurs peines, on dirait que les Prêtres n'ont eu pour objet que d'empêcher les nations de songer aux vraies sources de leurs misères et se sont proposé de les rendre éternelles. Les Ministres de la Religion se conduisent à peu près comme ces mères indigentes qui, faute de pain, endorment leurs enfants affamés par des chansons ou qui leur présentent des jouets pour leur faire oublier le besoin qui les tourmente.

AVEUGLES dès l'enfance par l'erreur, retenus par les liens invisibles de l'opinion, écrasés par des terreurs paniques, engourdis au sein de l'ignorance, comment les peuples connaîtraient-ils les vraies causes de leurs peines ? Ils croient y remédier en invoquant les Dieux. Hélas ! ne voient-ils pas que c'est au nom de ces Dieux qu'on leur ordonne de présenter la gorge au glaive de leurs Tyrans impitoyables dans lesquels ils trouveraient la cause très visible des maux dont ils gémissent et pour lesquels ils ne cessent d'implorer inutilement l'assistance du ciel ?

PEUPLES crédules ! dans vos infortunes, redoublez vos prières, vos offrandes, vos sacrifices ; assiégez vos temples, égorguez des victimes sans nombre, jeûnez dans le sac et la cendre, abreuvez-vous de vos propres larmes, achevez surtout de vous épuiser pour enrichir vos Dieux, vous ne ferez qu'enrichir leurs prêtres. Les Dieux du ciel ne vous seront propices que quand les Dieux de la terre reconnaîtront qu'ils sont des hommes comme vous et donneront à votre bien-être les soins qui vous sont dus.

[Des princes dévots font le malheur de leur peuple]

§. 148. DES Princes négligents, ambitieux et pervers sont les causes réelles des malheurs publics : des guerres inutiles, injustes, répétées dépeuplent la terre. Des gouvernements avides et despotiques anéantissent pour les hommes les bienfaits de la nature. La rapacité des cours décourage l'agriculture, éteint l'industrie, fait naître la disette, la contagion, la misère. Le ciel n'est ni cruel ni favorable aux vœux des peuples ; ce sont leurs chefs orgueilleux qui ont presque toujours un cœur d'airain.

C'EST une opinion destructive pour la saine Politique et pour les mœurs des Princes que de leur persuader que Dieu seul est à craindre pour eux, quand ils nuisent à leurs sujets ou quand ils négligent de les rendre heureux. Souverains ! ce n'est point les Dieux, mais vos peuples que vous offensez quand vous faites le mal. C'est à ces peuples et par contrecoup à vous-mêmes que vous faites du mal, quand vous gouvernez injustement.

RIEN de plus commun dans l'histoire que de voir des Tyrans Religieux ; rien de plus rare que d'y trouver des Princes équitables, vigilants, éclairés. Un Monarque peut être pieux, exact à remplir servilement les devoirs de sa religion, très soumis à ses prêtres, libéral à leur égard et se trouver en même temps dépourvu de toutes les vertus et de tous les talents nécessaires pour gouverner. La Religion, pour les Princes, n'est qu'un instrument destiné à tenir les peuples plus fortement sous le joug.

D'APRES les beaux principes de la morale religieuse, un Tyran qui pendant un long règne n'aura fait qu'opprimer ses sujets, leur arracher les fruits de leurs travaux, les immoler sans pitié à son ambition insatiable ; un conquérant qui aura usurpé les Provinces des autres, qui aura fait égorguer des nations entières, qui aura été toute sa vie un vrai fléau du genre humain, s'imagine que sa conscience peut se tranquilliser quand, pour expier tant de forfaits, il aura pleuré aux pieds d'un Prêtre qui aura communément la lâche complaisance de consoler et de rassurer un brigand, que le plus affreux désespoir punirait trop faiblement du mal qu'il a fait à la terre.

§. 149. UN Souverain sincèrement dévot est communément un chef très dangereux pour un Etat : la crédulité suppose toujours un esprit rétréci : la dévotion absorbe pour l'ordinaire l'attention que le Prince devrait donner au gouvernement de son peuple. Docile aux suggestions de ses prêtres, il devient à tout moment le jouet de leurs caprices, le fauteur de leurs querelles, l'instrument et le complice de leurs folies auxquelles il attache la plus grande valeur. Parmi les plus funestes présents que la Religion ait faits au monde, on doit surtout compter ces Monarques dévots et zélés qui, dans l'idée de travailler au salut de leurs sujets, se sont fait un saint devoir de tourmenter, de persécuter, de détruire ceux que leur conscience faisait penser autrement qu'eux. Un dévot, à la tête d'un empire, est un des plus grands fléaux que le ciel dans sa fureur puisse donner à la terre. Un seul Prêtre fanatique ou fripon, qui a l'oreille d'un Prince crédule et puissant, suffit pour mettre un Etat en désordre et l'univers en combustion.

DANS presque tous les pays, des Prêtres et des dévots sont chargés de former et l'esprit et le cœur des jeunes Princes destinés à gouverner les nations. Quelles lumières peuvent avoir des instituteurs de cette trempe ?

DE quels intérêts peuvent-ils être animés ? Remplis eux-mêmes de préjugés, ils montreront à leur élève la superstition comme la chose la plus importante et la plus sacrée, ses devoirs chimériques comme les plus saints devoirs, l'intolérance et l'esprit persécuteur comme les vrais fondements de son autorité future ; ils tâcheront d'en faire un chef de parti, un fanatique turbulent, un Tyran ; ils étoufferont de bonne heure la raison en lui, ils le prémuniront contre elle, ils empêcheront la vérité de pénétrer jusqu'à lui, ils l'envenimeront contre les vrais talents et le préviendront en faveur des talents méprisables ; enfin ils en feront un dévot imbécile qui n'aura aucune idée ni du juste ni de l'injuste, ni de la vraie gloire, ni de la vraie grandeur et qui sera dépourvu des lumières et des vertus nécessaires au gouvernement d'un grand Etat. Voilà en abrégé le plan de l'éducation d'un enfant destiné à faire un jour le bonheur ou le malheur de plusieurs millions d'hommes !

§. 150. LES Prêtres se sont montrés en tout temps les fauteurs du despotisme et les ennemis de la liberté publique ; leur métier exige des esclaves avilis et soumis qui jamais n'aient l'audace de raisonner. Dans un gouvernement absolu, il ne s'agit que de s'emparer de l'esprit d'un Prince faible et stupide pour se rendre maîtres des peuples. Au lieu de conduire les peuples au salut, les Prêtres les ont toujours conduits à la servitude.

EN faveur des titres surnaturels que la Religion a forgés pour les plus mauvais Princes, ceux-ci se sont communément ligués avec les Prêtres qui, sûrs de régner par l'opinion sur le Souverain lui-même, se sont chargés de lier les mains des peuples et de les tenir sous le joug. Mais c'est en vain que le Tyran, couvert de l'Egide de la religion, se flatte d'être à l'abri de tous les coups du sort ; l'opinion est un faible rempart contre le désespoir des peuples. D'ailleurs le Prêtre n'est l'ami du tyran que tant qu'il trouve son compte à la tyrannie ; il prêche la sédition et démolit l'idole qu'il a faite quand il ne la trouve plus assez conforme aux intérêts du ciel, qu'il fait parler quand il lui plaît et qui ne parle jamais que suivant ses intérêts.

ON nous dira sans doute que les Souverains, connaissant tout l'avantage que la Religion leur procure, se trouvent vraiment intéressés à la soutenir de toutes leurs forces.

SI les opinions religieuses sont utiles aux tyrans, il est très évident qu'elles sont inutiles à ceux qui gouvernent suivant les lois de la raison et de l'équité. Y a-t-il donc de l'avantage à exercer la tyrannie ? les Princes sont-ils donc véritablement intéressés à être des Tyrans ? La tyrannie ne les prive-t-elle pas de la vraie puissance, de l'amour des peuples, de toute sûreté ? Tout Prince raisonnable ne devrait-il pas s'apercevoir que le despote est un insensé qui ne fait que se nuire à lui-même ? Tout

Prince éclairé ne doit-il pas se défier des flatteurs, dont l'objet est de les endormir sur le bord du précipice qu'ils ouvrent sous ses pas ?

[La corruption du prince entraîne celle du peuple]

§. 151. Si les flatteries sacerdotales réussissent à pervertir les Princes et à les changer en tyrans, les tyrans de leur côté corrompent nécessairement et les grands et les peuples. Sous un maître injuste, sans bonté, sans vertu, qui ne connaît d'autre loi que son caprice, il faut nécessairement qu'une nation se déprave. Ce maître voudra-t-il auprès de sa personne des hommes honnêtes, éclairés, vertueux ? non, il ne lui faut que des flatteurs, des approbateurs, des imitateurs, des esclaves, des âmes basses et serviles qui se prêtent à ses goûts ; sa cour propagera la contagion du vice dans les ordres inférieurs. De proche en proche tout se corrompra nécessairement dans un Etat dont le chef sera corrompu. On a dit il y a longtemps que *les Princes semblent ordonner de faire tout ce qu'ils font eux-mêmes*.

LA Religion, loin d'être un frein pour les Souverains, les a mis à portée de se livrer sans crainte et sans remords à des égarements aussi funestes pour eux-mêmes que pour les nations qu'ils gouvernent. Ce n'est jamais impunément que l'on trompe les hommes. Dites à un Prince qu'il est un Dieu, bientôt il croira qu'il ne doit rien à personne. Pourvu qu'on le craigne, il se souciera peu d'être aimé ; il ne connaîtra ni règles, ni rapports avec ses sujets, ni devoirs à leur égard. Dites à ce Prince qu'il *ne doit compte de ses actions qu'à Dieu seul* et bientôt il agira comme s'il n'en devait compte à personne.

§. 152. UN Souverain éclairé est celui qui connaît ses véritables intérêts : il sait qu'ils sont liés à ceux de sa nation : il sait qu'un Prince ne peut être ni grand, ni puissant, ni chéri, ni considéré, tant qu'il ne commandera qu'à des esclaves misérables : il sait que l'équité, la bienfaisance, la vigilance lui donneront sur les hommes des droits bien plus réels que des titres fabuleux qu'on fait descendre du ciel ; il sentira que la Religion n'est utile qu'aux Prêtres, qu'elle est inutile à la Société, que souvent elle la trouble, qu'il faut la contenir pour l'empêcher de nuire. Enfin il reconnaîtra que, pour régner avec gloire, il faut faire de bonnes lois et montrer des vertus, et non pas fonder sa puissance sur des impostures et des chimères.

[Les prêtres sont de vrais charlatans]

§. 153. LES Ministres de la Religion ont eu grand soin de faire de leur Dieu un tyran redoutable, capricieux et changeant : il fallait qu'il fût ainsi, pour qu'il se prêtât à leurs intérêts sujets à varier. Un Dieu qui serait juste et bon, sans mélange de caprice et de perversité, un Dieu qui aurait constamment les qualités d'un honnête homme ou d'un souverain débonnaire ne conviendrait aucunement à ses ministres. Il est utile aux prêtres que l'on tremble devant leur Dieu afin que l'on recoure à eux pour obtenir les moyens de se rassurer de ses craintes.

NUL homme n'est un héros pour son valet de chambre. Il n'est pas surprenant qu'un Dieu habillé par ses Prêtres, de manière à faire grande peur aux autres, leur en impose rarement à eux-mêmes ou n'influe que très peu sur leur propre conduite. Conséquemment, nous les voyons en tout pays se comporter d'une façon très uniforme : sous prétexte de la gloire de leur Dieu, partout ils dévorent les nations, ils avilissent les âmes, ils découragent l'industrie, ils sèment la discorde. L'ambition et l'avarice furent de tout temps les passions dominantes du sacerdoce : partout le Prêtre s'élève au-dessus des Souverains et des lois, partout on ne le voit occupé que des intérêts de son orgueil, de sa cupidité, de son humeur despotique et vindicative. Partout il substitue des expiations, des sacrifices, des cérémonies et des pratiques mystérieuses, en un mot, des inventions lucratives pour lui-même à des vertus utiles et sociales.

L'ESPRIT est confondu et la raison est interdite à la vue des pratiques ridicules et des moyens pitoyables que les ministres des Dieux ont inventés en tout pays pour purifier les âmes et rendre le ciel

favorable aux nations. Ici l'on retranche une portion du prépuce d'un enfant pour lui mériter la bienveillance divine, là on verse de l'eau sur sa tête pour le laver des crimes qu'il n'a point encore pu commettre, ailleurs on lui dit de se plonger dans une rivière dont les eaux ont le pouvoir d'emporter toutes les souillures, ailleurs on lui interdit de certains aliments, dont l'usage ne manquerait pas d'exciter le courroux céleste, dans d'autres contrées on ordonne à l'homme pécheur de venir périodiquement faire l'aveu de ses fautes à un Prêtre qui souvent est un plus grand pécheur que lui etc. etc. etc.

§. 154. QUE dirions-nous d'une troupe d'empiriques qui, se rendant chaque jour sur une place publique, viendraient nous exalter la bonté de leurs remèdes, les donneraient comme infaillibles, tandis que nous les trouverions remplis des mêmes infirmités qu'ils prétendent guérir ? Aurions-nous beaucoup de confiance aux recettes de ces charlatans qui nous crierait à tue-tête : *prenez de nos remèdes, leurs effets sont immanquables, ils guérissent tout le monde, excepté nous*. Que penserions-nous ensuite en voyant ces mêmes charlatans passer leur vie à se plaindre de ce que leurs remèdes ne produisent jamais rien sur les malades qui les prennent ? Enfin, quelle idée nous formerions-nous de la sottise du vulgaire qui, malgré ces aveux, ne cesserait de payer très chèrement des remèdes dont tout lui prouverait l'inefficacité ? Les Prêtres ressemblent à ces Alchimistes qui disent hardiment qu'ils ont le secret de faire de l'or, tandis qu'ils ont à peine un habit pour couvrir leur nudité.

LES Ministres de la Religion déclament sans cesse contre la corruption du siècle et se plaignent hautement du peu de fruit de leurs leçons, en même temps qu'ils nous assurent que la religion est le *remède universel*, la véritable *Panacée* contre les maux du genre humain. Ces Prêtres sont très malades eux-mêmes, cependant les hommes continuent de fréquenter leurs boutiques et d'avoir foi à leurs antidotes divins qui, de leur propre aveu, ne guérissent personne !

[Toute religion est nécessairement intolérante]

§. 155. LA Religion, surtout chez les modernes, en s'emparant de la morale, en a totalement obscurci les principes. Elle a rendu les hommes insociables par devoir, elle les a forcés d'être inhumains envers tous ceux qui ne pensaient pas comme eux. Des disputes théologiques, également inintelligibles pour des partis acharnés les uns contre les autres, ont ébranlé des empires, amené des révolutions, fait périr des Souverains, désolé l'Europe entière. Ces querelles méprisables n'ont pu même s'éteindre dans des fleuves de sang. Depuis l'extinction du paganisme, les peuples se firent un principe religieux d'entrer en frénésie toutes les fois qu'on vit éclore quelque opinion que leurs Prêtres crurent contraires à la *saine doctrine*. Les Sectateurs d'une Religion, qui ne prêche en apparence que la charité, la concorde et la paix, se sont montrés plus féroces que des Cannibales ou des Sauvages toutes les fois que leurs Docteurs les ont excités à la destruction de leurs frères. Il n'est point de crimes que les hommes n'aient commis dans l'idée de plaire à la Divinité ou d'apaiser son courroux.

L'IDEE d'un Dieu terrible, que l'on se peint comme un Despote, a dû nécessairement rendre ses sujets méchants. La crainte ne fait que des esclaves ; et des esclaves sont lâches, bas, cruels et se croient tout permis quand il s'agit ou de captiver la bienveillance ou de se soustraire aux châtements du maître qu'ils redoutent. La liberté de penser peut seule donner aux hommes de la grandeur d'âme et de l'humanité. La notion d'un Dieu Tyran n'en peut faire que des esclaves abjects, chagrins, querelleurs, intolérants.

TOUTE Religion qui suppose un Dieu prompt à s'irriter, jaloux, vindicatif, pointilleux sur ses droits ou sur son étiquette, un Dieu assez petit pour être blessé des opinions qu'on peut avoir de lui, un Dieu assez injuste pour exiger que l'on prenne des notions uniformes sur son compte, une telle religion devient nécessairement inquiète, insociable, sanguinaire. Les adorateurs d'un Dieu pareil ne croiront

jamais pouvoir sans crime se dispenser de haïr et même de détruire, tous ceux qu'on leur désignera comme les adversaires de ce Dieu : ils croiront que ce serait trahir la cause de leur Monarque céleste que de vivre en bonne intelligence avec des concitoyens rebelles ; aimer ce que Dieu hait, ne serait-ce pas s'exposer soi-même à sa haine implacable ?

PERSECUTEURS infâmes et vous dévots Anthropophages ! ne sentirez-vous jamais la folie et l'injustice de votre humeur intolérante ? Ne voyez-vous pas que l'homme n'est pas plus le maître de ses opinions religieuses, de sa crédulité ou de son incrédulité, que de la langue qu'il apprend dès l'enfance et qu'il ne peut plus changer ? Dire à un homme de penser comme vous, n'est-ce pas vouloir qu'un étranger s'exprime de même que vous ? Punir un homme pour ses erreurs, n'est-ce pas le punir d'avoir été éduqué différemment de vous ? Si je suis un incrédule, m'est-il possible de bannir de mon esprit les raisons qui ont ébranlé ma foi ? Si votre Dieu laisse aux hommes la liberté de se damner, de quoi vous mêlez-vous ? Etes-vous donc plus prudents et plus sages que ce Dieu dont vous voulez venger les droits ?

§. 156. IL n'est point de dévot qui, suivant son tempérament, ou ne haïsse, ou ne méprise, ou ne prenne en pitié les adhérents d'une secte différente de la sienne. La Religion *dominante* (qui n'est jamais que celle du souverain et des armées) fait toujours sentir sa supériorité d'une façon très cruelle et très injurieuse aux sectes les plus faibles. Il n'existe pas encore de vraie tolérance sur la terre ; partout on adore un Dieu jaloux, dont chaque nation se croit l'amie, à l'exclusion de toutes les autres.

CHACQUE peuple se vante d'adorer seul le vrai Dieu, le Dieu universel, le Souverain de la nature entière. Mais quand on vient à examiner ce Monarque du monde, on trouve que chaque société, chaque secte, chaque parti ou cabale religieuse, ne fait de ce Dieu si puissant qu'un souverain chétif, dont les soins et les bontés ne s'étendent que sur un petit nombre de sujets qui prétendent avoir seuls l'avantage de jouir de ses faveurs et qu'il ne s'embarrasse aucunement des autres.

LES fondateurs des Religions et des Prêtres qui les maintiennent se sont visiblement proposé de séparer les nations qu'ils endoctrinaient des autres nations : ils voulurent par des marques distinctives séparer leur propre troupeau, ils donnèrent à leurs adhérents des Dieux ennemis des autres Dieux, des cultes, des dogmes, des cérémonies à part ; ils leur persuadèrent surtout que les Religions des autres étaient impies et abominables. Par cet indigne artifice, ces fourbes ambitieux s'emparèrent exclusivement de l'esprit de leurs sectateurs, les rendirent insociables et leur firent regarder comme des proscrits tous ceux qui n'avaient pas un culte et des idées conformes aux leurs. Voilà comme la Religion est parvenue à fermer les cœurs et en bannir à jamais l'affection que l'homme doit avoir pour son semblable. La sociabilité, l'indulgence, l'humanité, ces premières vertus de toute morale, sont totalement incompatibles avec les préjugés religieux.

§. 157. TOUTE Religion nationale est faite pour rendre l'homme vain, insociable et méchant : le premier pas vers l'humanité est de permettre à chacun de suivre en paix le culte et les opinions qui lui conviennent. Mais cette conduite ne peut plaire aux Ministres de la Religion qui veulent avoir le droit de tyranniser les hommes jusques dans leurs pensées.

PRINCES aveugles et dévots ! vous haïssez, vous persécutez, vous envoyez au supplice des hérétiques parce qu'on vous persuade que ces malheureux déplaisent à Dieu. Mais ne dites-vous pas que votre Dieu est rempli de bonté ? Comment espérez-vous lui plaire par des actes de barbarie qu'il doit nécessairement désapprouver ? D'ailleurs qui vous a dit que leurs opinions déplaisent à votre Dieu ? ce sont vos Prêtres. Mais qui vous garantit que vos Prêtres ne se trompent point eux-mêmes ou ne veulent pas vous tromper ? ce sont ces mêmes Prêtres. Princes ! c'est donc sur la périlleuse parole de vos Prêtres que vous commettez les crimes les plus atroces et les plus avérés, dans l'idée de plaire à la Divinité !

[Les religions déchaînent les passions des hommes]

§. 158. Jamais, dit Pascal, *on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par un faux principe de conscience*⁴⁰. Rien de plus dangereux qu'une Religion qui lâche la bride à la férocité du peuple et qui justifie à ses yeux ses crimes les plus noirs : il ne met plus de bornes à sa méchanceté dès qu'il la croit autorisée par son Dieu dont on lui dit que les intérêts peuvent rendre toutes les actions légitimes. S'agit-il de la Religion ? Aussitôt les peuples les plus civilisés redeviennent de vrais sauvages et se croient tout permis. Plus ils se montrent cruels et plus ils se supposent agréables à leur Dieu, dont ils s'imaginent que la cause ne peut être soutenue avec trop de chaleur.

TOUTES les religions du monde ont autorisé des forfaits innombrables. Les juifs, enivrés par les promesses de leur Dieu, se sont arrogé le droit d'exterminer des nations entières. Fondés sur les oracles de leur Dieu, les Romains, en vrais brigands, ont conquis et ravagé le monde. Les Arabes, encouragés par leur divin Prophète, ont été porter le fer et la flamme chez les Chrétiens et les Idolâtres. Les Chrétiens, sous prétexte d'étendre leur sainte Religion, ont cent fois couvert de sang l'un et l'autre hémisphère.

DANS tous les événements favorables à leurs propres intérêts, qu'ils appellent toujours *la cause de Dieu*, les Prêtres nous montrent *le doigt de Dieu*. D'après ces principes, les dévots ont le bonheur de voir *le doigt de Dieu* dans des révoltes, des révolutions, des massacres, des régicides, des forfaits, des prostitutions, des infamies et, pour peu que ces choses contribuent à l'avantage de la Religion, on en est quitte alors pour dire que *Dieu se sert de toutes sortes de moyens pour parvenir à ses fins*. Est-il rien de plus capable d'anéantir toute idée de morale dans l'esprit des hommes que de leur faire entendre que leur Dieu, si puissant et si parfait, est souvent forcé de se servir du crime pour accomplir ses desseins ?

§. 159. DES qu'on se plaint des fureurs et des maux que la Religion a tant de fois enfantés sur la terre, on nous avertit aussitôt que ces excès ne sont point dus à la religion, mais qu'ils sont les tristes effets des passions des hommes. Je demanderai cependant : qu'est-ce qui a déchaîné ces passions ? C'est évidemment la Religion, c'est le zèle qui rend inhumain et qui sert à couvrir les plus grandes infamies. Ces désordres ne prouvent-ils donc pas que la religion, au lieu de contenir les passions des hommes, ne fait que les couvrir d'un manteau qui les sanctifie et que rien ne serait plus utile que d'arracher ce manteau sacré dont les hommes font si souvent un si terrible usage ? Que d'horreurs seraient bannies de la Société si l'on ôtait aux méchants un prétexte si plausible de la troubler !

AU lieu d'entretenir la paix parmi les hommes, les Prêtres furent pour eux des furies qui les mirent en discorde. Ils alléguèrent leur *conscience* et prétendirent avoir reçu du ciel le droit d'être querelleurs, turbulents et rebelles. Les Ministres du seigneur ne se croient-ils pas lésés, ne prétendent-ils pas que la Majesté Divine est outragée toutes les fois que les Souverains ont la témérité de vouloir les empêcher de nuire ? Les Prêtres ressemblent à cette femme acariâtre qui criait *au feu ! au meurtre ! à l'assassin !* lorsque son mari lui retenait les mains pour l'empêcher de le battre lui-même.

§. 160. NONOBTANT les sanglantes tragédies que la religion fait jouer très souvent en ce monde, on ne cesse de nous répéter qu'il ne peut y avoir de morale sans la religion. Si l'on jugeait des opinions théologiques par leurs effets, on serait en droit d'avancer que toute morale est parfaitement incompatible avec les opinions religieuses des hommes.

[On ne peut dire que Dieu est bon qu'en fermant les yeux sur le mal qu'il permet]

IMITEZ Dieu, nous crie-t-on sans cesse. Eh ! quelle morale aurions-nous si nous imitions ce Dieu ! quel est donc le Dieu que nous devons imiter ? Est-ce le Dieu du Déiste ? Mais ce Dieu même ne peut

⁴⁰ V. Pensées de Pascal. XXXVIII.

être pour nous un modèle bien constant de bonté : s'il est l'auteur de tout, il est également l'auteur et du bien et du mal que nous voyons dans le Monde, s'il est l'auteur de l'ordre, il est aussi l'auteur du désordre qui n'aurait point lieu sans sa permission. S'il produit, il détruit ; s'il appelle à la vie, il donne aussi la mort ; s'il accorde l'abondance, les richesses, la prospérité, la paix, il permet ou envoie les disettes, la pauvreté, les calamités, les guerres. Comment prendre pour modèle d'une bienfaisance permanente le Dieu du Théisme ou de la Religion Naturelle dont les dispositions favorables sont à chaque instant démenties par tout ce que nous voyons arriver sous nos yeux ? Il faut à la morale une base moins chancelante que l'exemple d'un Dieu dont la conduite varie et que l'on ne peut dire bon qu'en fermant obstinément les yeux sur le mal qu'à chaque instant il fait ou il permet dans ce monde.

imiterons-nous le *Jupiter, très bon, très grand*, de l'Antiquité Païenne ? Imiter un tel Dieu, c'est prendre pour modèle un fils rebelle qui ravit le trône à son père et qu'il mutile ensuite. C'est imiter un débauché, un adultère, un incestueux, un crapuleux dont la conduite ferait rougir tout mortel raisonnable. Où en eussent été les hommes sous le Paganisme, s'ils se fussent imaginé, d'après Platon, que la vertu consistait à imiter les Dieux !

FAUDRA-T-IL imiter le Dieu des juifs ? Trouverons-nous dans *Jehova* un modèle de notre conduite ? C'est un Dieu vraiment sauvage, vraiment fait pour un peuple stupide, cruel et sans mœurs : c'est un Dieu toujours en fureur qui ne respire que la vengeance, qui méconnaît la pitié, qui ordonne le carnage, le vol, l'insociabilité ; en un mot, c'est un Dieu dont la conduite ne peut servir de modèle à celle d'un honnête homme et ne peut être imitée que par un chef de brigands.

imiterons-nous donc le *Jésus* des Chrétiens ? Ce Dieu mort pour apaiser la fureur implacable de son père nous fournira-t-il un exemple que des hommes doivent suivre ? Hélas ! nous ne verrons en lui qu'un Dieu ou plutôt un fanatique, un misanthrope qui lui-même plongé dans la misère et prêchant des misérables, leur conseillera d'être pauvres, de combattre et d'étouffer la nature, de haïr le plaisir, de chercher la douleur, de se détester eux-mêmes. Il leur dira de quitter, pour le suivre, pères, mères, parents, amis etc. La belle morale ! nous direz-vous. Elle est admirable, sans doute ; elle doit être divine car elle est impraticable pour des hommes. Mais une morale si sublime n'est-elle pas faite pour rendre la vertu haïssable ? D'après la morale si vantée de *l'homme-Dieu* des chrétiens, ses disciples sont en ce bas monde des vrais *Tantales* tourmentés d'une fois ardente qu'il ne leur est point permis d'apaiser. Une semblable morale ne nous donne-t-elle pas une idée bien merveilleuse de l'auteur de la nature ? S'il a, comme on l'assure, tout créé pour l'usage de ses créatures, par quelle bizarrerie leur défend-il l'usage des biens qu'il a créés pour elles ? Le plaisir, que l'homme désire sans cesse, n'est-il donc qu'un piège que Dieu a malignement tendu pour surprendre sa faiblesse ?

[Une morale contraire à la nature]

§. 161. LES sectateurs du Christ voudraient nous faire regarder comme un miracle l'établissement de leur Religion qui se montre en tout contraire à la nature, opposée à tous les penchants du cœur, ennemie des plaisirs des sens. Mais l'austérité d'une doctrine ne la rend que plus merveilleuse aux yeux du vulgaire. La même disposition qui fait respecter comme divins et surnaturels des mystères inconcevables fait admirer comme divine et surnaturelle une morale impraticable et supérieure aux forces de l'homme.

ADMIRER une morale et la mettre en pratique sont deux choses très différentes. Tous les chrétiens ne cessent d'admirer et de vanter la morale de l'Evangile, mais elle n'est pratiquée que par un très petit nombre de saints, admirables pour des gens qui se dispensent eux-mêmes d'imiter leur conduite, sous prétexte que la force ou la grâce leur manquent.

TOUT l'univers est infecté plus ou moins d'une morale religieuse, fondée sur l'opinion que pour plaire à la Divinité, il est très nécessaire de se rendre malheureux sur la terre. On voit dans toutes les parties

de notre globe des pénitents, des solitaires, des *fakirs*, des fanatiques qui semblent avoir profondément étudié les moyens de se tourmenter en l'honneur d'un être dont tous s'accordent à célébrer la bonté ! La Religion par son essence est l'ennemie de la joie et du bien-être des hommes. *Bienheureux sont les pauvres ; bienheureux sont ceux qui pleurent ; bienheureux sont ceux qui souffrent*, malheur à ceux qui sont dans l'abondance et dans la joie. Telles sont les rares découvertes que le Christianisme annonce !

§. 162. QU'EST-CE qu'un saint dans toutes les religions ? C'est un homme qui prie, qui jeûne, qui se tourmente, qui fuit le monde, qui, comme un hibou, ne se plaît que dans la solitude, qui s'abstient de tout plaisir, qui semble effrayé de tout objet qui le détournerait un moment de ses méditations fanatiques. Est-ce donc là de la vertu ? Un être de cette trempe est-il bon à lui-même, est-il utile aux autres ? La Société ne serait-elle pas dissoute et les hommes ne rentreraient-ils pas dans l'état sauvage, si chacun était assez fou pour vouloir être un saint ?

IL est évident que la pratique littérale et rigoureuse de la morale divine des chrétiens entraînerait infailliblement la ruine des nations. Un chrétien qui voudrait tendre à la perfection devrait écarter de son esprit tout ce qui peut le détourner du ciel sa véritable Patrie ; il ne voit sur la terre que des tentations, des pièges, des occasions de se perdre. Il doit craindre la science comme nuisible à la foi, il doit fuir l'industrie comme un moyen d'obtenir des richesses très fatales au salut, il doit renoncer aux emplois et aux honneurs comme à des choses capables d'exciter son orgueil et de le distraire du soin de penser à son âme. En un mot, la morale sublime du Christ, si elle n'était impraticable, briserait tous les liens de la Société.

[La sainteté est une forme de vanité]

UN saint dans le monde n'est pas un être plus utile qu'un saint dans le désert. Le saint y porte une humeur chagrine, mécontente et souvent turbulente, son zèle l'oblige quelquefois en conscience de troubler la société par des opinions ou des rêves que sa vanité lui fait prendre pour des inspirations d'en-haut. Les annales de toutes les religions sont remplies de saints inquiets, de saints intraitables, de saints séditieux qui se sont illustrés par les ravages que, *pour la plus grande gloire de Dieu*, ils ont portés dans l'univers. Si les saints qui vivent dans la retraite sont inutiles, ceux qui vivent dans le monde sont souvent très dangereux.

LA vanité de jouer un rôle, le désir de s'illustrer aux yeux du vulgaire imbécile par une conduite bizarre, constituent communément le caractère distinctif des grands saints. L'orgueil leur persuade qu'ils sont des hommes extraordinaires, fort au-dessus de la nature humaine, des êtres bien plus parfaits que les autres, des favoris que Dieu regarde avec bien plus de complaisance que le reste des mortels. L'humilité, dans un saint, n'est pour l'ordinaire qu'un orgueil plus raffiné que celui du commun des hommes. Il n'y a qu'une vanité bien ridicule qui puisse déterminer l'homme à faire une guerre continuelle à sa propre nature !

§. 163. UNE morale qui contredit la nature de l'homme n'est point faite pour l'homme. Mais, direz-vous, la nature de l'homme s'est dépravée. En quoi consiste cette prétendue dépravation ? Est-ce en ce qu'il a des passions ? mais les passions ne sont-elles pas de l'essence de l'homme ? Ne faut-il pas qu'il cherche, qu'il désire, qu'il aime ce qui est ou ce qu'il croit être utile à son bonheur ? Ne faut-il pas qu'il craigne et qu'il fuie ce qu'il juge désagréable ou funeste pour lui ? Allumez ses passions pour des objets utiles, attachez son bien-être à ces mêmes objets, détournez-le par des motifs sensibles et connus de ce qui peut faire du tort soit à lui-même, soit aux autres et vous en ferez un être raisonnable et vertueux. Un homme sans passions serait également indifférent sur le vice et la vertu.

DOCTEURS sacrés ! vous nous répétez à tout moment que la nature de l'homme est pervertie, vous nous criez que *toute chair a corrompu sa voie*, vous nous dites que la nature ne nous donne plus que

des penchants déréglés. Dans ce cas, vous accusez votre Dieu qui n'a pas pu ou qui n'a pas voulu, que cette nature conservât sa perfection primitive. Si cette nature s'est corrompue, pourquoi ce Dieu ne l'a-t-il pas réparée ? Aussitôt le Chrétien m'assure que la nature humaine est réparée ; que la mort de son Dieu l'a rétablie dans son intégrité. D'où vient donc, lui répliquerai-je, prétendez-vous que la nature humaine, nonobstant la mort d'un Dieu est encore dépravée ? C'est donc en pure perte que votre Dieu est mort ? Que devient sa toute-puissance et sa victoire sur le Diable, s'il est vrai que le Diable conserve encore l'empire que, selon vous, il a toujours exercé dans le monde ?

La mort, selon la Théologie chrétienne, est la *solde du péché*. Cette opinion est conforme à celle de quelques nations nègres et sauvages qui s'imaginent que la mort d'un homme est toujours l'effet surnaturel de la colère des Dieux. Les Chrétiens croient fermement que le Christ les a délivrés du péché, tandis qu'ils sont à portée de voir que dans leur Religion, comme dans les autres, l'homme est sujet à la mort. Dire que Jésus-Christ nous a délivrés du péché, n'est-ce pas dire qu'un juge a fait grâce à un coupable, tandis que nous voyons qu'il l'envoie au supplice ?

[Le christianisme n'a pas amélioré les mœurs]

§. 164. SI fermant les yeux sur tout ce qui se passe dans le monde, on voulait s'en rapporter aux partisans de la religion chrétienne, on croirait que la venue de leur divin sauveur a produit la révolution la plus merveilleuse, la réforme la plus complète dans les mœurs des nations. « Le Messie, selon Pascal, devait lui seul produire un grand peuple élu, saint et choisi, le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos et de sainteté, le rendre saint à Dieu, en faire le temple de Dieu, le sauver de la colère de Dieu, le délivrer de la servitude du péché, donner des lois à ce peuple, graver ces lois dans son cœur, s'offrir à Dieu pour lui, écraser la tête du Démon, etc.⁴¹ » Ce grand homme a oublié de nous montrer le peuple sur lequel son divin Messie a produit les effets miraculeux dont il parle avec tant d'emphase, il paraît jusqu'à présent qu'il n'existe point sur la terre.

POUR peu qu'on examine les mœurs des nations chrétiennes et qu'on écoute les clameurs de leurs Prêtres, on sera forcé d'en conclure que Jésus-Christ leur Dieu a prêché sans fruit, est mort sans succès ; ses volontés toutes puissantes trouvent encore dans les hommes une résistance dont ce Dieu ou ne peut ou ne veut pas triompher. La morale de ce Docteur Divin, que ses disciples admirent tant et pratiquent si peu, n'est suivie dans tout un siècle que par une demi-douzaine de saints obscurs, de fanatiques et de moines ignorés, qui seuls auront la gloire de briller dans la cour céleste ; tout le reste des mortels, quoique racheté par le sang de ce Dieu, sera la proie des flammes éternelles.

§. 165. QUAND un homme a grande envie de pécher, il ne songe guère à son Dieu. Bien plus, quelques crimes qu'il ait commis, il se flatte toujours que ce Dieu adoucira pour lui la dureté de ses arrêts. Nul mortel ne croit sérieusement que sa conduite puisse le damner. Quoiqu'il craigne un Dieu terrible qui souvent le fait trembler, toutes les fois qu'il est fortement tenté, il succombe et ne voit ensuite que le Dieu *des miséricordes* dont l'idée le tranquillise. Fait-il le mal ? Il espère avoir le temps de s'en corriger et se promet bien de s'en repentir un jour.

IL est dans la Pharmacie Religieuse des recettes infaillibles pour calmer les consciences. Les Prêtres en tout pays possèdent des secrets souverains pour désarmer la colère du ciel. Cependant, s'il est vrai que la Divinité s'apaise par des prières, des offrandes, des sacrifices, des pénitences, on n'est plus en droit de dire que la religion met un frein aux dérèglements des hommes ; ils pêcheront d'abord et chercheront ensuite les moyens d'apaiser Dieu. Toute religion qui expie et qui promet la rémission des crimes, si elle retient quelqu'un, encourage le grand nombre à commettre le mal.

⁴¹ V. Les *Pensées de Mr. Pascal*, XV.

NONOBTANT son immutabilité, Dieu dans toutes les religions du monde est un protégé véritable. Ses Prêtres le montrent tantôt armé de sévérité, tantôt plein de clémence et de douceur, tantôt cruel, impitoyable et tantôt se laissant facilement attendrir par les regrets et les larmes des pécheurs. En conséquence, les hommes n'envisagent la Divinité que par le côté le plus conforme à leurs intérêts présents. Un Dieu toujours courroucé rebutterait ses adorateurs ou les jetterait dans le désespoir. Il faut aux hommes un Dieu qui s'irrite et qui s'apaise : si sa colère effraie quelques âmes peureuses, sa clémence rassure les méchants déterminés qui comptent bien d'ailleurs recourir tôt ou tard aux moyens de se raccommoder avec lui. Si les jugements de Dieu font peur à quelques dévots timorés, qui déjà par tempérament et par habitude ne sont pas enclins au mal, *les trésors de la miséricorde divine* rassurent les plus grands criminels qui ont lieu d'espérer qu'ils y participeront tout comme les autres.

§. 166. LES hommes pour la plupart pensent rarement à Dieu ou du moins n'en sont pas fort occupés. Son idée a si peu de fixité, elle est si affligeante qu'elle ne peut arrêter longtemps l'imagination que de quelques rêveurs tristes et mélancoliques qui ne constituent pas le plus grand nombre des habitants de ce monde. Le vulgaire n'y conçoit rien, son faible cerveau s'embrouille dès qu'il veut y penser. L'homme d'affaires ne songe qu'à ses affaires, le courtisan à ses intrigues, les gens du monde, les femmes, les jeunes gens à leurs plaisirs. La dissipation efface bientôt en eux les notions fatigantes de la religion. Les ambitieux, les avarés, les débauchés écartent soigneusement des spéculations trop faibles pour contrebalancer leurs passions diverses.

A qui est-ce que l'idée de Dieu en impose ? C'est à quelques hommes affaiblis, chagrins et dégoûtés de ce monde, à quelques personnes en qui les passions sont déjà amorties soit par l'âge, soit par des infirmités, soit par les coups de la fortune. La religion n'est un frein que pour ceux que leur tempérament ou leurs circonstances ont déjà mis à la raison. La crainte de Dieu n'empêche de pécher que ceux qui ne le veulent pas bien fort ou qui ne sont plus en état de le faire.

DIRE aux hommes que la Divinité punit les crimes en ce monde, c'est avancer un fait que l'expérience contredit à tout moment. Les plus méchants des hommes sont communément les arbitres du monde et ceux que la fortune comble de ses faveurs. Pour nous convaincre des jugements de Dieu, nous renvoyer à l'autre vie, c'est nous renvoyer à des conjectures pour détruire des faits dont on ne peut douter.

§. 167. PERSONNE ne songe à l'autre vie quand il est fortement épris des objets qu'il rencontre ici-bas. Aux yeux d'un amant passionné, la présence de sa maîtresse éteint les feux de l'enfer et ses charmes effacent tous les plaisirs du Paradis. Femme ! vous quittez, dites-vous, votre amant pour votre Dieu ! C'est que votre amant n'est plus le même à vos yeux ou c'est que votre amant vous quitte et qu'il faut remplir le vide qui s'est fait dans votre cœur.

RIEN de plus ordinaire que de voir des ambitieux, des pervers, des hommes corrompus et sans mœurs qui ont de la Religion et qui montrent quelquefois même du zèle pour ses intérêts : s'ils ne la pratiquent point, ils se promettent de la pratiquer un jour, ils la mettent en réserve comme un remède qui tôt ou tard leur sera nécessaire pour se tranquilliser sur le mal qu'ils ont encore dessein de faire. D'ailleurs le parti des dévots et des Prêtres étant un parti très nombreux, très agissant, très puissant, il n'est pas étonnant de voir les fourbes et les fripons rechercher son appui pour parvenir à leurs fins. L'on nous dira, sans doute, que beaucoup d'honnêtes gens sont religieux sincèrement et sans profit, mais la droiture du cœur est-elle toujours accompagnée de lumières ?

ON nous cite un grand nombre de savants, d'hommes de génie qui ont été fortement attachés à la religion. Cela prouve que des hommes de génie peuvent avoir des préjugés, peuvent être pusillanimes, peuvent avoir une imagination qui les séduit et les empêche d'examiner les objets de sang-froid. Pascal ne prouve rien en faveur de la Religion, sinon qu'un homme de génie peut avoir un coin de

folie et n'est plus qu'un enfant quand il est assez faible pour écouter ses préjugés. Pascal nous dit lui-même que *l'esprit peut être fort et étroit et aussi étendu que faible*⁴². Il avait dit plus haut : *on peut avoir le sens droit et n'aller pas également à toutes choses, car il y en a qui, l'ayant droit dans un certain ordre de choses, s'éblouissent dans les autres.*

§. 168. QU'EST-ce que la vertu suivant la Théologie ? *c'est*, nous dit-on, *la conformité des actions de l'homme avec la volonté de Dieu.* Mais qu'est-ce que Dieu ? C'est un être que personne n'est capable de concevoir et que par conséquent chacun modifie à sa façon. Qu'est-ce que la volonté de Dieu ? C'est ce que des hommes qui ont vu Dieu ou que Dieu a inspirés nous ont dit être la volonté de Dieu. Qui sont ceux qui ont vu Dieu ? Ce sont ou des fanatiques ou des fourbes ou des ambitieux que l'on ne peut guère en croire sur leur parole.

[On ne peut fonder la morale sur une volonté divine qui varie selon ses interprètes]

FONDER la morale sur un Dieu que chaque homme se peint diversement, que chacun compose à sa manière, que chacun arrange suivant son propre tempérament et son propre intérêt, c'est évidemment fonder la morale sur le caprice et sur l'imagination des hommes ; c'est la fonder sur les fantaisies d'une secte, d'une faction, d'un parti qui croiront avoir l'avantage d'adorer un vrai Dieu, à l'exclusion de tous les autres.

ETABLIR la morale ou les devoirs de l'homme sur la volonté Divine, c'est la fonder sur la volonté, les rêveries, les intérêts de ceux qui font parler Dieu, sans jamais avoir à craindre d'en être démenti. Dans toute religion les Prêtres seuls ont le droit de décider de ce qui plaît ou déplaît à leur Dieu : l'on est toujours assuré qu'ils décideront que c'est ce qui leur plaît ou leur déplaît à eux-mêmes.

LES dogmes, les cérémonies, la morale et les vertus que prescrivent toutes les religions du monde n'ont été visiblement calculés que pour étendre le pouvoir ou augmenter les émoluments des fondateurs et des ministres de ces religions. Les dogmes sont obscurs, inconcevables, effrayants et par là même très propres à égarer l'imagination et à rendre le vulgaire plus docile aux volontés de ceux qui veulent le dominer. Les cérémonies et les pratiques procurent des richesses ou de la considération aux Prêtres. La morale et les vertus religieuses consistent dans une foi soumise qui empêche de raisonner, dans une humilité dévote qui assure à des Prêtres la soumission de leurs esclaves, dans un zèle ardent lorsqu'il s'agit de la religion, c'est-à-dire quand il s'agit des intérêts de ces Prêtres. Toutes les vertus religieuses n'ont évidemment pour objet que l'utilité des ministres de la Religion.

§. 169. QUAND on reproche aux Théologiens la stérilité de leurs vertus *Théologiques*, ils nous vantent avec emphase la *charité*, cet amour tendre du prochain dont le christianisme fait un devoir essentiel à ses disciples. Mais hélas ! que devient cette prétendue charité dès qu'on examine la conduite des ministres du seigneur ? Demandez-leur s'il faut aimer son prochain ou lui faire du bien quand il est un impie, un hérétique, un incrédule, c'est-à-dire quand il ne pense pas comme eux ? Demandez-leur s'il faut tolérer les opinions contraires à celles de la Religion qu'ils professent ? Demandez-leur si le Souverain peut montrer de l'indulgence pour ceux qui sont dans l'erreur ? Aussitôt leur charité disparaît et le clergé dominant vous dira que *le Prince ne porte le glaive que pour soutenir les intérêts du Très-haut* ; il vous dira que par amour pour le prochain, il faut le persécuter, l'emprisonner, l'exiler, le brûler. Vous ne trouverez de la tolérance que chez quelques Prêtres persécutés eux-mêmes qui mettront de côté la charité chrétienne dès qu'ils auront le pouvoir de persécuter à leur tour.

⁴² V. Pensées de Mr. Pascal. XXXI.

[Favoriser l'activité économique plutôt que les institutions charitables]

LA Religion chrétienne, prêchée dans son origine par des mendiants et des hommes très misérables, sous le nom de *charité*, recommande très fortement l'aumône ; la Religion de Mahomet en fait également un devoir indispensable. Rien n'est, sans doute, plus conforme à l'humanité que de secourir les malheureux, de vêtir l'homme nu, de tendre une main bienfaisante à quiconque a besoin. Mais ne serait-il pas plus humain et plus charitable de prévenir la misère et d'empêcher les pauvres de pulluler ? Si la Religion, au lieu de diviniser les Princes, leur eût appris à respecter la propriété de leurs sujets, à être justes, à n'exercer que leurs droits légitimes, on ne verrait pas un si grand nombre de mendiants dans leurs Etats. Un gouvernement avide, injuste, tyrannique, multiplie la misère ; la rigueur des impôts produit le découragement, la paresse, la pauvreté, qui font à leur tour éclore des vols, des assassinats et des crimes de toute espèce. Si les Souverains avaient plus d'humanité, de charité, d'équité, leurs Etats ne seraient pas peuplés de tant de malheureux qu'il devient impossible de soulager leur misère.

LES Etats Chrétiens et Mahométans sont remplis d'hôpitaux vastes et richement dotés dans lesquels on admire la pieuse charité des Rois et des Sultans qui les ont élevés. N'eût-il donc pas été plus humain de bien gouverner les peuples, de leur procurer l'aisance, d'exciter et de favoriser l'industrie et le commerce, de les laisser jouir en sûreté du fruit de leurs travaux, que de les écraser sous un joug despotique, de les appauvrir par des guerres insensées, de les réduire à la mendicité pour satisfaire un luxe effréné et de bâtir ensuite des monuments somptueux qui ne peuvent contenir qu'une très petite portion de ceux qu'on a rendu misérables ? La Religion par ses vertus n'a fait que donner le change aux hommes ; au lieu de prévenir les maux, elle n'y appliqua jamais que des remèdes impuissants.

LES Ministres du ciel ont toujours su tirer parti pour eux-mêmes des calamités des autres : la misère publique fut, pour ainsi dire, leur élément ; ils se sont rendus partout les administrateurs des biens des pauvres, les distributeurs des aumônes, les dépositaires des charités : par là ils étendirent et soutinrent en tout temps leur pouvoir sur les malheureux qui composent communément la partie la plus nombreuse, la plus inquiète, la plus seditieuse dans la Société. Ainsi les plus grands maux tournent au profit des ministres du seigneur !

LES Prêtres des Chrétiens nous disent que les biens qu'ils possèdent sont *les biens des pauvres* et prétendent, à ce titre, que leurs possessions sont sacrées. En conséquence, les Souverains et les Peuples se sont empressés d'accumuler dans leurs mains des terres, des revenus, des trésors. Sous prétexte de charité nos guides spirituels sont devenus très opulents et jouissent aux yeux des nations appauvries de biens qui n'étaient destinés que pour les malheureux ; ceux-ci, loin d'en murmurer, applaudissent à une sainte générosité qui enrichit l'Eglise, mais qui bien rarement contribue à soulager les pauvres.

SUIVANT les principes du Christianisme, la pauvreté est elle-même une vertu et c'est celle que les Souverains et les Prêtres font le plus rigoureusement observer à leurs esclaves. D'après ces idées, un grand nombre de pieux chrétiens ont renoncé, de plein gré, aux richesses périssables de la terre, ont distribué leur patrimoine aux pauvres et se sont retirés dans des déserts pour y vivre dans une indigence volontaire. Mais bientôt cet enthousiasme, ce goût surnaturel pour la misère fut forcé de céder à la nature. Les successeurs de ces pauvres volontaires vendirent aux peuples dévots leurs prières et leur intercession puissante auprès de la Divinité ; ils devinrent riches et puissants ; ainsi des moines, des solitaires, vécurent dans l'oisiveté et sous prétexte de charité, dévorèrent effrontément la substance du pauvre.

[La religion fait de la crédulité la première des vertus]

LA pauvreté d'esprit est celle dont la Religion fit toujours le plus de cas. La vertu fondamentale de toute Religion, c'est-à-dire la plus utile à ses ministres, c'est *la foi*. Elle consiste dans une crédulité sans bornes qui fait croire sans examen tout ce que les interprètes de la Divinité ont intérêt que l'on croie. A l'aide de cette vertu merveilleuse, les Prêtres sont devenus les arbitres et du juste et de l'injuste, et du bien et du mal : il leur fut très facile de faire commettre des crimes quand ils eurent besoin de crimes pour faire valoir leurs intérêts. La foi implicite a été la source des plus grands attentats qui se soient commis sur la terre.

§. 170. CELUI qui le premier a dit aux nations que lorsqu'on avait fait tort aux hommes, il fallait en demander pardon à Dieu, l'apaiser par des présents, lui offrir des sacrifices, a visiblement détruit les vrais principes de la morale. D'après ces idées, les hommes s'imaginent que l'on peut obtenir du Roi du Ciel, comme des Rois de la terre, la permission d'être injuste et méchant ou du moins le pardon du mal que l'on peut faire.

LA Morale est fondée sur les rapports, les besoins, les intérêts constants des habitants de la terre. Les rapports qui subsistent entre les hommes et Dieu, ou sont parfaitement inconnus, ou sont imaginaires. La Religion, en associant Dieu avec les hommes, a visiblement affaibli ou détruit les liens qui les unissent entre eux. Les mortels s'imaginent pouvoir impunément se nuire les uns aux autres en faisant une réparation convenable à l'Etre tout-puissant à qui l'on suppose le droit de remettre toutes les offenses faites à ses créatures.

EST-IL rien de plus propre à rassurer les méchants ou à les enhardir au crime que de leur persuader qu'il existe un être invisible qui a le droit de leur pardonner les injustices, les rapines, les perfidies, les outrages qu'ils peuvent faire à la Société ? Encouragés par ces funestes idées, nous voyons que les hommes les plus pervers se livrent aux plus grands crimes et croient les réparer en implorant la miséricorde Divine. Leur conscience est en repos dès qu'un Prêtre les assure que le ciel est désarmé par un repentir sincère, très inutile au monde ; ce Prêtre les console au nom de la Divinité s'ils consentent, en réparation de leurs fautes, à partager avec ses ministres les fruits de leurs brigandages, de leurs fraudes et de leurs méchancetés.

UNE morale liée à la Religion lui est nécessairement subordonnée. Dans l'esprit d'un dévot, Dieu doit passer avant ses créatures ; il vaut mieux lui obéir qu'aux hommes. Les intérêts du Monarque céleste doivent l'emporter sur ceux des chétifs mortels. Mais les intérêts du ciel sont visiblement les intérêts des ministres du ciel ; d'où il suit évidemment que dans toute religion les Prêtres, sous prétexte des intérêts du ciel ou de la gloire de Dieu, pourront [se] dispenser des devoirs de la morale humaine, quand ils ne s'accorderont pas avec les devoirs que Dieu est en droit d'imposer. D'ailleurs celui qui a le pouvoir de pardonner les crimes ne doit-il pas avoir le droit d'en commander ?

[Les bonnes règles de conduite résultent des nécessités de la vie sociale]

§. 171. ON se tue de nous dire que sans un Dieu il ne peut y avoir *d'obligation morale*, qu'il faut aux hommes et aux Souverains eux-mêmes un législateur assez puissant pour les obliger. L'obligation morale suppose une loi ; mais cette loi naît des rapports éternels et nécessaires des choses entre elles, rapports qui n'ont rien de commun avec l'existence d'un Dieu. Les règles de la conduite des hommes découlent de leur propre nature qu'ils sont à portée de connaître et non de la nature divine dont ils n'ont nulle idée. Ces règles nous obligent, c'est-à-dire que nous nous rendons estimables ou méprisables, aimables ou haïssables, dignes de récompenses ou de châtiments, heureux ou malheureux, suivant que nous nous conformons à ces règles ou que nous nous en écartons. La loi qui oblige l'homme à ne se pas nuire à lui-même est fondée sur la nature d'un être sensible qui, de quelque façon qu'il soit venu dans ce monde ou quelque puisse être son sort dans un monde à venir, est forcé

par son essence actuelle de chercher le bien-être et de fuir le mal, d'aimer le plaisir et de craindre la douleur. La loi qui oblige l'homme à ne pas nuire aux autres et à leur faire du bien est fondée sur la nature des êtres sensibles vivants en société, qui sont par leur essence forcés de mépriser ceux qui ne leur font aucun bien et de détester ceux qui s'opposent à leur félicité.

SOIT qu'il existe un Dieu, soit qu'il n'en existe point, soit que ce Dieu ait parlé, soit qu'il n'ait point parlé, les devoirs moraux des hommes seront toujours les mêmes tant qu'ils auront la nature qui leur est propre, c'est-à-dire tant qu'ils seront des êtres sensibles. Les hommes ont-ils donc besoin d'un Dieu qu'ils ne connaissent pas, d'un législateur invisible, d'une Religion mystérieuse, de craintes chimériques pour comprendre que tout excès tend évidemment à les détruire, que pour se conserver il faut s'en abstenir, que pour se faire aimer des autres il faut leur faire du bien, que leur faire du mal est un sûr moyen de s'attirer leur vengeance et leur haine ?

AVANT la loi point de péché : rien de plus faux que cette maxime. Il suffit que l'homme soit ce qu'il est ou soit un être sensible pour distinguer ce qui lui fait plaisir de ce qui lui déplaît. Il suffit qu'un homme sache qu'un autre homme est un être sensible comme lui pour qu'il ne puisse pas ignorer ce qui lui est utile ou nuisible. Il suffit que l'homme ait besoin de son semblable pour qu'il sache qu'il doit craindre d'exciter en lui des sentiments défavorables à lui-même. Ainsi l'être sentant et pensant n'a besoin que de sentir et de penser pour découvrir ce qu'il doit faire et pour lui-même et pour les autres. Je sens et un autre sent comme moi : voilà le fondement de toute morale.

§. 172. CE n'est que par sa conformité avec la nature de l'homme que nous pouvons juger de la bonté d'une morale. D'après cette comparaison, nous sommes en droit de la rejeter si nous la trouvons contraire au bien-être de notre espèce. Quiconque a médité sérieusement la Religion et sa Morale surnaturelle, quiconque en a pesé d'une main sûre les avantages et les désavantages demeurera convaincu que l'une et l'autre sont nuisibles aux intérêts du genre humain ou directement opposées à la nature de l'homme.

[Les dangers du pouvoir politique des prêtres]

« PEUPLES, aux armes ! il s'agit de la cause de votre Dieu. Le ciel est outragé ! La foi est en péril ! A l'impiété ! au blasphème ! à l'hérésie ! » Par le pouvoir magique de ces mots redoutables, auxquels les peuples ne comprirent jamais rien, les Prêtres furent de tout temps les maîtres de soulever les nations, de détrôner des Rois, d'allumer des guerres civiles, de mettre les hommes aux prises. Quand par hasard on examine les importants objets qui ont excité la colère céleste et produit tant de ravages sur la terre, il se trouve que les folles rêveries et les bizarres conjectures de quelque Théologien qui ne s'entendait pas lui-même ou les prétentions du clergé ont brisé tous les liens de la Société et baigné le genre humain dans son sang et ses larmes.

§. 173. LES Souverains de ce monde, en associant la Divinité au gouvernement de leurs Etats, en se donnant pour ses lieutenants et ses représentants sur la terre, en reconnaissant que c'est d'elle qu'ils tiennent leur pouvoir ont dû nécessairement se donner des ministres pour rivaux ou pour maîtres. Est-il donc étonnant que souvent les Prêtres aient fait sentir aux Rois la supériorité du Monarque céleste ? N'ont-ils pas, plus d'une fois, fait connaître aux Princes temporels que le pouvoir le plus grand est forcé de céder au pouvoir spirituel de l'opinion ? Rien de plus difficile que de servir deux maîtres, surtout quand ils ne sont point d'accord sur ce qu'ils demandent à leurs sujets.

L'ASSOCIATION de la Religion avec la Politique a nécessairement introduit une législation double dans les Etats. La loi de Dieu, interprétée par ses Prêtres, se trouva souvent contraire à la loi du Souverain ou à l'intérêt de l'Etat. Quand les Princes ont de la fermeté et se sont assurés de l'amour de leurs sujets, la loi de Dieu est quelquefois obligée de se prêter aux intentions sages du Souverain temporel ; mais le plus souvent l'autorité souveraine est obligée de reculer devant l'autorité divine, c'est-à-dire

devant l'intérêt du clergé. Rien de plus dangereux pour un Prince que de *mettre la main à l'encensoir*, c'est-à-dire de vouloir réformer les abus consacrés par la Religion. Dieu n'est jamais plus en colère que lorsqu'on touche aux droits divins, aux privilèges, aux possessions, aux immunités de ses Prêtres.

LES spéculations métaphysiques ou les opinions religieuses des hommes n'influent sur leur conduite que quand ils les jugent conformes à leurs intérêts. Rien ne prouve cette vérité d'une façon plus convaincante que la conduite d'un grand nombre de Princes relativement à la puissance spirituelle à laquelle on les voit très souvent résister. Un Souverain, persuadé de l'importance et des droits de la Religion, ne devrait-il pas se croire en conscience obligé de recevoir avec respect les ordres de ses Prêtres et les regarder comme des ordres de la Divinité même ? Il fut un temps où les Rois et les peuples, plus conséquents et convaincus des droits de la puissance spirituelle, se rendaient ses esclaves, lui cédaient en toute occasion et n'étaient que des instruments dociles dans ses mains. Cet heureux temps n'est plus ; par une étrange inconséquence on voit quelquefois les plus dévots Monarques s'opposer aux entreprises de ceux qu'ils regardent pourtant comme les Ministres de Dieu. Un Souverain, bien pénétré de religion ou de respect pour son Dieu, devrait se tenir sans cesse prosterné devant ses Prêtres et les regarder comme ses Souverains véritables. Est-il une puissance sur la terre qui ait le droit de se mesurer avec celle du Très-Haut ?

§. 174. LES Princes, qui se croient intéressés à faire durer les préjugés de leurs sujets, ont-ils donc bien réfléchi aux effets qu'ont produit et que peuvent encore produire des Démagogues privilégiés qui ont le droit de parler quand ils veulent et d'enflammer au nom du ciel les passions de plusieurs millions de sujets ? Quels ravages ne causeraient pas ces harangueurs sacrés s'ils s'entendaient pour troubler un Etat comme ils ont fait si souvent !

RIEN de plus onéreux et de plus ruineux pour la plupart des nations que le culte de leurs Dieux. Partout leurs Ministres, non seulement constituent le premier ordre dans l'Etat, mais encore jouissent de la portion la plus ample des biens de la Société et sont en droit de lever des impôts continuels sur leurs concitoyens. Quels avantages réels ces organes du Très-Haut procurent-ils donc aux peuples pour les profits immenses qu'ils en tirent ? En échange de leurs richesses et de leurs bienfaits, leur donnent-ils autre chose que des mystères, des hypothèses, des cérémonies, des questions subtiles, des querelles interminables que très souvent les Etats sont encore obligés de payer de leur sang ?

§. 175. LA Religion, qui se donne pour le plus ferme appui de la morale, lui ôte évidemment ses vrais mobiles pour leur substituer des mobiles imaginaires, des chimères inconcevables qui, étant visiblement contraires au bon sens, ne peuvent être crus fermement par personne. Tout le monde nous assure qu'il croit fermement un Dieu qui récompense et punit, tout le monde se dit persuadé de l'existence d'un enfer et d'un paradis. Cependant voyons-nous que ces idées rendent les hommes meilleurs ou contrebalancent dans l'esprit du plus grand nombre d'entre eux, les intérêts les plus légers ? Chacun nous assure qu'il est effrayé des jugements de Dieu et chacun suit ses passions quand il se croit sûr d'échapper aux jugements des hommes.

LA crainte des puissances invisibles est rarement aussi forte que la crainte des puissances visibles. Des supplices inconnus ou éloignés frappent bien moins le peuple qu'une potence dressée ou que l'exemple d'un pendu. Il n'est guère de courtisan qui craigne à beaucoup près autant la colère de son Dieu que la disgrâce de son maître. Une pension, un titre, un ruban suffisent pour faire oublier et les tourments de l'enfer et les plaisirs de la cour céleste. Les caresses d'une femme l'emportent tous les jours sur les menaces du Très-Haut. Une plaisanterie, un ridicule, un bon mot font plus d'impression sur l'homme du monde que toutes les notions graves de sa Religion.

NE nous assure-t-on pas *qu'un bon peccavi* suffit pour apaiser la Divinité ? Cependant on ne voit pas que ce *bon peccavi* se dise bien sincèrement ; du moins est-il très rare de voir les grands voleurs

restituer, même à l'article de la mort, des biens qu'ils savent avoir injustement acquis. Les hommes se persuadent, sans doute, qu'ils se feront aux feux éternels s'ils ne peuvent s'en garantir. Mais *il est avec le ciel des accommodements* : en donnant à l'Eglise une portion de leur fortune, il y a très peu de dévots fripons qui ne meurent fort tranquilles sur la façon dont ils se sont enrichis en ce monde.

§. 176. DE l'aveu même des plus ardents défenseurs de la Religion et de son utilité, rien de plus rare que les conversions sincères ; à quoi l'on pourrait ajouter : rien de plus infructueux pour la Société. Les hommes ne se dégoûtent du monde que lorsque le monde est dégoûté d'eux ; une femme ne se donne à Dieu que lorsque le monde ne veut plus d'elle. Sa vanité trouve dans la dévotion un rôle qui l'occupe et la dédommage de la ruine de ses charmes. Des pratiques minutieuses lui font passer le temps ; les cabales, les intrigues, les déclamations, la médisance, le zèle lui fournissent des moyens de s'illustrer et de se faire considérer dans le parti dévot. Si les dévots ont le talent de plaire à Dieu et à ses Prêtres, ils ont rarement celui de plaire à la Société ou de s'y rendre utiles. La Religion, pour un dévot, est un voile qui couvre et justifie toutes ses passions, son orgueil, sa mauvaise humeur, sa colère, sa vengeance, son impatience, ses rancunes. La dévotion s'arroe une supériorité tyrannique qui bannit du commerce la douceur, l'indulgence et la gaieté : elle donne le droit de censurer les autres, de reprendre, de déchirer les profanes pour la plus grande gloire de Dieu. Il est très ordinaire d'être dévot et de n'avoir aucune des vertus ou des qualités nécessaires à la vie sociale.

[La croyance en une autre vie n'est pas nécessaire pour bien faire]

§. 177. ON assure que le dogme d'une autre vie est de la plus grande importance pour le repos des sociétés ; on s'imagine que, sans lui, les hommes n'auraient plus ici-bas de motifs pour bien faire. Qu'est-il besoin de terreurs et de fables pour faire sentir à tout homme raisonnable la façon dont il doit se comporter sur la terre ? Chacun de nous ne voit-il pas qu'il a le plus grand intérêt à mériter l'approbation, l'estime, la bienveillance des êtres qui l'environnent ; et de s'abstenir de tout ce qui peut lui attirer le blâme, les mépris et le ressentiment de la Société ? Quelque courte que soit la durée d'un festin, d'une conversation, d'une visite, chacun ne veut-il pas y jouer un rôle décent, agréable pour lui-même et pour d'autres ? Si la vie n'est qu'un passage, tâchons de le rendre facile, il ne peut l'être si nous manquons d'égards pour ceux qui cheminent avec nous.

LA religion, tristement occupée de ses sombres rêveries, ne nous représente l'homme que comme un pèlerin sur la terre : elle en conclut que, pour voyager plus sûrement, il doit faire bande à part, renoncer aux douceurs qu'il rencontre, se priver des amusements qui pourraient le consoler des fatigues et des ennuis de la route. Une philosophie stoïque et chagrine nous donne quelquefois des conseils aussi peu sensés que la Religion. Mais une philosophie plus raisonnable nous invite à répandre des fleurs sur le chemin de la vie, à en écarter la mélancolie et les terreurs paniques, à nous lier d'intérêts avec nos compagnons de voyage, à nous distraire par la gaieté et par des plaisirs honnêtes des peines et des traverses auxquelles nous nous trouvons si souvent exposés : elle nous fait sentir que, pour voyager avec agrément, nous devons nous abstenir de ce qui pourrait nous devenir nuisibles à nous-mêmes et fuir avec grand soin ce qui pourrait nous rendre odieux à nos associés.

§. 178. ON demande quels motifs un athée peut avoir de bien faire. Il peut avoir le motif de se plaire à lui-même, de plaire à ses semblables, de vivre heureux et tranquille ; de se faire aimer et considérer des hommes dont l'existence et les dispositions sont bien plus sûres et plus connues que celles d'un être impossible à connaître. Celui qui ne craint pas les Dieux peut-il craindre quelque chose ? Il peut craindre les hommes ; il peut craindre le mépris, le déshonneur, les châtimens et la vengeance des lois ; enfin il peut se craindre lui-même et les remords qu'éprouvent tous ceux qui ont la conscience d'avoir encouru ou mérité la haine de leurs semblables.

[La conservation et l'estime de soi sont les meilleurs guides de la morale]

LA conscience est le témoignage intérieur que nous nous rendons à nous-mêmes d'avoir agi de façon à mériter l'estime ou le blâme des êtres avec qui nous vivons. Cette conscience est fondée sur la connaissance évidente que nous avons des hommes et des sentiments que nos actions doivent produire en eux. La conscience du dévot consiste à se persuader qu'il a plu ou déplu à son Dieu, dont il n'a nulle idée et dont les intentions obscures et douteuses ne lui sont expliquées que par des hommes suspects, qui ne connaissent pas plus que lui l'essence de la Divinité et qui sont très peu d'accord sur ce qui peut lui plaire ou lui déplaire. En un mot, la conscience de l'homme crédule est dirigée par des hommes qui ont eux-mêmes une conscience erronée ou dont l'intérêt étouffe les lumières.

UN Athée peut-il avoir de la conscience ? Quels sont ses motifs pour s'abstenir des vices cachés et des crimes secrets que les autres hommes ignorent et sur lesquels les lois n'ont point de prise ? Il peut s'être assuré par une expérience constante qu'il n'est point de vice qui, par la nature des choses, ne se punisse lui-même. Veut-il se conserver ? Il évitera tous les excès qui pourraient endommager sa santé ; il ne voudra point traîner une vie languissante qui le rendrait à charge et à lui-même et aux autres. Quant aux crimes secrets, il s'en abstiendra par la crainte d'être forcé d'en rougir à ses propres yeux, auxquels il ne peut se soustraire. S'il a de la raison, il connaîtra le prix de l'estime qu'un honnête homme doit avoir pour lui-même. Il saura d'ailleurs que des circonstances inespérées peuvent dévoiler aux yeux des autres la conduite qu'il se sent intéressé de leur cacher. L'autre monde ne fournit aucuns motifs de bien faire à celui qui n'en trouve point ici-bas.

[Un prince athée peut-il faire plus de mal que certains rois très chrétiens ?]

§. 179. « L'ATHEE de spéculation, nous dira le Théiste, peut être un honnête homme, mais ses écrits formeront des athées politiques. Des Princes et des Ministres, n'étant plus retenus par la crainte de Dieu, se livreront sans scrupule aux plus affreux excès. » Mais quelle que l'on puisse supposer la dépravation d'un athée sur le trône, peut-elle jamais être plus forte et plus nuisible que celle de tant de conquérants, de tyrans, de persécuteurs, d'ambitieux, de courtisans pervers qui, sans être des athées, qui même étant souvent très religieux et très dévots, ne laissent pas de faire gémir l'humanité sous le poids de leurs crimes ? Un Prince athée peut-il faire plus de mal au monde qu'un Louis XI, un Philippe II, un Richelieu, qui tous ont allié la Religion avec le crime ? Rien de moins ordinaires que des Princes athées ; mais rien de plus commun que des Tyrans et des Ministres très méchants et très Religieux.

[La « science des devoirs » ne s'acquiert que par l'étude de l'homme et de la société]

§. 180. TOUT homme dont l'esprit se livre à la réflexion ne peut s'empêcher de connaître ses devoirs, de découvrir les rapports subsistants entre les hommes, de méditer sa propre nature, de démêler ses besoins, ses penchants, ses désirs et de s'apercevoir de ce qu'il doit à des êtres nécessaires à son propre bonheur. Ces réflexions conduisent naturellement à la connaissance de la morale la plus essentielle pour des êtres qui vivent en société. Tout homme qui aime à se replier sur lui-même, à étudier, à chercher les principes des choses, n'a pas pour l'ordinaire des passions bien dangereuses : sa passion la plus forte sera de connaître la vérité et son ambition de la montrer aux autres. La philosophie est propre à cultiver et le cœur et l'esprit. Du côté des mœurs et de l'honnêteté celui qui réfléchit et raisonne n'a-t-il pas évidemment de l'avantage sur celui qui se fait un principe de ne point raisonner ?

SI l'ignorance est utile aux Prêtres et aux oppresseurs du genre humain, elle est très funeste à la Société. L'homme dépourvu de lumières ne jouit pas de sa raison ; l'homme dépourvu de raison et de lumières est un sauvage qui peut à chaque instant être entraîné dans le crime. La morale, ou la science des devoirs, ne s'acquiert que par l'étude de l'homme et de ses rapports. Celui qui ne réfléchit point

par lui-même ne connaît point la vraie morale et marche d'un pas peu sûr dans le chemin de la vertu. Moins les hommes raisonnent et plus ils sont méchants. Les Sauvages, les Princes, les Grands, les gens de la lie du peuple sont communément les plus méchants des hommes parce qu'ils sont ceux qui raisonnent le moins.

LE dévot ne réfléchit jamais et se garde bien de raisonner. Il craint tout examen, il suit l'autorité et souvent même une conscience erronée lui fait un saint devoir de commettre le mal. L'Incrédule raisonne, il consulte l'expérience et la préfère au préjugé. S'il a raisonné juste, sa conscience s'éclaire ; il trouve pour bien faire des motifs plus réels que le dévot qui n'a d'autres motifs que ses chimères et qui jamais n'écoute la raison. Les motifs de l'Incrédule ne sont-ils pas assez puissants pour contrebalancer ses passions ? Est-il assez borné pour méconnaître les intérêts les plus réels qui devraient le contenir ? eh bien ! il sera vicieux et méchant, mais pour lors il ne sera ni pire ni meilleur que tant d'hommes crédules qui, nonobstant la Religion et ses préceptes sublimes, ne laissent pas de suivre une conduite que cette Religion condamne. Un assassin crédule est-il donc moins à craindre qu'un assassin qui ne croit rien ? Un tyran bien dévot est-il moins un tyran qu'un tyran indévot ?

[Ne pas confondre les opinions et les comportements]

§. 181. RIEN de plus rare au monde que des hommes conséquents. Leurs opinions n'influent sur leur conduite que lorsqu'elles se trouvent conformes à leurs tempéraments, à leurs passions, à leurs intérêts. Les opinions religieuses, d'après l'expérience journalière, produisent beaucoup de mal contre très peu de bien ; elles sont nuisibles parce qu'elles s'accordent fort souvent avec les passions des tyrans, des ambitieux, des fanatiques et des prêtres ; elles ne sont d'aucun effet parce qu'elles sont incapables de contrebalancer les intérêts présents du plus grand nombre des hommes. Les principes religieux sont toujours mis de côté quand ils s'opposent à des désirs ardents ; sans être incrédule on se conduit alors comme si l'on ne croyait rien.

ON risquera toujours de se tromper quand on voudra juger des opinions des hommes par leur conduite ou de leur conduite par leurs opinions. Un homme très religieux, nonobstant les principes insociables et cruels d'une Religion sanguinaire, sera quelquefois, par une heureuse inconséquence, humain, tolérant, modéré ; pour lors les principes de sa Religion ne s'accordent pas avec la douceur de son caractère. Un libertin, un débauché, un hypocrite, un adultère, un fripon nous montreront souvent qu'ils ont les idées les plus vraies sur les mœurs. Pourquoi ne les mettent-ils pas en pratique ? C'est que leurs tempéraments, leurs intérêts, leurs habitudes ne s'accordent point avec leurs théories sublimes. Les principes sévères de la Morale Chrétienne, que tant de gens font passer pour divine, n'influent que très faiblement sur la conduite de ceux qui les prêchent aux autres. Ne nous disent-ils pas tous les jours *de faire ce qu'ils prêchent et de ne pas faire ce qu'ils font*.

LES partisans de la religion désignent assez communément les Incrédules sous le nom de *libertins*. Il peut très bien se faire que beaucoup d'Incrédules aient des mœurs déréglées ; ces mœurs sont dues à leurs tempéraments et non à leurs opinions. Mais que fait leur conduite à ces opinions ? Un homme sans mœurs ne peut-il donc pas être bon médecin, bon architecte, bon géomètre, bon logicien, bon métaphysicien, bon raisonneur ? Avec une conduite irréprochable, on peut être un ignorant sur bien des choses et raisonner très mal. Quand il s'agit de la vérité, il nous importe peu de qui elle nous vienne. Ne jugeons pas des hommes par leurs opinions, ni des opinions par les hommes ; jugeons des hommes par leur conduite et de leurs opinions par leur conformité avec l'expérience, la raison, l'utilité du genre humain.

§. 182. TOUT homme qui raisonne devient bientôt incrédule parce que le raisonnement lui prouve que la Théologie n'est qu'un tissu de chimères, que la Religion est contraire à tous les principes du bon sens, qu'elle porte une teinte de faussetés dans toutes les connaissances humaines. L'homme sensible

devient incrédule parce qu'il voit que la Religion, loin de rendre les hommes plus heureux, est la source première des plus grands désordres et des calamités permanentes dont l'espèce humaine est affligée. L'homme qui cherche son bien-être et sa propre tranquillité examine sa religion et s'en détrompe parce qu'il trouve aussi incommode qu'inutile de passer sa vie à trembler devant des fantômes qui ne sont faits pour en imposer qu'à des femmelettes ou à des enfants.

Si quelquefois le libertinage, qui ne raisonne guère, conduit à l'irréligion, l'homme réglé dans ses mœurs peut avoir des motifs très légitimes pour examiner sa religion et pour la bannir de son esprit. Trop faibles pour en imposer aux méchants, en qui le vice a jeté de profondes racines, les terreurs religieuses affligent, tourmentent, accablent des imaginations inquiètes. Les âmes ont-elles du courage et du ressort ? Elles ont bientôt secoué un joug qu'elles ne portaient qu'en frémissant. Sont-elles faibles et craintives ? Elles traînent ce joug pendant toute leur vie, elles vieillissent en tremblant ou du moins elles vivent dans des incertitudes accablantes.

[Peut-on aimer un dieu exécration ? Même les théologiens chrétiens en doutent...]

LES Prêtres ont fait de Dieu un être si malin, si farouche, si propre à chagriner, qu'il est très peu d'hommes au monde qui ne désirassent au fond du cœur que ce Dieu n'existât pas. On ne vit point heureux quand on tremble toujours. Vous adorez un Dieu terrible, ô dévot ! eh bien ! vous le haïssez, vous voudriez qu'il ne fût pas. Peut-on ne pas désirer l'absence ou la destruction d'un maître dont l'idée ne fait que tourmenter l'esprit ? Ce sont les couleurs noires dont les Prêtres se servent pour peindre la Divinité qui, révoltant les cœurs, forcent à la haïr et à la rejeter.

§. 183. Si la crainte a fait les Dieux, la crainte soutient leur empire dans l'esprit des mortels : on les a de si bonne heure accoutumés à frissonner au seul nom de la Divinité qu'elle est devenue pour eux un spectre, un lutin, un loup-garou qui les tourmente et dont l'idée leur ôte le courage même de vouloir se rassurer. Ils craignent que le spectre invisible ne les frappe s'ils cessaient un instant d'avoir peur. Les dévots craignent trop leur Dieu pour l'aimer sincèrement ; ils le servent en esclaves qui, dans l'impossibilité d'échapper à sa puissance, prennent le parti de flatter leur maître et qui, à force de mentir, se persuadent à la fin qu'ils ont pour lui de l'amour. Ils font de nécessité vertu. L'amour des dévots pour leur Dieu et des esclaves pour leurs despotes n'est qu'un hommage servile et simulé qu'ils rendent à la force, auquel le cœur ne prend aucune part.

§. 184. LES docteurs Chrétiens ont fait leur Dieu si peu digne d'amour que plusieurs d'entre eux ont cru devoir [se] dispenser de l'aimer, blasphème qui fait frémir d'autres docteurs moins sincères. St Thomas, ayant prétendu qu'on est obligé d'aimer Dieu aussitôt qu'on a l'usage de sa raison, le Jésuite Sirmond lui répond que *c'est bientôt*. Le Jésuite Vasquez assure *qu'il suffit d'aimer Dieu à l'article de la mort*. Hurtado, moins facile, dit *qu'il faut aimer Dieu tous les ans*. Henriquez se contente qu'on l'aime *tous les cinq ans* ; Sotus, *tous les dimanches*. Surquoi fondés ? demande le père Sirmond qui ajoute que Suarez veut *qu'on aime Dieu quelquefois* ; mais en quel temps ? il vous en fait juge, il n'en sait rien lui-même. Or, dit-il, *ce qu'un si savant Docteur ne sait pas, qui pourra le savoir* ? Le même Jésuite Sirmond continue en disant que *Dieu ne nous ordonne pas de l'aimer d'un amour d'affection et ne nous promet pas le salut à condition de lui donner notre cœur, c'est assez de lui obéir et de l'aimer d'un amour effectif en exécutant ses ordres ; c'est là le seul amour que nous lui devons ; et il ne nous a pas tant commandé de l'aimer que de ne point le haïr*⁴³. Cette doctrine paraît hérétique, impie, abominable aux Jansénistes qui par la sévérité révoltante qu'ils attribuent à leur Dieu, le rendent encore bien moins aimable que les Jésuites leurs adversaires. Ceux-ci, pour s'attirer des adhérents, peignent Dieu sous des traits capables de rassurer les mortels les plus pervers. Ainsi rien de moins décidé pour les Chrétiens que la question importante si l'on peut ou si l'on doit aimer ou ne pas aimer

⁴³ Voyez *Apologie des lettres Provinciales*. Tome II.

Dieu. Parmi leurs guides spirituels, les uns prétendent qu'il faut l'aimer de tout son cœur malgré toutes ses rigueurs ; d'autres, comme le P. Daniel, trouvent qu'*un acte de pur amour de Dieu est l'acte le plus héroïque de la vertu chrétienne et que la faiblesse humaine ne peut guère s'élever si haut*. Le Jésuite Pintereau va plus loin : il dit que *c'est un privilège de la nouvelle alliance, que la délivrance du joug fâcheux de l'amour divin*⁴⁴.

[C'est l'homme qui fait Dieu à son image]

§. 185. C'EST toujours le caractère de l'homme qui décide du caractère de son Dieu ; chacun s'en fait un pour lui-même et d'après lui-même. L'homme gai qui se livre à la dissipation et aux plaisirs ne peut pas se figurer que son Dieu puisse être austère et rébarbatif ; il lui faut un Dieu facile avec lequel on puisse entrer en composition. L'homme sévère, chagrin, bilieux, d'une humeur âcre, veut un Dieu qui lui ressemble, un Dieu qui fasse trembler et regarde comme des pervers ceux qui n'admettent qu'un Dieu commode et facile à gagner. Les hérésies, les querelles, les schismes sont nécessaires. Les hommes étant constitués, organisés, modifiés d'une façon qui ne peut être précisément la même, pourraient-ils être d'accord sur une chimère qui n'existe jamais que dans leurs propres cerveaux ?

LES disputes non moins cruelles qu'interminables qui s'élèvent sans cesse entre les ministres du seigneur ne sont pas de nature à leur attirer la confiance de ceux qui les considèrent d'un œil impartial. Comment ne pas se jeter dans l'incrédulité la plus complète à la vue de principes sur lesquels ceux mêmes qui les enseignent aux autres ne sont jamais d'accord ? Comment ne point former des doutes sur l'existence d'un Dieu dont l'idée varie d'une façon si marquée dans les têtes de ses ministres ? Comment ne pas finir par rejeter totalement un Dieu qui n'est qu'un amas informe de contradictions ? Comment s'en rapporter à des Prêtres que nous voyons perpétuellement occupés à se combattre, à se traiter d'impies et d'hérétiques, à se déchirer, à se persécuter sans pitié, sur la manière dont ils entendent les prétendues vérités qu'ils annoncent au monde !

§. 186. L'EXISTENCE d'un Dieu est la base de toute religion. Cependant jusqu'ici cette importante vérité n'a point encore été démontrée, je ne dis pas de manière à convaincre les Incrédules, mais d'une manière propre à satisfaire les Théologiens eux-mêmes. L'on a vu de tout temps des penseurs profondément occupés à imaginer des preuves nouvelles de la vérité la plus intéressante pour les hommes ! Quels ont été les fruits de leurs méditations et de leurs arguments ? Ils ont laissé la chose au même point, ils n'ont rien démontré, presque toujours ils ont excité les clameurs de leurs confrères qui les ont accusés d'avoir mal défendu la meilleure des causes.

[Les motivations des prêtres sont-elles moins désintéressées que celles des athées ?]

§. 187. LES Apologistes de la Religion nous répètent chaque jour que les passions seules font les incrédules. « C'est, disent-ils, l'orgueil et le désir de se distinguer qui font les athées ; ils ne cherchent d'ailleurs à effacer l'idée de Dieu de leur esprit que parce qu'ils ont lieu de craindre ses jugements rigoureux. » Quelque soient les motifs qui portent les hommes à l'irréligion, il s'agit d'examiner s'ils ont rencontré la vérité. Nul homme n'agit sans motifs. Examinons d'abord les arguments, nous examinerons les motifs ensuite et nous verrons s'ils ne sont pas légitimes et plus sensés que ceux de tant de dévots crédules qui se laissent guider par des maîtres peu dignes de la confiance des hommes.

VOUS dites donc, ô Prêtres du seigneur, que les passions font les incrédules : vous prétendez qu'ils ne renoncent à la religion que par intérêt ou parce qu'elle contredit leurs penchants déréglés. Vous assurez qu'ils n'attaquent vos Dieux que parce qu'ils appréhendent leurs rigueurs. Eh ! vous-mêmes, en défendant cette religion et ses chimères, êtes-vous donc vraiment exempts de passions ou d'intérêts ? Qui est-ce qui retire les émoluments de cette religion pour laquelle les Prêtres font éclater

⁴⁴ V. Ibidem.

tant de zèle ? Ce sont les Prêtres. A qui la Religion procure-t-elle du pouvoir, du crédit, des honneurs, des richesses ? C'est aux Prêtres. Qui est-ce qui fait la guerre en tout pays à la raison, à la science, à la vérité, à la philosophie et les rend odieuses aux souverains et aux peuples ? Ce sont les Prêtres. Qui est-ce qui profite sur la terre de l'ignorance des hommes et de leurs vains préjugés ? Ce sont les Prêtres. Vous êtes, ô Prêtres, récompensés, honorés et payés pour tromper les mortels et vous faites punir ceux qui les détrompent. Les folies des hommes vous procurent des bénéfices, des offrandes, des expiations ; les vérités les plus utiles ne procurent à ceux qui les annoncent que des chaînes, des supplices, des bûchers. Que l'univers juge entre nous.

[La vanité des prêtres]

§. 188. L'ORGUEIL et la vanité furent et seront toujours des vices inhérents au sacerdoce. Est-il rien de plus capable de rendre des hommes altiers et vains que la prétention d'exercer un pouvoir émané du ciel, de posséder un caractère sacré, d'être les envoyés et les Ministres du Très-Haut ? Ces dispositions ne sont-elles pas continuellement alimentées par la crédulité des peuples, par les déférences et les respects des souverains, par les immunités, les privilèges, les distinctions dont on voit jouir le clergé ? Le vulgaire est, en tout pays, bien plus dévoué à ses guides spirituels qu'il prend pour des hommes divins qu'à ses supérieurs temporels qu'il ne regarde que comme des hommes ordinaires. Le curé d'un village y joue un bien plus grand rôle, que le seigneur ou que le juge. Un Prêtre, chez les Chrétiens, se croit fort au-dessus d'un Roi ou d'un Empereur. Un Grand d'Espagne, ayant parlé vivement à un Moine, celui-ci lui dit arrogamment : *apprenez à respecter un homme qui a tous les jours votre Dieu dans ses mains et votre Reine à ses pieds.*

LES Prêtres ont-ils donc bien le droit d'accuser les incrédules d'orgueil ? Se distinguent-ils eux-mêmes par une rare modestie ou par une profonde humilité ? N'est-il pas évident que le désir de dominer les hommes est de l'essence même de leur métier ? Si les ministres du seigneur étaient vraiment modestes, les verrait-on si avides de respects, si prompts à s'irriter de toutes les contradictions, si décisifs, si cruels à se venger de ceux dont les opinions les blessent ? La science modeste ne fait-elle pas sentir combien la vérité est difficile à démêler ? Quelle autre passion qu'un orgueil effréné peut rendre des hommes si farouches, si vindicatifs, si dépourvus d'indulgence et de douceur ? Quoi de plus présomptueux que d'armer des nations et de faire couler des flots de sang pour établir ou défendre de futiles conjectures ?

VOUS dites, ô Docteurs ! que c'est la présomption qui fait seule des athées : apprenez-leur donc ce que c'est que votre Dieu, instruisez-les de son essence, parlez-en d'une façon intelligible, dites-en des choses raisonnables et qui ne soient pas ou contradictoires ou impossibles. Si vous êtes hors d'état de les satisfaire, si jusqu'ici nul d'entre vous n'a pu démontrer l'existence de Dieu d'une façon claire et convaincante, si de votre aveu son essence est aussi voilée pour vous que pour le reste des mortels, pardonnez à ceux qui ne peuvent admettre ce qu'ils ne peuvent ni entendre ni concilier, ne taxez pas de présomption ou de vanité ceux qui ont la sincérité d'avouer leur ignorance, n'accusez pas de folie ceux qui se trouvent dans l'impossibilité de croire des contradictions et rougissez une bonne fois d'exciter la haine des peuples et la fureur des souverains contre des hommes qui ne pensent pas comme vous sur un être dont vous-mêmes n'avez aucune idée. Est-il rien de plus téméraire et de plus extravagant que de raisonner d'un objet que l'on se reconnaît dans l'impossibilité de concevoir ?

VOUS nous répétez sans cesse que c'est la corruption du cœur qui produit l'athéisme, que l'on ne secoue le joug de la Divinité que parce qu'on craint ses jugements redoutables. Mais pourquoi nous peignez-vous votre Dieu sous des traits si choquants qu'ils deviennent insoutenables ? Pourquoi ce Dieu si puissant permet-il qu'il y ait des cœurs si corrompus ? Comment ne point faire des efforts pour secouer le joug d'un tyran qui, pouvant faire ce qu'il veut du cœur des hommes, consent qu'ils se pervertissent, les endure, les aveugle, leur refuse ses grâces afin d'avoir la satisfaction de les punir,

par des châtimens éternels, d'avoir été endurcis, aveuglés et de n'avoir pas eu les grâces qu'il leur a refusées ? Il faut que les Théologiens et les Prêtres se croient bien sûrs des grâces du ciel et d'un avenir heureux pour ne point détester un maître aussi bizarre que le Dieu qu'ils nous annoncent. Un Dieu qui damne éternellement est évidemment le plus odieux des êtres que l'esprit humain puisse inventer.

§. 189. NUL homme sur la terre n'est véritablement intéressé au maintien de l'erreur : elle est forcée tôt ou tard de céder à la vérité. L'intérêt général finit par éclairer les mortels ; les passions elles-mêmes contribuent quelquefois à briser pour eux quelques chaînes des préjugés. Les passions de quelques souverains n'ont-elles pas anéanti depuis deux siècles, dans quelques contrées de l'Europe, le pouvoir tyrannique qu'un Pontife trop altier exerçait autrefois sur tous les Princes de sa secte ? La politique, devenue plus éclairée, a dépouillé le clergé des biens immenses que la crédulité avait accumulés dans ses mains. Cet exemple mémorable ne devrait-il pas faire sentir aux Prêtres mêmes que les préjugés n'ont qu'un temps et que la vérité seule est capable d'assurer un bien-être solide ?

EN caressant les souverains, en leur forgeant des droits divins, en les divinisant, en leur livrant les peuples pieds et poings liés, les Ministres du Très-Haut n'ont-ils pas vu qu'ils travaillaient à en faire des Tyrans ? N'ont-ils donc pas lieu d'appréhender que les idoles gigantesques, qu'ils élèvent jusqu'aux nues, ne les écrasent un jour eux-mêmes de leur énorme poids ? Mille exemples ne leur prouvent-ils pas qu'ils doivent craindre que ces lions déchaînés, après avoir dévoré les nations, ne les dévorent à leur tour ?

[« Nulle puissance n'est sûre si elle ne se fonde sur la vérité, la raison, l'équité. »]

NOUS respecterons les Prêtres quand ils deviendront citoyens. Qu'ils se servent, s'ils peuvent, de l'autorité du ciel pour faire peur à ces Princes qui sans cesse désolent la terre. Qu'ils ne leur adjugent plus le droit affreux d'être injustes impunément. Qu'ils reconnaissent que nul sujet d'un Etat n'est intéressé à vivre sous la tyrannie, qu'ils fassent sentir aux souverains qu'ils ne sont point intéressés eux-mêmes à exercer un pouvoir qui, les rendant odieux, nuit à leur propre sûreté, à leur propre puissance, à leur propre grandeur. Enfin que les Prêtres et les Rois détrompés reconnaissent que nulle puissance n'est sûre si elle ne se fonde sur la vérité, la raison et l'équité.

§. 190. LES Ministres des Dieux, en faisant une guerre sanglante à la raison humaine qu'ils devraient développer, agissent évidemment contre leurs propres intérêts. Quel serait leur pouvoir, leur considération, leur empire sur les hommes les plus sages ? Quelle serait la reconnaissance des peuples pour eux si, au lieu de s'occuper de leurs disputes vaines, ils se fussent appliqués à des sciences vraiment utiles, s'ils eussent cherché les vrais principes de la physique, du gouvernement et des mœurs ! Qui oserait reprocher son opulence et son crédit à un corps qui, consacrant son loisir et son autorité au bien public, se servirait de l'un pour méditer et de l'autre pour éclairer également les esprits des souverains et des sujets !

PRETRES ! laissez-là vos chimères, vos dogmes intelligibles, vos querelles méprisables ; reléguez dans les Régions imaginaires ces fantômes, qui ne pouvaient vous être utiles que dans l'enfance des nations. Prenez enfin le ton de la raison. Au lieu de sonner le tocsin de la persécution contre vos adversaires, au lieu d'entretenir les peuples de disputes insensées, au lieu de leur prêcher des vertus inutiles et fanatiques, prêchez-nous une morale humaine et sociable, prêchez-nous des vertus réellement utiles au monde, devenez les apôtres de la raison, les lumières des nations, les défenseurs de la liberté, les réformateurs des abus, les amis de la vérité ; et nous vous bénirons, nous vous honorerons, nous vous chérirons ; tout vous assurera un empire éternel sur les cœurs de vos concitoyens.

§. 191. LES philosophes de tout temps ont pris dans les nations le rôle qui semblait destiné aux ministres de la religion. La haine de ceux-ci pour la philosophie ne fût jamais qu'une jalousie de métier. Tous les hommes accoutumés à penser, au lieu de chercher à se nuire et à se décrier, ne devraient-ils pas réunir leurs efforts pour combattre l'erreur, pour chercher la vérité et surtout pour mettre en fuite les préjugés dont les souverains et les sujets souffrent également et dont les fauteurs eux-mêmes finissent tôt ou tard par être les victimes ?

[Prêtres, travaillez donc au progrès des sciences et à l'avancement des connaissances]

ENTRE les mains d'un gouvernement éclairé, les Prêtres deviendraient les plus utiles des citoyens. Des hommes, déjà richement stipendiés par l'Etat et dispensés du soin de pourvoir à leur propre subsistance, auraient-ils rien de mieux à faire que de s'instruire eux-mêmes, afin de se mettre en état de travailler à l'instruction des autres ? Leur esprit ne serait-il pas plus satisfait de découvrir des vérités lumineuses que de s'égarer sans fruit dans d'épaisses ténèbres ? Serait-il plus difficile de démêler les principes si clairs d'une morale faite pour l'homme que les principes imaginaires d'une morale divine et théologique ? Les hommes les plus ordinaires auraient-ils autant de peine à fixer dans leurs têtes les notions simples de leurs devoirs que de charger leur mémoire de mystères, de mots inintelligibles, de définitions obscures, auxquelles il leur est impossible de jamais rien concevoir ? Que de temps et de peines perdues pour apprendre et enseigner aux hommes des choses qui ne leur sont d'aucune utilité réelle !

QUE de ressources pour l'utilité publique, pour encourager le progrès des sciences et l'avancement des connaissances, pour l'éducation de la jeunesse, ne présenteraient pas à des Souverains bien intentionnés tant de Monastères, qui dans un grand nombre de pays dévorent les nations sans aucuns fruits pour elles ! Mais la superstition, jalouse de son empire exclusif, semble n'avoir voulu former que des êtres inutiles. Quel parti ne pourrait-on pas tirer d'une foule de cénobites des deux sexes que nous voyons en tant de contrées si amplement dotés pour ne rien faire ? Au lieu de les occuper de contemplations stériles, de prières machinales, de pratiques minutieuses, au lieu de les accabler de jeûnes et d'austérités, que n'excite-t-on entre eux une émulation salubre qui les porte à chercher les moyens de servir utilement le monde auquel des vœux fatals les obligent de mourir ? Au lieu de remplir dans la jeunesse les esprits de leurs élèves de fables, de dogmes stériles, de puérilités, pourquoi n'oblige-t-on ou n'invite-t-on pas les Prêtres à leur apprendre des choses vraies et à en faire des citoyens utiles à la Patrie ? De la manière dont on élève les hommes, ils ne sont utiles qu'au clergé qui les aveugle et aux Tyrans qui les dépouillent.

[La maladie peut affaiblir la raison]

§. 192. LES partisans de la crédulité accusent souvent les incrédules d'être de mauvaise foi parce qu'on les voit quelquefois chanceler dans leurs principes, changer d'opinions dans la maladie et se rétracter à la mort. Quand le corps est dérangé, la faculté de raisonner se dérange communément avec lui. L'homme infirme et caduc, aux approches de sa fin, s'aperçoit quelquefois lui-même que sa raison l'abandonne ; il sent que le préjugé revient. Il est des maladies dont le propre est d'abattre le courage, de rendre pusillanime et d'affaiblir le cerveau ; il en est d'autres qui, en détruisant le corps, ne troublent point la raison. Quoiqu'il en soit, un incrédule qui se dédit dans la maladie n'est ni plus rare, ni plus extraordinaire qu'un dévot qui se permet de négliger, en santé, les devoirs que sa religion lui prescrit de la façon la plus formelle.

CLEOMENES, Roi de Sparte, ayant montré peu de respect pour les Dieux pendant le cours de son règne, devint superstitieux à la fin de ses jours. Dans la vue d'intéresser le ciel en faveur de ses jours, il fit venir auprès de lui une foule de Prêtres et de sacrificateurs. Un de ses amis lui en ayant montré sa

surprise, *de quoi vous étonnez-vous*, lui dit Cléomènes, *je ne suis plus ce que j'étais ; et n'étant plus le même, je ne puis plus penser de la même manière.*

LES Ministres de la Religion démentent assez souvent dans leur conduite journalière les principes rigoureux qu'ils enseignent aux autres, pour que les incrédules à leur tour se croient en droit de les accuser de mauvaise foi. Si quelques incrédules démentent, soit à la mort, soit durant la maladie, les opinions qu'ils soutenaient en santé, les Prêtres ne démentent-ils pas, en santé, les opinions sévères de la Religion qu'ils soutiennent ? Voyons-nous donc un grand nombre de Prélats humbles, généreux, dépourvus d'ambition, ennemis du faste et des grandeurs, amis de la pauvreté ? Enfin voyons-nous la conduite de beaucoup de Prêtres Chrétiens s'accorder avec la morale austère du Christ, leur Dieu et leur modèle ?

[Le respect des contrats n'est pas lié à la religion]

§. 193. L'ATHEISME, nous dit-on, rompt tous les liens de la Société. Sans la croyance d'un Dieu, que devient la sainteté des serments ? Comment lier un athée qui ne peut sérieusement attester la Divinité ? Mais le serment donne-t-il donc plus de force à l'obligation où nous sommes de remplir les engagements contractés ? Quiconque est assez intrépide pour mentir sera-t-il moins intrépide pour le parjurer ? Celui qui est assez lâche pour manquer à sa parole ou assez injuste pour violer ses engagements, au mépris de l'estime des hommes, n'y sera pas plus fidèle pour avoir pris tous les Dieux à témoins de ses serments. Ceux qui se mettent au-dessus des jugements des hommes se mettent bientôt au-dessus des jugements de Dieu. Les Princes ne sont-ils pas de tous les mortels les plus prompts à jurer et les plus prompts à violer les serments qu'ils ont faits ?

[Le peuple a-t-il vraiment besoin d'une religion ?]

§. 194. *Il faut*, nous dit-on sans cesse, *il faut une religion au peuple. Si les personnes éclairées n'ont pas besoin du frein de l'opinion, il est du moins nécessaire à des hommes grossiers, en qui l'éducation n'a point développé la raison.* Est-il donc bien vrai que la religion soit un frein pour le peuple ? Voyons-nous que cette religion l'empêche de se livrer à l'intempérance, à l'ivrognerie, à la brutalité, à la violence, à la fraude, à toutes sortes d'excès ?

UN peuple qui n'aurait aucune idée de la Divinité pourrait-il se conduire d'une façon plus détestable que tant de peuples crédules parmi lesquels on voit régner la dissolution et les vices les plus indignes des êtres raisonnables ? Au sortir de ses Temples, ne voit-on pas l'artisan ou l'homme du peuple se jeter tête baissée dans ses dérèglements ordinaires et se persuader que les hommages périodiques qu'il a rendus à son Dieu le mettent en droit de suivre sans remords ses habitudes vicieuses et ses penchants habituels ? Enfin, si les peuples sont si grossiers et si peu raisonnables, leur stupidité n'est-elle point due à la négligence des Princes qui ne s'embarrassent aucunement de l'éducation publique ou qui s'opposent à l'instruction de leurs sujets ? Enfin la déraison des peuples n'est-elle pas visiblement l'ouvrage des Prêtres qui, au lieu d'instruire les hommes dans une morale sensée, ne les entretiennent jamais que de fables, de rêveries, de pratiques, de chimères et de fausses vertus dans lesquelles ils font tout consister ?

LA religion n'est pour le peuple qu'un vain appareil de cérémonies, auquel il tient par habitude, qui amuse ses yeux, qui remue passagèrement son esprit engourdi, sans influencer sur sa conduite et sans corriger ses mœurs : de l'aveu même des ministres des autels, rien de plus rare que cette Religion *intérieure et spirituelle*, qui seule est capable de régler la vie de l'homme et de triompher de ses penchants. En bonne foi, dans le peuple le plus nombreux et le plus dévot, est-il bien des têtes capables de savoir les principes de leur système religieux et qui leur trouvent allez de force pour étouffer leurs inclinations perverses ?

BIEN des gens nous diront qu'il vaut mieux avoir un frein quelconque que de n'en avoir aucun. Ils prétendront que si la Religion n'en impose pas au grand nombre, elle sert au moins à contenir quelques individus qui, sans elle, se livreraient au crime sans remords. Il faut, sans doute, un frein aux hommes, mais il ne leur faut pas un frein imaginaire ; il leur faut des freins réels et visibles, il leur faut des craintes véritables, bien plus propres à les contenir que des terreurs paniques et des chimères. La religion ne fait peur qu'à quelques esprits pusillanimes que la faiblesse de leur caractère rend déjà peu redoutables à leurs concitoyens. Un gouvernement équitable, des lois sévères, une morale bien saine en imposent également à tout le monde ; il n'est au moins personne qui ne soit forcé d'y croire et qui ne sente le danger de ne s'y pas conformer.

[« Tout système qui demande de la discussion n'est pas fait pour la multitude »]

§. 195. ON demandera peut-être si l'athéisme raisonné peut convenir à la multitude. Je réponds que tout système qui demande de la discussion n'est pas fait pour la multitude. A quoi peut donc servir de prêcher l'athéisme ? Cela peut au moins faire sentir à tous ceux qui raisonnent que rien n'est plus extravagant que de s'inquiéter soi-même et que rien n'est plus injuste que d'inquiéter les autres pour des conjectures destituées de fondement. Quant au vulgaire, qui jamais ne raisonne, les arguments d'un athée ne sont pas plus faits pour lui que les systèmes d'un Physicien, les observations d'un Astronome, les expériences d'un Chimiste, les calculs d'un Géomètre, les recherches d'un Médecin, les dessins d'un Architecte, les plaidoyers d'un Avocat, qui tous travaillent pour le peuple à son insu.

LES arguments métaphysiques de la Théologie et les disputes religieuses qui occupent depuis longtemps tant de profonds rêveurs sont-ils donc plus faits pour le commun des hommes que les arguments d'un athée ? Bien plus, les principes de l'athéisme, fondés sur le bon-sens naturel, ne sont-ils pas plus intelligibles que ceux d'une Théologie que nous voyons hérissée de difficultés insolubles pour les esprits mêmes les plus exercés ? Le peuple en tout pays possède une religion à laquelle il n'entend rien, qu'il n'examine point et qu'il suit par routine ; ses Prêtres s'occupent seuls de la Théologie, trop sublime pour lui. Si par hasard le peuple venait à perdre cette Théologie inconnue, il pourrait se consoler de la perte d'une chose qui, non seulement lui est parfaitement inutile, mais encore qui produit en lui des fermentations très dangereuses.

[Les lumières ne se répandent que peu à peu]

CE serait une entreprise bien folle que d'écrire pour le vulgaire ou de prétendre tout d'un coup le guérir de ses préjugés. On n'écrit que pour ceux qui lisent et qui raisonnent ; le peuple ne lit guère et raisonne encore moins. Les personnes sensées et paisibles s'éclairent, les lumières se répandent peu à peu et parviennent à la longue à frapper les yeux du peuple même. D'un autre côté, ceux qui trompent les hommes ne prennent-ils pas souvent eux-mêmes le soin de les détromper ?

§. 196. SI la Théologie est une branche de commerce utile aux Théologiens, il est très démontré qu'elle est et superflue et nuisible au reste de la Société. L'intérêt des hommes parvient à leur dessiller les yeux tôt ou tard. Les Souverains et les peuples reconnaîtront sans doute, un jour, l'indifférence et le profond mépris que mérite une science futile qui ne sert qu'à troubler les hommes sans les rendre meilleurs. On sentira l'inutilité de tant de pratiques dispendieuses qui ne contribuent nullement à la félicité publique ; on rougira de tant de querelles pitoyables qui cesseront d'altérer la tranquillité des Etats dès qu'on cessera d'y attacher une importance ridicule.

PRINCES ! au lieu de prendre part aux combats insensés de vos Prêtres, au lieu d'épouser follement leurs querelles impertinentes, au lieu de prétendre soumettre tous vos sujets à des opinions uniformes, occupez-vous de leur bonheur en ce monde et ne vous inquiétez pas du sort qui les attend dans un autre. Gouvernez-les équitablement, donnez-leur de bonnes lois, respectez leur liberté et leur propriété, veillez à leur éducation, encouragez-les dans leurs travaux, récompensez leurs talents et leurs vertus,

réprimez la licence et ne vous occupez pas de leur façon de penser sur des objets inutiles et pour eux et pour vous. Alors vous n'aurez plus besoin de fictions pour vous faire obéir, vous deviendrez les seuls guides de vos sujets, leurs idées seront uniformes sur les sentiments d'amour et de respect qui vous seront dus. Les fables théologiques ne sont utiles qu'aux tyrans qui méconnaissent l'art de régner sur des êtres raisonnables.

[« Qu'il soit permis à chacun de penser comme il voudra... »]

§. 197. FAUT-IL donc de puissants efforts de génie pour comprendre que ce qui est au-dessus de l'homme n'est pas fait pour des hommes, que ce qui est surnaturel n'est pas fait pour des êtres naturels, que des mystères impénétrables ne sont pas faits pour des esprits bornés ? Si des Théologiens sont assez fous pour disputer entre eux sur des objets qu'ils reconnaissent inintelligibles pour eux-mêmes, la Société doit-elle donc prendre part à leurs folles querelles ? Faut-il que le sang des peuples coule pour faire valoir les conjectures de quelques rêveurs entêtés ? S'il est très difficile de guérir les Théologiens de leur manie et les peuples de leurs préjugés, il est au moins très facile d'empêcher que les extravagances des uns et la sottise des autres ne produisent des effets pernicieux. Qu'il soit permis à chacun de penser comme il voudra, mais qu'il ne lui soit jamais permis de nuire pour sa façon de penser. Si les chefs des nations étaient plus justes et plus sensés, les opinions théologiques n'intéresseraient pas plus la tranquillité publique que les disputes des Physiciens, des Médecins, des Grammairiens et des Critiques. C'est la tyrannie des Princes qui fait que les querelles théologiques ont des conséquences sérieuses pour les Etats. Quand les Rois cesseront de se mêler de Théologie, les disputes des Théologiens ne seront plus à craindre.

[La foi du charbonnier : une confiance aveugle en son curé]

CEUX qui nous vantent si fort l'importance et l'utilité de la Religion devraient bien nous montrer les heureux effets qu'elle produit et les avantages que les disputes et les spéculations abstraites de la Théologie peuvent procurer aux portefaix, aux artisans, aux laboureurs et aux harengères, aux femmes et à tant de valets corrompus dont nous voyons les grandes villes remplies. Les gens de cette espèce ont tous de la religion ; ils ont ce qu'on appelle *la foi du Charbonnier*. Leurs Curés croient pour eux, ils adhèrent de bouche à la croyance inconnue de leurs guides, ils écoutent assidûment les sermons, ils assistent régulièrement aux cérémonies, ils croiraient faire un grand crime de transgresser aucune des ordonnances auxquelles, dès leur enfance, on leur a dit de se conformer. Quel bien pour les mœurs résulte-t-il de tout cela ? Aucun. Ils n'ont nulle idée de la morale et vous les voyez se permettre toutes les friponneries, les fraudes, les rapines et les excès que la loi ne punit pas.

LE peuple, dans le vrai, n'a nulle idée de sa religion : ce qu'il appelle religion n'est qu'un attachement aveugle à des opinions inconnues et à des pratiques mystérieuses. Dans le fait, ôter la religion au peuple, c'est ne lui rien ôter. Si l'on parvenait à ébranler ou à guérir ses préjugés, on ne ferait que diminuer ou anéantir la confiance dangereuse qu'il a dans des guides intéressés et lui apprendre à se défier de ceux qui, sous prétexte de religion, le portent très souvent à des excès funestes.

§. 198. SOUS prétexte d'instruire et d'éclairer les hommes, la religion les retient réellement dans l'ignorance et leur ôte jusqu'au désir de connaître les objets qui les intéressent le plus. Il n'existe point pour les peuples d'autre règle de conduite que celle qu'il plaît à leurs Prêtres de leur indiquer. La religion tient lieu de tout ; mais, ténébreuse elle-même, elle est plus propre à égarer les mortels qu'à les guider dans la route de la science et du bonheur. La physique, la morale, la législation, la politique sont des énigmes pour eux. L'homme aveuglé par ses préjugés religieux est dans l'impossibilité de connaître sa propre nature, de cultiver sa raison, de faire des expériences ; il craint la vérité dès qu'elle ne s'accorde pas avec ses opinions. Tout concourt à rendre les peuples dévots, mais tout s'oppose à ce

qu'ils soient humains, raisonnables, vertueux. La Religion ne semble avoir pour objet que de rétrécir le cœur et l'esprit des hommes.

LA guerre qui subsista toujours entre les Prêtres et les meilleurs esprits de tous les siècles vient de ce que les sages s'aperçurent des entraves que la superstition voulut donner en tout temps à l'esprit humain qu'elle prétendit retenir dans une enfance éternelle. Elle ne l'occupa que de fables, elle l'accabla de terreurs, elle l'effraya par des fantômes qui l'empêchèrent de marcher en avant. Incapable de se perfectionner elle-même, la Théologie opposa des barrières insurmontables aux progrès des connaissances véritables ; elle ne parut occupée que du soin de tenir les nations et leurs chefs dans l'ignorance la plus profonde de leurs vrais intérêts, de leurs rapports, de leurs devoirs, des motifs réels qui peuvent les porter à bien faire. Elle ne fait qu'obscurcir la morale, rendre ses principes arbitraires, la soumettre aux caprices des Dieux ou de leurs Ministres. Elle convertit l'art de gouverner les hommes en une tyrannie mystérieuse qui devient le fléau des nations. Elle change les Princes en des despotes injustes et licencieux et les peuples en des esclaves ignorants qui se corrompent pour mériter la faveur de leurs maîtres.

§. 199. POUR peu qu'on se donne la peine de suivre l'histoire de l'esprit humain, on reconnaîtra sans peine que la Théologie s'est bien gardée d'en reculer les bornes. Elle commença d'abord par se repaître de fables qu'elle débita comme des vérités sacrées. Elle fit éclore la Poésie qui remplit l'imagination des peuples de ses fictions puériles. Elle ne les entretint que de ses Dieux et de leurs faits incroyables. En un mot, la Religion traita toujours les hommes comme des enfants qu'elle endormit par des contes que ses ministres voudraient continuer à faire encore passer pour des vérités incontestables.

[Les origines métaphysiques d'une philosophie balbutiante]

SI les Ministres des Dieux firent quelquefois des découvertes utiles, ils eurent toujours soin de leur donner un ton énigmatique et de les envelopper des ombres du mystère. Les Pythagore et les Platon, pour acquérir quelques futiles connaissances, furent obligés de ramper aux pieds des Prêtres, de se faire initier à leurs mystères, d'essuyer les épreuves qu'ils voulurent leur imposer. C'est à ce prix qu'il leur fut permis de puiser leurs notions exaltées, si séduisantes encore pour tous ceux qui n'admirent que ce qui est parfaitement incompréhensible. Ce fut chez des Prêtres Egyptiens, Indiens, Chaldéens, ce fut dans les écoles de ces rêveurs, intéressés par état à dérouter la raison humaine, que la philosophie fut obligée d'emprunter ses premiers rudiments. Obscure ou fautive dans ses principes, mêlée de fictions et de fables, uniquement faite pour éblouir l'imagination, cette philosophie ne marcha qu'en chancelant et ne fit que balbutier ; au lieu d'éclairer l'esprit, elle l'aveugla et le détourna d'objets vraiment utiles.

LES Spéculations Théologiques et les rêveries mystiques des anciens sont même de nos jours en possession de faire la loi dans une grande partie du monde philosophique. Adoptées par la Théologie moderne, on ne peut encore s'en écarter sans hérésie. Elles nous entretiennent d'*Etres Aériens*, d'*Esprits*, d'*Anges*, de *Démons*, de *Génies* et d'autres fantômes qui sont l'objet des méditations de nos plus profonds penseurs et qui servent de base à la *métaphysique*, science abstraite et futile, sur laquelle les plus grands génies se sont vainement exercés depuis des milliers d'années. Ainsi des hypothèses imaginées par quelques rêveurs de Memphis et de Babylone demeurent les fondements d'une science révérée pour son obscurité qui la fait passer pour merveilleuse et divine.

[Les sciences humaines sont nées des prêtres]

LES premiers Législateurs des nations furent des Prêtres, les premiers Mythologues et Poètes furent des Prêtres, les premiers Savants furent des Prêtres, les premiers Médecins furent des Prêtres. Entre leurs mains, la science devint une chose sacrée, interdite aux profanes. Ils ne parlèrent que par des allégories, des emblèmes, des énigmes, des oracles ambigus : moyens très propres à exciter la

curiosité, à faire travailler l'imagination et surtout à inspirer au vulgaire étonné un saint respect pour des hommes que l'on crut instruits par le ciel, capables d'y lire les destinées de la terre et qui se donnaient hardiment pour les organes de la Divinité.

§. 200. LES Religions de ces Prêtres antiques ont disparu ou plutôt elles n'ont fait que changer de forme. Quoique nos Théologiens modernes les regardent comme des imposteurs, ils ont eu soin de recueillir bien des fragments épars de leurs systèmes religieux dont l'ensemble n'existe plus pour nous. Nous retrouvons encore dans nos religions modernes, non seulement leurs dogmes métaphysiques que la Théologie n'a fait que rhabiller d'une autre façon, mais encore nous y voyons des restes remarquables de leurs pratiques superstitieuses, de leur théurgie, de leur magie, de leurs enchantements. On ordonne encore aux Chrétiens de méditer avec respect les monuments qui leur restent des Législateurs, des Prêtres, des *Prophètes* de la Religion Hébraïque qui, selon les apparences, avait emprunté de l'Egypte les notions bizarres dont nous la voyons remplie. Ainsi des extravagances imaginées par des fourbes ou des rêveurs idolâtres sont encore des opinions sacrées pour les Chrétiens !

POUR peu que l'on jette les yeux sur l'histoire, on trouve des conformités frappantes entre toutes les religions des hommes. Par toute la terre, on voit les notions religieuses affliger et réjouir périodiquement les peuples ; partout on voit des rites, des pratiques, souvent abominables, des mystères redoutables occuper les esprits et devenir les objets de leurs méditations. On voit les différentes superstitions emprunter les unes des autres et leurs rêveries abstraites et leurs cérémonies. Les religions ne sont pour l'ordinaire que des rapsodies informes combinées par de nouveaux Docteurs qui, pour les composer, se sont servis des matériaux de leurs prédécesseurs en se réservant le droit d'ajouter ou de retrancher ce qui ne convenait point à leurs vues présentes. La Religion d'Egypte servit évidemment de base à la Religion de Moïse qui en bannit le culte des idoles. Moïse ne fut qu'un Egyptien schismatique. Le Christianisme n'est qu'un Judaïsme réformé. Le Mahométisme est composé du Judaïsme, du Christianisme et de l'ancienne Religion d'Arabie etc.

[La théologie a converti l'art de raisonner en une « science des mots »]

§. 201. DEPUIS l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, la Théologie fut seule en possession de régler la marche de la philosophie : quels secours lui a-t-elle prêtés ? Elle la changea en un jargon inintelligible, propre à rendre incertaines les vérités les plus claires ; elle convertit l'art de raisonner en une science de mots ; elle jeta l'esprit humain dans les régions aériennes de la métaphysique où il s'occupa sans succès à sonder des abîmes inutiles et dangereux. Aux causes physiques et simples, cette philosophie substitua des causes surnaturelles ou plutôt des causes vraiment *occultes* : elle expliqua des phénomènes difficiles par des agents plus inconcevables que ces phénomènes. Elle remplit le discours de mots, vides de sens, incapables de rendre raison des choses, plus propres à obscurcir qu'à éclairer et qui ne semblent inventés que pour décourager l'homme, le mettre en garde contre les forces de son esprit, lui donner de la défiance contre les principes de la raison et de l'évidence et entourer la vérité d'un rempart insurmontable.

§. 202. Si l'on voulait en croire les partisans de la religion, sans elle rien ne pourrait s'expliquer dans le monde, la nature serait une énigme continuelle, l'homme serait dans l'impossibilité de se comprendre lui-même. Mais au fond, qu'est-ce que cette religion nous explique ? Plus on l'examine et plus on trouve que ses notions théologiques ne sont propres qu'à embrouiller toutes nos idées ; elles changent tout en mystères, elles nous expliquent des choses difficiles par des choses impossibles. Est-ce donc expliquer les choses que de les attribuer à des agents inconnus, à des puissances invisibles, à des causes immatérielles ? L'esprit humain est-il bien éclairci quand, dans son embarras, on le renvoie aux profondeurs des trésors de la sagesse divine, sur lesquelles on lui répète à tout moment qu'il

porterait en vain ses regards téméraires ? La nature Divine, à laquelle on ne conçoit rien, peut-elle faire concevoir la nature de l'homme que l'on trouve déjà si difficile à expliquer ?

DEMANDEZ à un Philosophe Chrétien quelle est l'origine du monde ? Il vous répondra que c'est Dieu qui a créé l'univers. Qu'est-ce que Dieu ? On n'en sait rien. Qu'est-ce que créer ? On n'en a nulle idée. Quelle est la cause des pestes, des famines, des guerres, des sécheresses, des inondations, des tremblements de terre ? C'est la colère de Dieu. Quels remèdes opposer à ces calamités ? Des prières, des sacrifices, des processions, des offrandes, des cérémonies sont, nous dit-on, les vrais moyens de désarmer la fureur céleste. Mais pourquoi le ciel est-il en courroux ? C'est que les hommes sont méchants. Pourquoi les hommes sont-ils méchants ? C'est que leur nature est corrompue. Quelle est la cause de cette corruption ? C'est, vous dit aussitôt un Théologien d'Europe, parce que le premier homme, séduit par la première femme, a mangé d'une pomme à laquelle son Dieu lui avait défendu de toucher. Qui est-ce qui engagea cette femme à faire une telle sottise ? C'est le Diable. Mais qui a créé le Diable ? C'est Dieu. Pourquoi Dieu a-t-il créé ce Diable, destiné à pervertir le genre humain ? On n'en sait rien, c'est un mystère caché dans le sein de la Divinité.

[Le soleil ne tourne plus autour de la terre]

LA terre tourne-t-elle autour du soleil ? Il y a deux siècles que le Physicien dévot vous aurait répondu que l'on ne pouvait le penser sans blasphème, vu qu'un pareil système ne pouvait s'accorder avec les livres saints que tout chrétien révère comme inspirés par la Divinité même. Qu'en pense-t-on aujourd'hui ? Nonobstant l'inspiration divine, les Philosophes Chrétiens sont enfin parvenus à s'en rapporter plutôt à l'évidence qu'au témoignage de leurs livres inspirés.

QUEL est le principe caché des actions et des mouvements du corps humain ? C'est l'âme. Qu'est-ce qu'une âme ? C'est un esprit. Qu'est-ce qu'un esprit ? C'est une substance qui n'a ni forme, ni couleur, ni étendue, ni parties. Comment une telle substance peut-elle se concevoir ? Comment peut-elle mouvoir un corps ? On n'en sait rien, c'est un mystère. Les bêtes ont-elles des âmes ? Le Cartésien vous assure que ce sont des machines. Mais ne les voyons-nous pas agir, sentir, penser d'une façon très semblable à l'homme ? illusion pure. Mais de quel droit privez-vous les bêtes de l'âme que, sans y rien connaître, vous attribuez à l'homme ? C'est que les âmes des bêtes embarrasseraient nos Théologiens qui, contents de pouvoir effrayer et damner les âmes immortelles des hommes, n'ont pas le même intérêt à damner celles des bêtes. Telles sont les solutions puériles que la philosophie, toujours menée en lisière par la Théologie, fut obligée d'enfanter pour expliquer les problèmes du monde physique et moral !

§. 203. COMBIEN de subterfuges et de tours de force tous les penseurs anciens et modernes n'ont-ils pas employés pour éviter de se mettre aux prises avec les Ministres des Dieux qui furent dans tous les temps les vrais tyrans de la pensée ! Combien les Descartes, les Malebranche, les Leibnitz et tant d'autres ont-ils été forcés d'imaginer d'hypothèses et de détours, afin de concilier leurs découvertes avec les rêveries et les bévues que la Religion avait rendues sacrées ! Avec quelles précautions les plus grands philosophes ne se sont-ils pas enveloppés, au risque même d'être absurdes, inconséquents, inintelligibles, toutes les fois que leurs idées ne s'accordaient pas avec les principes de la Théologie ! Des Prêtres vigilants furent toujours attentifs à éteindre les systèmes qui ne pouvaient cadrer avec leurs intérêts. La Théologie fut en tout temps le lit de Procuste sur lequel ce brigand étendait les étrangers ; il leur coupait les membres quand ils étaient plus longs ou les faisait allonger par des chevaux quand ils étaient plus courts que le lit sur lequel il les forçait de se placer.

QUEL est l'homme sensé, fortement épris de l'amour des sciences, intéressé au bien-être des humains, qui puisse réfléchir sans dépit et sans douleur à la perte de tant de têtes profondes, laborieuses et subtiles, qui depuis des siècles se sont follement épuisées sur des chimères toujours inutiles et très

souvent nuisibles à notre espèce ? Que de lumières n'auraient pas pu jeter dans les esprits tant de penseurs fameux si, au lieu de s'occuper d'une vaine Théologie et de ses disputes impertinentes, ils eussent porté leur attention sur des objets intelligibles et vraiment importants pour les hommes ? La moitié des efforts qu'ont coûté au génie les opinions religieuses, la moitié des dépenses qu'ont coûté aux nations leurs cultes frivoles n'auraient-elles pas suffi pour les éclairer parfaitement sur la morale, la politique, la physique, la médecine, l'agriculture etc. ? La superstition absorbe presque toujours l'attention, l'admiration et les trésors des peuples ; ils ont une religion très coûteuse, mais ils n'ont pour leur argent ni lumières, ni vertus, ni bonheur.

[L'athéisme : une tradition philosophique ancienne, mais risquée]

§. 204. QUELQUES Philosophes anciens et modernes ont eu le courage de prendre l'expérience et la raison pour guides et de s'affranchir des chaînes de la superstition. Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton et quelques autres Grecs ont osé déchirer le voile épais du préjugé et délivrer la philosophie des entraves théologiques. Mais leurs systèmes trop simples, trop sensibles, trop dénués de merveilleux pour des imaginations amoureuses de chimères, furent obligés de céder aux conjectures fabuleuses des Platon, des Socrate, des Zénon. Chez les modernes Hobbes, Spinoza, Bayle etc. ont marché sur les traces d'Epicure, mais leur doctrine ne trouva que très peu de sectateurs dans un monde encore trop enivré de fables pour écouter la raison.

DANS tous les âges, on ne put, sans un danger imminent, s'écarter des préjugés que l'opinion avait rendus sacrés. Il ne fut point permis de faire des découvertes en aucun genre ; tout ce que les hommes les plus éclairés ont pu faire a été de parler à mots couverts et souvent, par une lâche complaisance, d'allier honteusement le mensonge à la vérité. Plusieurs eurent une *double doctrine*, l'une publique et l'autre cachée ; la clef de cette dernière s'étant perdue, leurs sentiments véritables deviennent souvent inintelligibles et par conséquent inutiles pour nous.

COMMENT les Philosophes modernes à qui, sous peine d'être persécutés de la façon la plus cruelle, l'on criait de renoncer à la raison, de la soumettre à la foi, c'est-à-dire à l'autorité des Prêtres ; comment, dis-je, des hommes ainsi liés auraient-ils pu donner un libre essor à leur génie, perfectionner la raison, accélérer la marche de l'esprit humain ? Ce ne fut qu'en tremblant que les plus grands hommes entrevirent la vérité ; très rarement eurent-ils le courage de l'annoncer ; ceux qui ont osé le faire ont été communément punis de leur témérité. Grâce à la Religion, il ne fut jamais permis de penser tout haut ou de combattre les préjugés dont l'homme est partout la victime et la dupe.

§. 205. TOUT homme qui a l'intrépidité d'annoncer des vérités au monde est sûr de s'attirer la haine des Ministres de la Religion ; ceux-ci appellent à grands cris les puissances à leur secours, ils ont besoin de l'assistance des Rois pour soutenir et leurs arguments et leurs Dieux. Ces clameurs ne décèlent que trop la faiblesse de leur cause. *On est dans l'embarras quand on crie au secours.*

IL n'est point permis d'errer en matière de Religion. Sur tout autre objet on se trompe impunément, on a pitié de ceux qui s'égarent et l'on sait quelque gré aux personnes qui découvrent des vérités nouvelles. Mais dès que la Théologie se juge intéressée, soit dans les erreurs, soit dans les découvertes, un saint zèle s'allume, les souverains exterminent, les peuples entrent en frénésie, les nations sont en rumeur sans savoir pourquoi.

EST-IL rien de plus affligeant que de voir la félicité publique et particulière dépendre d'une science futile, dépourvue de principes, qui n'eut jamais de base que dans l'imagination malade qui ne présente à l'esprit que des mots vides de sens ? En quoi peut consister l'utilité si vantée d'une religion que personne ne peut comprendre, qui tourmente sans cesse ceux qui ont la simplicité de s'en occuper, qui est incapable de rendre les hommes meilleurs et qui souvent leur fait un mérite d'être injustes et méchants ? Est-il une folie plus déplorable et qui doive être plus justement combattue que celle qui,

loin de procurer aucun bien à la race humaine, ne fait que l'aveugler, lui causer des transports, la rendre misérable en la privant de la vérité qui seule peut adoucir la rigueur de son sort ?

§. 206. LA Religion n'a fait en tout temps que remplir l'esprit de l'homme de ténèbres et le retenir dans l'ignorance de ses vrais rapports, de ses vrais devoirs, de ses intérêts véritables. Ce n'est qu'en écartant ses nuages et ses fantômes que nous découvrirons les sources du vrai, de la raison, de la morale et les motifs réels qui doivent nous porter à la vertu. Cette Religion nous donne le change et sur les causes de nos maux et sur les remèdes naturels que nous pourrions y appliquer. Loin de les guérir, elle ne peut que les aggraver, les multiplier et les rendre plus durables. Disons donc avec un célèbre moderne : *la Théologie est la boîte de Pandore ; et s'il est impossible de la refermer, il est au moins utile d'avertir que cette boîte si fatale est ouverte*⁴⁵. F I N.

⁴⁵ Mylord Bolingbroke dans ses œuvres postumes.